

7.2

Du début de notre ère à ~700

7.2.1	6 AEC - 33 EC	Israël	Jésus de Nazareth	2
7.2.2	28 - 30/33	Israël	Le message de Jésus de Nazareth	12
7.2.3	Entre 30 et 33	Israël	« Il est ressuscité »	21
7.2.4	Dès 30/33	Empire romain	Quatre nouvelles Voies de salut issues du judaïsme	24
7.2.5	30/33 - 451	Empire romain	Le monothéisme trinitaire du christianisme	37
7.2.6	~96	Empire romain	L'Apocalypse de Jean. 1000 ans de bonheur avec Jésus-Christ	47
7.2.7	Dès 240	Empire perse	Une nouvelle religion de salut, le manichéisme	56
7.2.8	Dès 250 / 280	Christianisme	Le culte de la Vierge Marie	65
7.2.9	Dès 250	Empire romain d'Orient	Homo <i>religiosus</i> à la recherche de la lumière divine	76
7.2.10	380	Empire romain	Le christianisme promu religion d'État	83
7.2.11	~412	Empire romain	L'invention du péché originel, version chrétienne	95
7.2.12	~400 - ~1500	Chrétienté occidentale	Le monachisme occidental autre Voie royale du Salut	103
7.2.13	VI - VIII EC	Japon	Deux religions pour Homo <i>religiosus</i> : une pour la vie présente, une seconde pour l'Au- delà.	113
7.2.14	610 - 632	Arabie	Mahomet	117

7.2.1

Israël

~6 AEC - ~30 EC

À la découverte d'un *Homo religiosus* exceptionnel : Jésus de Nazareth

Jésus de Nazareth est à l'origine du christianisme, religion qui rassemble aujourd'hui plus de deux milliards de fidèles. Entre 50 et 100 de notre ère, quelques chrétiens rédigèrent vingt-sept documents relatant la vie et l'enseignement de cet *Homo religiosus* et de ses premiers disciples. Ces ouvrages forment le Nouveau Testament et constituent avec l'Ancien Testament (la Bible juive), ses livres sacrés. Parmi ces documents se trouvent quatre évangiles, quatre Vies de Jésus de Nazareth, rédigés en grec dans les années 70 - 90 par des chrétiens de la deuxième et troisième génération. Ils constituent les principales sources dont dispose un historien désireux d'écrire sa biographie.

Leur originalité consiste dans le fait que ces évangiles ne sont pas une relation minutieuse de sa vie, comme on l'attend aujourd'hui de toute biographie. Ils sont une narration théologique de sa vie. En effet, leurs auteurs ne les rédigèrent pas en chaussant les lunettes que tout historien doit poser sur le bout de son nez lorsqu'il se met à rédiger une biographie afin de restituer de la manière la plus exacte que possible les faits et gestes de son héros, de sa naissance à sa mort. Ils chaussèrent celles que leur foi religieuse leur avait confectionnées. Ils ne racontent pas en quelques pages la vie du juif Jésus qui vécut au début de notre ère en Palestine, ils racontent la vie terrestre d'un Dieu Sauveur qui prit forme humaine. Jésus est vu et raconté à travers le prisme de leur foi.

Le premier de ces évangiles est attribué à un certain Marc, compagnon de l'apôtre Pierre, d'après la Tradition. Ce dont doutent certains historiens, car il malmène par trop cet apôtre. L'évangile qu'il aurait rédigé vers 70 s'adresse tout particulièrement aux populations « païennes » pour les aider à découvrir la véritable identité de Jésus. Au pied de la croix, il la fait justement décliner par un « païen », un centurion romain, en lui faisant s'exclamer :

Cet homme était vraiment le fils de Dieu ! (Mc 15 : 39).

Le second est attribué à Luc, un helléniste cultivé, disciple de Paul. Il aurait rédigé son évangile vers 80 - 85. Il est le premier à parler de l'enfance de Jésus. Lorsqu'il raconte sa vie publique, il le présente comme l'envoyé de Dieu, son Père, chargé de révéler au monde son dessein d'amour, sa miséricorde envers les pécheurs, sa tendresse envers les humbles et les pauvres.

Le troisième est attribué à Matthieu, un spécialiste de la Loi et des Prophètes. Il l'aurait rédigé entre 80 et 90. Il destine son évangile avant tout aux communautés judéo-chrétiennes de cette fin de siècle qui se demandaient s'il fallait rompre avec le judaïsme ou continuer à le pratiquer. Il présente Jésus comme un nouveau Moïse, libérateur du peuple hébreu. Comme lui, il gravit une montagne où il promulgue sa Table de la Loi en prononçant son fameux sermon dit des Béatitudes.

Heureux vous qui êtes épuisés, le royaume des Cieux est à vous,
Heureux vous qui pleurez, vous serez consolés,
Heureux les artisans de paix, ils auront la terre en héritage,
Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, ils seront comblés... ? (Mt 5 : 3-6)

(Puis il continue) :

Vous avez entendu qu'on a dit aux anciens : tu ne tueras point. Qui a tué mérite d'être jugé. Eh bien moi je vous dis : Qui se met en colère contre son frère doit lui aussi être jugé (...).

Vous avez entendu qu'on a dit : Ne commets pas l'adultère. Eh bien moi je vous dis : C'est déjà commettre l'adultère avec une femme que de la désirer du regard (...).

Vous avez entendu qu'on a dit : « Œil pour œil, dent pour dent ». Eh bien moi je vous dis : Ne résiste pas au mal. On te frappe sur la joue droite, présente l'autre... (Mt 5 : 21-22, 27-28, 38-39)

Ces deux derniers évangiles ont ceci de particulier : littérairement, ils sont construits comme les *Vies* des grands personnages que rédigeaient les écrivains de l'époque et qui rencontraient un grand succès. En utilisant le même procédé littéraire, Luc et Matthieu pensaient peut-être qu'ils pourraient rendre plus accessible leur Jésus, Fils de Dieu. Ce procédé consistait avant tout à rapporter les paroles, les exploits et les actions mémorables du héros. Il n'était pas nécessaire de raconter toute sa vie de A à Z dans un ordre chronologique strict. Et pour mettre davantage encore en valeur leur récit, ils pouvaient y inclure les signes qui, à sa naissance, faisaient présager sa grandeur future. Ce que firent ces deux évangélistes. Pour les historiens, il est évident que les récits de l'enfance de Jésus que contiennent ces deux évangiles sont à lire en tenant compte de ce genre littéraire particulier.

Pour une majorité d'exégètes actuels, le quatrième évangile, rédigé entre 80 et 90, n'aurait pas pour auteur l'apôtre Jean, fils de Zébédée, comme l'affirme la Tradition. Pour les uns, il serait le fruit d'un travail d'équipe réalisé par des chrétiens nourris de la pensée de cet apôtre, pour d'autres, il aurait été rédigé par un disciple, ami très cher de Jésus, prêtre au Temple de Jérusalem, membre d'une importante famille sacerdotale¹. Le Jésus de cet évangile est le Fils de Dieu, Parole de Dieu, qui accorde la vie éternelle à tous ceux qui l'écoutent et croient en Lui.

Ces quatre évangiles sont donc d'abord et avant tout un témoignage religieux. Ils ne sont pas une photographie de la vie de Jésus. Ils sont une collection de faits, de gestes, de paroles tendant tous à démontrer aux juifs qu'il est bien le Messie annoncé par les prophètes, qu'il est le Sauveur, le libérateur tant attendu, et que, ressuscité, il est présent et agissant dans l'Histoire jusqu'à la fin des Temps où il reviendra juger les vivants et les morts, et aux gentils², comme les premiers chrétiens appelaient les « païens », que Jésus est bien le Sauveur du monde, lui aussi, tant attendu.

Le regard des historiens

Pour les historiens cette narration théologique de la vie de Jésus représente une difficulté de taille s'ils veulent découvrir l'homme que fut Jésus de Nazareth et sa vie telle qu'il l'a vécue dans sa réalité concrète. En effet, les évangélistes n'ont pas hésité à faire l'impasse sur des pans entiers de sa vie qui intéressent un biographe moderne.

Près de trente-trois ans de sa vie sur environ trente-six échappent à peu près complètement aux investigations des historiens. Pratiquement rien de ce qu'ont pu penser et dire sa famille,

¹ Cf. Staune Jean, *Jésus l'Enquête*, Paris, Éd. Plon, 2022. C'est chez lui qu'avec ses disciples, Jésus aurait pris son dernier repas avant son arrestation et sa passion. C'est aussi à lui que Jésus, agonisant sur la croix, aurait confié Marie, sa mère...

² Gentils : traduction de l'hébreu *goyim* désignant les non-juifs. Ce terme fut utilisé par les auteurs chrétiens pour désigner les « païens ».

son entourage, ses amis, ses contemporains sur ces années « cachées » ne nous est parvenu. Nous ignorons, par exemple, s'il était marié, s'il eut une vie sexuelle, s'il eut des enfants, s'il fit des études, s'il entreprit des voyages... Donc tout ce qu'il a pensé, dit et fait durant la toute grande majorité de sa vie est perdu à jamais. Quant à Jésus lui-même, il n'a laissé aucun écrit. De plus, concernant sa vie publique, les historiens sont incapables de déterminer sa durée et la manière dont s'enchaînent chronologiquement les divers événements que rapportent les évangiles, tant leurs divergences sont nombreuses.

Autre difficulté. L'analyse serrée, mot après mot, de ces quatre évangiles conduit les exégètes à affirmer que Jésus n'a jamais prononcée ni accompli toute une série de paroles et de gestes qu'ils lui attribuent. Les premiers chrétiens croyaient que Jésus, comme il l'avait promis, vivait mystérieusement parmi eux et qu'il inspirait certains d'entre eux, dont les évangélistes. En conséquence, les paroles que ceux-ci mirent dans sa bouche et les gestes qu'ils lui attribuèrent furent considérés comme étant bien de lui. C'est donc tout un problème pour l'historien de distinguer ce que Jésus a réellement dit et fait durant sa vie publique et les paroles et gestes que les évangélistes et autres personnes inspirées lui ont attribués et qui furent acceptés comme conformes à son enseignement. Un groupe d'exégètes américains appelé *Jesus Seminar*³ a calculé que seulement 18% des paroles de Jésus rapportées dans les quatre évangiles pouvaient lui être attribuées. Ce que conteste bien de leurs collègues qui ont établi une série de critères pour tenter d'isoler ce qui lui appartiendrait en propre.

Citons en trois.

L'un d'eux est appelé le critère de « l'attestation multiple ». Si, par exemple, une parole de Jésus est rapportée par plusieurs sources indépendantes les unes des autres, elle sera jugée plus fiable que si elle ne provient que d'une seule source.

Un second critère est le « critère de différence ». Si, par exemple, Jésus a dit ou fait quelque chose qui ne se disait pas ou ne se faisait pas normalement ni dans le judaïsme de son temps ni dans les premières communautés chrétiennes, cette parole et ce geste ont quelque chance d'être propres à Jésus.

Un troisième critère est « l'embarras ecclésiastique ». Si l'on repère une parole ou un geste de Jésus qui ont fait problème aux premières communautés, dans ce cas-là aussi, il y a de fortes chances pour que cette parole ou ce geste soit de Jésus. On voit mal les communautés inventer des paroles et des gestes qui leur feraient difficulté.

Cependant l'historien et exégète John P. Meier qui a utilisé ces critères pour écrire sa monumentale vie de Jésus, fait remarquer :

Compte tenu de la nature de l'histoire ancienne en général et de celle des évangiles en particulier, les critères d'historicité aboutissent habituellement à des jugements qui sont seulement plus ou moins probables ; la certitude est rarement possible⁴.

Aux II^e et III^e siècles, d'autres évangiles furent composés. Certains cherchèrent à remplir les « blancs » laissés par les évangélistes sur la vie de Jésus. Ils furent appelés apocryphes parce que l'Église officielle les rejeta, arguant qu'ils véhiculaient des faits et gestes de Jésus jugés non conformes à sa propre vision, ainsi que des croyances ésotériques fort éloignées de son propre Credo. Pour les spécialistes de ces évangiles, ceux-ci en disent davantage sur les croyances des communautés chrétiennes des II^e et III^e siècles que sur la vie même de Jésus.

³ Société savante américaine regroupant quelque 200 membres fondée en 1985 et qui jusqu'en 1998 se consacra à la recherche sur le « Jésus historique ».

⁴ Bultmann Rudolf, *Jésus. Mythologie et démythologisation*, Paris, Éd. du Seuil, 1968, p. 101.

Mais leur propagation obligea les évêques à fixer, en 397, au concile de Carthage, un « canon », c'est-à-dire la liste officielle des ouvrages du Nouveau Testament qu'ils considéraient comme véritablement inspirés par Dieu. La plupart de ces apocryphes tombèrent peu à peu dans les oubliettes de l'Histoire jusqu'à leur redécouverte par le grand public, au siècle dernier. Le dernier en date à avoir été découvert (1978) est celui de l'Évangile de Judas qui fut composé durant la première moitié du II^e siècle. Il prétend que Judas était le disciple bien-aimé de Jésus et non l'apôtre Jean, qu'il n'a pas trahi pour de l'argent, mais que c'est Jésus lui-même, qui, désireux de retourner vers son Père et de sauver le monde, lui demanda d'indiquer à la police du Temple de Jérusalem où elle pourrait l'arrêter sans susciter d'émeute et le livrer à Pilate.

Toutes ces difficultés que nous venons de mentionner ne découragèrent pas les historiens qui voulaient connaître l'homme Jésus, d'autant plus que, durant ces dernières décennies, ils sont parvenus à mieux cerner le contexte religieux, politique, économique et social de son époque.

La vie de Jésus de Nazareth telle que la reconstituent les historiens actuels

Aujourd'hui, les connaissances accumulées par les archéologues, les historiens et les exégètes permettent à la grande majorité d'entre eux de se retrouver dans les d'affirmations suivantes :

1. Jésus de Nazareth a réellement existé. Son existence n'est pas seulement attestée par des écrivains chrétiens mais encore par trois auteurs non chrétiens :

- Flavius Joseph, aristocrate juif passé dans le camp des Romains, écrit, en 93 - 94, dans ses *Antiquités Juives* :

Vers le même temps vint Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler un homme. Car il était un faiseur de miracles et le maître des hommes qui reçoivent avec joie la vérité. Et il attira à lui beaucoup de Juifs et beaucoup de Grecs. C'était le Christ. Et lorsque sur la dénonciation de nos premiers citoyens, Pilate l'eut condamné à la crucifixion, ceux qui l'avaient d'abord chéri ne cessèrent pas de le faire, car il leur apparut trois jours après, ressuscité, alors que les prophètes divins avaient annoncé cela et mille autres merveilles à son sujet. Et le groupe appelé d'après lui, celui des Chrétiens n'a pas encore disparu⁵.

Plinie le Jeune, alors proconsul de la province de Bithynie, dans une lettre adressée, entre 111 et 113, à son empereur Trajan, parle des chrétiens qui se rassemblent pour chanter un hymne « au Christ comme à un dieu ».

Dans ses *Annales* publiées vers 115, Tacite, historien romain, écrit en parlant des chrétiens qu'il méprisait :

Ce nom leur vient de Christ, que, sous le principat de Tibère, le Procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice. (Livre 15 : 44, 3).

2. Jésus est né vers 6 avant notre ère. Ce décalage provient d'une erreur de calcul d'un moine scythe, Denis le Petit, auquel le pape Jean II avait demandé, en 525, de déterminer l'année exacte de la mort et de la résurrection de Jésus. L'Église avalisa, en 533, le calcul de ce spécialiste de la chronologie, sans savoir qu'il était erroné, pour fixer le début de l'ère chrétienne.

⁵ Trad. Julien Weill (1900).

3. Le nom de Jésus dérive de celui de Josué. Il signifie « Dieu aide ». Du retour de l'Exil en 538 avant notre ère au II^e siècle de notre ère, ce nom de Jésus était fréquemment porté.

4. Deux évangélistes nous parlent de la naissance de Jésus, Luc et Matthieu. Et ce qu'ils relatent pose un problème aux historiens. Les deux récits comportent de nombreuses divergences, voire des contradictions qu'il serait trop long de présenter ici.

Ces récits ne sont pas des récits historiques au sens où ils rapportent des faits qui se sont réellement passés. Ce sont des affirmations de foi présentées sous la forme d'une histoire. Les exégètes appellent dans leur jargon ce procédé littéraire « théologoumène ». Ces récits veulent affirmer, à l'adresse des juifs, que Jésus est de sang royal, de la lignée de David par son père Joseph, qu'il est donc le Messie annoncé par les prophètes, le sauveur de son peuple et à l'adresse des « gentils », ils veulent affirmer que Jésus est véritablement le Fils de Dieu.

Pour mettre en évidence le caractère extraordinaire de la venue sur terre du Messie, Fils de Dieu, les évangélistes firent appel à des thèmes récurrents de la littérature antique et des religions dans le monde méditerranéen de l'époque : apparitions d'anges, naissances merveilleuses, phénomènes astraux interprétés par des mages chaldéens. Souvenons-nous que l'angéologie connaissait un grand développement à cette époque en Israël, que les naissances divines étaient fort prisées dans le culte impérial et que la religion astrale était en plein essor dans l'Empire romain.

Les lecteurs de ces évangiles ne devaient donc pas se trouver trop dépaysés en lisant ces récits. Ils connaissaient les codes pour les déchiffrer. L'Église abonda dans ce sens. Selon la tradition, c'est pour contrer *Mithra*, *Sol invictus*, dont le culte connaissait un grand succès et dont le 25 décembre, jour du solstice d'hiver, lui était consacré, que le pape Libère, en 354, fixa, à ce même jour, la célébration liturgique de la naissance de Jésus, nouveau *Sol invictus*, venu éclairer le monde.

Autre problème : pour les historiens modernes, le lieu de naissance de Jésus n'est pas clairement établi. Est-ce

- Bethléem, bourgade de Judée,
- Nazareth, village agricole de Galilée qui abritait alors environ 500 personnes, selon les dernières estimations⁶,
- Bethléem en Galilée ?

Pour une raison théologique⁷, Matthieu et Luc le font naître à Bethléem de Judée, à l'occasion d'un voyage de ses parents. Ils prennent prétexte du recensement ordonné par Quirinus, nommé gouverneur romain de Syrie en 6 avant notre ère, pour obliger Joseph à aller se faire inscrire au registre des impôts de son village d'origine. Or le seul recensement connu ordonné par Quirinus n'eut lieu qu'en 6 - 7 EC⁸. Jésus avait alors une douzaine d'années.

D'après les archéologues israéliens, le site de Bethléem en Judée n'était pas occupé à l'époque de Jésus. L'archéologue Aviram Oshri lui oppose un autre site connu : Bethléem de Zabulon, en Galilée, situé à quelques kilomètres de Nazareth⁹, près de la ville de Sepphoris que le roi Hérode Antipas avait reconstruite et qui comptait environ 24 000 habitants¹⁰. Pour

⁶ Cf. Debergé Pierre, *La Galilée : une terre grecque païenne ?* in *Le Monde de la Bible*, Hors-série printemps 2005, p. 16.

⁷ Matthieu fait descendre Jésus du roi David par son père Joseph, tous deux originaires de Bethléem. Cette origine royale lui permettait d'accorder à Jésus la possibilité d'être reconnu comme nouveau roi d'Israël.

⁸ Cf. Meier John P., *Un certain Juif Jésus*, Paris, Éd. du Cerf, 2004, T. II, p. 134.

⁹ Cf. *Le Monde de la Bible*, n° 185, septembre-octobre 2008, p. 45.

¹⁰ Cf. Strange James, *Un site majeur Sepphoris*, in *Le Monde de la Bible*, Hors-série printemps 2005, p. 26.

l'instant aucun de ces trois sites n'emporte l'adhésion pleine et entière des historiens. En revanche, les quatre évangélistes affirment que Jésus est originaire de Nazareth.

- Le père de Jésus s'appelait Joseph. S'il ne fut pas son père biologique, il fut dans tous les cas son père légal, ce qui, aux yeux de la loi juive de l'époque, en faisait son véritable fils et déterminait son ascendance. Constatant que les divers courants du christianisme primitif font de Joseph un descendant du roi David, les historiens, au nom du critère d'attestations multiples, penchent pour l'historicité de cette affirmation¹¹. Joseph était un artisan du bois, métier qu'en principe, il a dû transmettre à son fils.

- Sa mère s'appelait Marie. En ce qui concerne la conception virginale de Jésus, l'exégète catholique John P. Meir, après avoir examiné tous les aspects de ce problème, ne peut que conclure :

La recherche historico-critique ne dispose tout simplement pas des sources ni des outils nécessaires pour parvenir à une décision définitive sur l'historicité de la conception virginale telle qu'elle est rapportée par Matthieu et Luc¹².

5. Jésus passa sa jeunesse à Nazareth. Il était le fils aîné d'une famille qui comprenait quatre autres garçons : Jacques, Joseph, Simon et Jude et au moins deux sœurs dont nous ignorons les noms. Ils n'étaient pas des cousins ou des cousines, mais de véritables frères et sœurs¹³. Jésus savait lire et parlait araméen. Il avait des notions d'hébreu, langue de la bible juive. Peut-être avait-il quelques notions de grec, langue de l'administration hérodiennne et romaine utilisée dans la ville voisine de Sepphoris.

6. Jésus s'est-il marié ? A-t-il eu des enfants ? A-t-il eu une vie amoureuse ? Les quatre évangélistes sont muets à ce sujet. En revanche, ils signalent qu'en plus des apôtres, des femmes l'accompagnaient et qu'il appréciait fort leur dévouement et leur compagnie.

7. Vers 27, âgé d'environ 33 ans, comme d'autres Galiléens, Jésus quitta sa famille pour rejoindre, dans la vallée du Jourdain, un prophète ascétique, Jean le Baptiseur. Celui-ci venait de commencer son activité. Il prêchait à ses compatriotes un baptême de purification dans les eaux du fleuve et un retour à plus de justice ainsi qu'à la crainte de Dieu en vue d'obtenir le pardon de leurs péchés. Il les appelait à le rejoindre dans le désert en vue de former une communauté de pardonnés. Là, ils trouveraient grâce lors du Jugement que Dieu allait prononcer lors de sa venue imminente sur terre. Jean fut arrêté et exécuté en 28 par Hérode. Selon Flavius Joseph, celui-ci craignait que l'exaltation qu'il déclenchait parmi ceux qui l'écoutaient ne tournât à l'émeute. Jésus se fit baptiser par lui et suivit son enseignement.

8. En cette même année 28, Jésus sortit de l'anonymat pour suivre sa propre voie. Il quitta le groupe du Baptiseur et adopta la vie de prédicateur itinérant en compagnie d'un petit groupe de disciples qui, comme lui, avaient rejoint Jean. Quelques femmes le suivirent aussi. Il exerça cette activité, semble-t-il, durant deux ans et quelque mois, en Galilée principalement, mais aussi en Judée et à Jérusalem. Le règne du roi Hérode Antipas, successeur de Hérode le Grand, en Galilée et en Pérée, de 4 à 41, ne connut pas de troubles majeurs, malgré le poids des impôts qu'il faisait peser sur ses sujets. Ce climat social permit à Jésus de mener cette vie de prédicateur itinérant sans trop de difficultés. Sa prédication ne dut pas sembler suffisamment subversive

¹¹ Cf. Meir John P., op. cit., pp. 138-141.

¹² *Ibid.* p. 144. Dans la note 75 accolée à cette citation, Meir note encore : « *Le groupe de travail catholique-protestants qui a réalisé Mary in the New Testament aboutit à la même conclusion* ».

¹³ Pour cette question cf. Marguerat Daniel « Jésus, ses frères et ses sœurs » in *Jésus, compléments d'enquête*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2007, pp. 142-149.

aux yeux d'Hérode Antipas pour éprouver le besoin de l'arrêter et de l'exécuter comme il venait de le faire pour Jean-Baptiste.

9. Jésus n'a jamais voulu fonder une nouvelle religion. Il est resté fidèle à sa religion juive jusqu'à sa mort. Il observa fidèlement sa Loi. Il n'est pas devenu... chrétien. Le christianisme, comme nous le verrons plus loin, émergea au cours d'une lente maturation qui débuta après sa mort, avec l'annonce par ses disciples aux juifs et aux « gentils » de son message et de sa résurrection. Jésus consacra sa vie d'abord et avant tout à ses compatriotes en se donnant pour mission de les préparer à la venue imminente de Dieu et à l'instauration de son Royaume.

Selon David Flusser, spécialiste de l'histoire juive, l'expression « Royaume des Cieux » qu'utilisa Jésus ne lui était pas propre. D'autres sages l'utilisaient à son époque. Elle était une expression codée pour parler du nouveau royaume que Dieu allait instaurer en Israël après avoir mis en déroute l'Empire romain¹⁴. Cette expression pouvait avoir une signification autant religieuse que politique, tout dépendait du sens que lui donnaient ceux qui l'utilisaient.

Son petit groupe est à inclure dans le foisonnement des groupes religieux et politiques que connaissait le judaïsme de cette époque. Si tous reconnaissaient l'autorité de la Torah, ils différaient dans son interprétation, notamment au sujet du Royaume des Cieux.

Mais Jésus ne peut être rattaché à aucun de ces groupes. Il ne fut ni un ascète ni ne prêcha une vie de pénitence comme le faisait Jean le Baptiseur. Au contraire des esséniens, il ne se retira pas du monde. Il alla plutôt à sa rencontre. S'il fut proche de l'enseignement des pharisiens dans sa manière d'envisager l'établissement du Royaume des Cieux, il s'en distingua par son interprétation de la Loi en plaçant son observation sous le signe de l'amour qui devait être accordé à tous, même à ses ennemis. S'il est à placer dans la lignée des prophètes messianiques, il refusa tout engagement politique et tout emploi de la force. Ainsi donc la difficulté pour les historiens de savoir qui il était réellement vient du fait qu'il ne déclina jamais clairement son identité.

10. Bien que la prédiction de Jésus annonçant la venue imminente du Royaume de Dieu ou du Règne de Dieu ne se réalisa ni du temps de sa vie terrestre ni durant celle des évangélistes, ceux-ci conservèrent cette prédiction, ce qui semble confirmer l'authenticité de leurs témoignages. Sans relâche Jésus répétait que Dieu allait intervenir dans un avenir très proche juger les hommes. Il y avait donc urgence pour eux de se convertir avant de le voir venir avec puissance.

Je vous le garantis : certains ici présents ne goûteront pas la mort avant de voir Dieu venir et régner dans toute sa puissance. (Mc 9 : 1)

C'est là son originalité, la venue de ce Royaume de Dieu n'était pas pour après-demain. Pour lui ce Royaume était si proche qu'il pointait déjà. Il était déjà perceptible en sa personne, image vivante du juif qui entrerait dans ce royaume. Par ses miracles, ses guérisons, son enseignement, il démontra non seulement que ce règne de Dieu agissait déjà à travers lui, dévoilant ainsi sa nature. Le royaume qu'il annonçait était un royaume où l'amour était roi, un royaume où tous les réprouvés de la terre étaient accueillis, un royaume où toute souffrance était soulagée...

¹⁴ Cf. Flusser David, *Les Sources juives du christianisme*, Paris-Tel Aviv, Éd. de l'Éclat, 2003, p. 75.

11. Concernant les miracles de Jésus, les historiens font trois remarques :

- Jésus n'était pas le seul, à son époque, à exercer une activité thaumaturgique. En Israël, vers 70 avant notre ère, deux sages, Honi le traceur de cercles et Hanina ben Dossa étaient réputés pour leurs miracles. Au I^{er} siècle de notre ère, dans l'Empire romain, Apollonios de Tyane (Cappadoce) fut un thaumaturge qui connut une célébrité plus grande encore que celle de Jésus pour ses nombreux miracles. Aussi les chrétiens se chargèrent-ils de l'expédier dans les oubliettes de l'Histoire, dès que leur religion devint, au IV^e siècle, la religion officielle de l'Empire.

- Personne ne peut nier qu'il se produit des phénomènes que la science ne parvient pas, pour l'instant, à expliquer ou qui demeureront à jamais inexplicables. L'historien ne peut que les constater.

- Les miracles relèvent de la croyance religieuse ou d'un choix philosophique.

Selon les évangiles, Jésus intervint dans quatre domaines :

- il accomplit des exorcismes pour chasser des démons,
- il opéra des guérisons, notamment d'aveugles,
- il ramena à la vie quelques morts,
- il agit sur les éléments naturels.

John P. Meier, dans son livre *Un certain Juif Jésus*, a mené une enquête très fouillée sur les miracles de Jésus. Pour cet historien, ses interventions sur les éléments naturels pourraient être des créations des premières communautés chrétiennes. Au vu de leur attestation multiple, les exorcismes, les résurrections et les guérisons, quand bien même quelques-unes d'entre elles pourraient trouver une explication psychosomatique, sont bien de lui et ont fortement contribué à sa réputation.

12. Si la venue imminente du royaume de Dieu ne s'est cependant pas produite, son annonce le conduisit à la mort, non pas dans sa Galilée natale, mais en Judée, à Jérusalem.

Au printemps de l'an 30, Jésus se rendit une nouvelle fois à Jérusalem pour la fête de Pâque. Les autorités religieuses du Temple avaient déjà décidé de sa mort. À leurs yeux, le succès qu'il rencontrait auprès du peuple représentait un grand danger. Au cours de son ministère, Jésus avait repris les accusations de Jean le Baptiseur contre le Temple en lui contestant d'être le lieu de médiation entre Dieu et son peuple. Il lui déniait ce rôle en affirmant haut et fort l'inutilité des sacrifices d'animaux en vue d'obtenir de Dieu la rémission des péchés. Pour lui, celle-ci ne s'obtenait que par l'observance des deux grands commandements : l'amour de Dieu et celui du prochain. L'un et l'autre témoignant de l'un et l'autre.

Lors du séjour qu'il fit en ce mois d'avril 30, à Jérusalem, Jésus donna aux autorités le motif dont elles avaient besoin pour se débarrasser de lui. Sur un coup de colère, il renversa les tables des marchands d'animaux destinés à être sacrifiés et achetés par les pèlerins et celles des agents de change, les accusant les uns et les autres de souiller ce lieu saint.

En montant à Jérusalem, il savait qu'il prenait des risques. Il savait que les autorités du Temple voulaient sa perte. Il savait qu'en molestant les marchands du Temple, il signait son arrêt de mort. Comment expliquer cette attitude suicidaire ? L'historien n'a pas de réponse, sinon qu'émettre une hypothèse : sa fidélité à son Dieu. Sa conception d'une religion basée sur l'amour et non sur des sacrifices d'animaux l'obligea à dénoncer ce trafic.

Après avoir partagé un dernier repas avec ses disciples, il fut arrêté dans la nuit du 6 au 7 avril, la veille de la Pâque, par la police du Temple. Interrogé d'abord par quelques membres du sanhédrin, il fut présenté ensuite à Pilate, le préfet romain de Judée depuis 26. Celui-ci le condamna à la peine capitale par crucifixion sous l'accusation de s'être proclamé roi des Juifs. Son exécution eut lieu immédiatement après la sentence, en dehors de Jérusalem. Il mourut durant l'après-midi du vendredi 7 avril 30. Il avait environ trente-six ans.

Deux juridictions participèrent donc à sa condamnation : la juridiction juive aux mains des autorités religieuses du Temple et la juridiction romaine dirigée par le préfet Pilate. N'ayant pas le pouvoir de prononcer une condamnation à mort, les autorités juives étaient obligées de présenter l'accusé au tribunal romain, et avec des accusations susceptibles de le convaincre. Or celles qu'elles proféraient contre Jésus étaient de nature religieuse. Pilate, à coup sûr, les repousserait.

Avec l'esclandre du Temple, elles détenaient le bon motif pour obtenir de Pilate la mort de Jésus. Puisque Rome attendait de leur part qu'elles usent de toute leur influence pour maintenir tranquille le peuple, elles présentèrent Jésus à Pilate comme un agitateur ayant la prétention de libérer le peuple juif du joug romain. Elles l'accusèrent de vouloir instaurer en Israël une royauté indépendante de Rome, ce qui constituait aux yeux des autorités romaines un crime de lèse-majesté. Une telle prétention, en cette fête de Pâque qui attirait une foule considérable de pèlerins, pouvait échauffer quelques têtes chaudes et déclencher une émeute.

Le scénario de sa crucifixion relatée par les quatre évangélistes correspond bien à la procédure mise au point par la justice romaine, à l'exception d'un détail. Les autorités juives obtinrent de Pilate que les corps de Jésus et des deux autres condamnés suppliciés en même temps que lui fussent dépendus plus tôt que prévu, en raison de la fête de Pâque. Et des proches de Jésus enfermèrent son cadavre dans un tombeau.

Avant de rendre son dernier souffle, Jésus aurait crié :

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (Mt 27 : 46)

C'est sur cet échec et cet abandon que se termine la vie terrestre de Jésus.

Mais trois jours plus tard, Jésus commençait une nouvelle vie, sa vie de Ressuscité. Ses disciples qui l'avaient lâchement abandonné, affirmèrent en effet que Dieu l'avait ressuscité des morts.

Telle est, dans toute sa sécheresse et dans ses grandes lignes, la trame de la vie terrestre de Jésus sur laquelle les historiens s'entendent aujourd'hui. Ce maigre résultat démontre à l'évidence que le Jésus de l'histoire échappe en grande partie à leurs investigations tant le Jésus de la foi occupe tout l'espace des écrits du Nouveau Testament.

Nos guides

- Flusser David, *Les Sources juives du christianisme*, Paris-Tel Aviv, Éd. de l'Éclat, 2003.
- *Jésus, compléments d'enquête*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2007.
- *Jésus dans les textes apocryphes* in Religions et Histoire, n° 15, juillet-août 2007, pp. 22-71.
- *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme*, ouv. coll., Genève, Éd. Labor et Fides, 1998.
- L'Effet Jésus in Le Monde de la Bible, n. 170, mars-avril 2006, pp. 14-44.
- *Les Évangiles : Enquête sur les sources du christianisme*, in Le Monde des religions, n° 14, novembre-décembre 2005, pp. 22-41.

- Marguerat Daniel, *L'Homme qui venait de Nazareth*, Aubonne, Éd. du Moulin, 2001, 4^e éd.
- Meier John P., *Un certain Juif Jésus*, Paris, Éd. Du Cerf, 2004. 4 vol.
- *Que sait-on de Jésus ?* in *Le Monde de la Bible*, pp. 5-66.
- Vermes Geza, *L'Évangile des origines*, Paris, Éd. Bayard, 2004.

7.2.2

Israël

~28 - ~30

Le Message de Jésus de Nazareth

S'il fallait condenser en une phrase le message de Jésus de Nazareth, nous lui emprunterions à coup sûr celle que lui-même utilisa lorsqu'il débuta sa prédication en Galilée, peu après l'arrestation de son cousin Jean le Baptiseur.

L'heure où tout se joue est venue. Le Royaume de Dieu approche. Convertissez-vous. (Mc 1 : 15)

La conviction profonde que Dieu allait établir de façon imminente son Royaume sur terre est bien, selon les exégètes, l'aiguillon qui le poussa à parcourir les chemins de sa Galilée natale pour avertir ses coreligionnaires de se préparer à cet avènement attendu depuis si longtemps.

Le premier Royaume donné par *Yahvé* à son peuple

Selon les prophètes et les auteurs de la Thora, *Yahvé*, en réponse à la foi absolue que lui avait témoignée Abraham, avait choisi le peuple hébreu, issu de son fils Isaac, comme son peuple. Lorsque les Égyptiens le réduisirent en esclavage, il suscita Moïse pour le sortir d'Égypte et le mener dans le désert du Sinaï. Là, il avait renouvelé son alliance. Si les Hébreux n'adoraient que lui et lui seul et s'ils observaient ses commandements, en retour il les bénirait et ferait d'eux un peuple puissant qui susciterait l'admiration des autres nations. Ce qu'il accomplit. Il lui donna la terre de Canaan et éleva sa confédération de tribus au rang de royaume. Les historiens situent son émergence au XI^e siècle.

Ce royaume était le sien.

Lorsque El donna en héritage les nations et répartit sur la planète les fils d'Adam, il traça les frontières des peuples selon les fils de Dieu. Le lot que reçut *Yahvé*, oui ! c'est son peuple et Jacob sa part d'héritage. (Dt 32 : 8)

Dieu de son peuple, *Yahvé* résidait dans son temple à Jérusalem. Semblablement à toutes les théocraties de l'époque, il choisit un homme comme son représentant sur Terre. Le premier fut Saül de la tribu de Benjamin, suivi de David et de Salomon de la tribu de Juda.

C'est moi (David) que *Yahvé*, Dieu d'Israël, a choisi de toute la maison de mon père pour être roi sur Israël à jamais, car c'est Juda qu'il a choisi comme prince, et dans la maison de Juda, c'est la maison de mon père qu'il a choisie et, parmi les fils de mon père, c'est moi qu'il s'est plu à faire régner sur tout Israël. (I Ch 28 : 4)

Dieu de son royaume, *Yahvé* en était aussi le chef de guerre qui se battait à la tête de ses armées. Selon ses prophètes, il le mènerait à la victoire et assurerait sa prospérité s'il lui était fidèle, s'il n'adorait que lui seul. En revanche, s'il se tournait vers d'autres dieux et ne respectait pas ses lois, il n'hésiterait pas à le châtier en donnant la victoire à ses ennemis ou en l'affligeant de quelque catastrophe. Ce qui advint.

La perte du Royaume

En effet, toujours selon la Bible, les affaires de ce royaume ne tardèrent pas à aller de mal en pis. En 931, après les règnes glorieux des rois David et Salomon et à la suite de mésententes, leur royaume se scinda en deux : au sud, celui de Juda regroupant les tribus de Juda et de Siméon, avec comme capitale Jérusalem, au nord, le royaume d'Israël regroupant les dix autres tribus, avec comme capitale Samarie. En 722, ce royaume fut rayé de la carte par les Assyriens¹. En 587, ce fut au tour du royaume de Juda de succomber. Les Babyloniens prirent Jérusalem, détruisirent son Temple et emmenèrent une partie de la population en exil.

La promesse de son rétablissement

Comme nous venons de le souligner, les différents prophètes qui vécurent ces tragédies, les interprétèrent comme une punition de *Yahvé*. Celui-ci s'était servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier son peuple et ses rois parce qu'ils lui avaient été infidèles en adorant des idoles et parce qu'ils n'avaient pas respecté ses lois. Mais celui-ci était prêt à pardonner leurs infidélités et leurs péchés et à rétablir son Royaume dans son ancienne grandeur s'ils revenaient à Lui².

En 539, les Babyloniens succombèrent sous les coups des Perses. L'année suivante, son roi, Cyrus II, autorisa les exilés à regagner leur terre. S'il les encouragea à reconstruire leur temple, il ne rétablit cependant pas leur royaume. À leur grande déception ! Relégué au rang de province il fut englobé dans la satrapie Abarnaharah (au-delà de la rivière, i.e. l'Euphrate). Il reçut le nom de Judée et ses habitants furent désormais appelés Juifs ou Judéens. Les Perses en assurèrent la direction politique et la gestion économique.

Ses prêtres remplacèrent donc les anciens rois dans leur rôle de médiateurs entre Dieu et son peuple. Conscients que ce dernier pouvait disparaître comme tant d'autres en se diluant dans l'immensité de cet empire, ses nouveaux dirigeants religieux pensèrent préserver son identité de peuple de *Yahvé* en le soumettant à une série d'obligations : adoration de *Yahvé* et de lui seul, célébration d'un seul culte dans son Temple de Jérusalem nouvellement reconstruit, observance minutieuse de Sa Loi, la Torah, circoncision des enfants mâles, respect du sabbat, des tabous alimentaires, des rites de purification et interdiction des mariages en dehors de la communauté. Ils pensèrent façonner ainsi une communauté religieuse et ethnique, un peuple saint, pour le jour où *Yahvé* prendrait enfin l'initiative de restaurer son royaume.

Dans l'attente du Royaume de Dieu et de son Messie

Très logiquement, ils affirmèrent que les Perses et leur dieu *Ahura Mazda* ne tarderaient pas à connaître le même sort qu'*Assur*, *Amon-Rê* et *Marduk*, les dieux des puissances dont *Yahvé* s'était servi pour châtier son peuple infidèle. Celui-ci allait envoyer son messie, un messie guerrier, qui rétablirait son Royaume.

Mais entre 334 et 325, quand Alexandre le Grand expulsa les Perses de la scène internationale, *Yahvé* n'envoya ni son messie ni ne rétablit son Royaume. La Judée ne retrouva pas son indépendance. Alexandre le Grand l'annexa à son empire, puis, dès 320/319, ses successeurs, les Lagides d'Égypte, l'occupèrent. Et en 200, ce fut au tour des Séleucides de Syrie de s'en emparer. Désorienté le peuple se demanda alors quelle était la raison qui poussait *Yahvé* à lui infliger ce nouveau châtiment. Depuis le retour de l'Exil, il lui était fidèle. Il n'adorait plus d'autres dieux. Il respectait sa Loi. Alors pourquoi ce retard ?

¹ La Bible et l'Histoire concordent en grande partie à partir de cette date.

² Cf. ch. 7.1.5.

Dans la Bible hébraïque se trouve un livre, l'*Ecclésiaste*, qui fut rédigé à cette époque et qui témoigne d'une perte de confiance envers *Yahvé* d'une partie du peuple juif. Pour son auteur, le *Qohélet*, qui se pare du titre de roi d'Israël, *Yahvé* ne s'occupait pas de son peuple. Il vivait dans son Ciel indifférent à ses malheurs. C'était une cruelle illusion que de croire qu'il punissait les pécheurs et récompensait les justes. Son Royaume comme tout le reste d'ailleurs n'était que du vent.

J'ai vu
J'ai vu l'oppression sous le soleil.
J'ai vu pleurer les opprimés.
Pour eux, pas de consolation.
J'ai vu la force des oppresseurs.
Pas de consolation.
Et j'ai félicité les morts d'être déjà morts.
Je n'ai pas félicité les vivants d'être toujours en vie.
Mieux vaut encore celui qui n'a jamais été.
Il n'aura pas vu le mal sous le soleil. (Qo 4 : 1-3)

Les choses sont égales. Pour tous même destin au juste comme au coupable, au bon, au pur comme à l'impur, à qui sacrifie et à qui ne le fait pas, au bon comme à celui qui faute, à qui prête serment comme à qui s'y refuse. Un sort unique pour tous, rien n'a de sens sous le soleil. (Qo 9 : 2-3)

Yahvé n'intervenant pas, les juifs prirent alors eux-mêmes leur sort en mains. En 167, sous la direction de la famille sacerdotale des Asmonéens (Macchabées), ils se soulevèrent contre la profanation du Temple commise par le roi séleucide Antiochus IV Épiphane et par l'hellénisation forcée à laquelle il voulait soumettre ses sujets. Cette hellénisation se traduisait par l'imposition de la langue grecque, de noms grecs (Des grands prêtres du Temple prirent pour noms Jason, Ménélas...), de la culture grecque qui plaçait l'Homme au centre de la vie de l'homme et non pas Dieu, qui plaçait le bonheur de l'homme dans son épanouissement personnel et non pas dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Une terrible persécution frappa tous ceux qui refusaient cette hellénisation.

Vainqueurs de ce bras de fer, les Asmonéens proclamèrent, en 142, l'indépendance de la Judée. Dans le même temps, ils se lancèrent dans une politique de reconquête des terres ayant appartenu au royaume de David (dont la Samarie) et soumirent à la circoncision tous leurs habitants mâles.

D'aucuns se demandèrent alors si *Yahvé* ne leur avait donné la victoire que pour mieux préparer le rétablissement de son royaume. Les juifs orthodoxes, attachés à la promesse de *Yahvé* de ne confier la couronne royale qu'à un membre de la dynastie de David, en doutèrent fortement. Plutôt que de rétablir sur le trône un de ses membres et de nommer un nouveau grand prêtre appartenant à la lignée de Sadoch, premier grand prêtre nommé par David³, les Asmonéens confisquèrent à leur profit ces deux charges. Ils s'attirèrent donc leur hostilité. De plus, ils succombèrent finalement à l'hellénisation et se mirent à vivre à la manière des potentats orientaux plutôt que de pratiquer la Torah. Leur victoire n'avait donc pas été celle de *Yahvé*. Leur royaume n'était pas son Royaume.

Son indépendance ne dura qu'un petit siècle. Dès 63, la Judée passa sous le contrôle des Romains. Et une fois de plus, *Yahvé* n'intervint pas.

³ Le dernier sadocide en exercice fut Jeshua/Jason qui fut déposé et remplacé en 172 AEC par Ménélas.

L'émergence d'un messianisme exacerbée

Face à cette situation, les juifs réagirent de diverses manières. Chez certains, comme le Qohélet, le scepticisme remplaça la foi en les promesses de *Yahvé*. D'autres, tels les esséniens, préférèrent rompre avec ce régime impie et avec le Temple et constituer une société de Purs, de Saints, de Fidèles que Dieu reconnaîtrait lors de sa venue. Chez d'autres, plus le rêve d'une restauration politique se révélait chimérique, plus forte se fit l'affirmation de la royauté universelle de *Yahvé*. Animés d'une foi à toute épreuve, ils misèrent tout sur la fidélité de *Yahvé* à sa parole. Il ne pouvait se déjuger. Lui seul connaissait les raisons de son silence, de son apparente inaction. Un jour, il enverrait son messie qui renverserait ses occupants étrangers et rétablirait son Royaume.

Cette folle espérance qui émergea dès la fin de la domination perse, s'exprime notamment dans les psaumes dont la plupart furent rédigés à partir de cette époque.

Toi, *Yahvé*, pour toujours, tu sièges, et ta mémoire dure d'âge en âge.
Toi, tu te lèveras. Tu auras pitié de Sion, car le temps de lui faire grâce, oui, le moment est venu.
Tes serviteurs sont attachés à ses pierres, ils ont pitié de sa poussière.
Les nations craindront le Nom de *Yahvé* et tous les rois de la terre, Ta gloire ;
Quand *Yahvé* rebâtera Sion, il y sera visible dans Sa gloire. (Ps 102 : 13-17)

Cette espérance fut aussi avivée par toute une littérature apocalyptique dont le *Livre de Daniel* rédigé en 164 est le plus célèbre représentant. Elle offrit au peuple une nouvelle vision du Royaume de Dieu susceptible de l'encourager à rester, malgré tout, fidèle à *Yahvé* et à obéir à ses commandements et non à suivre la modernité représentée par l'hellénisme qui gagnait tout le Proche-Orient. Comme les livres anciens de la Bible, cette littérature déclina son Credo sous la forme d'une histoire que nous pouvons résumer ainsi.

Dieu l'Unique est le Créateur de l'Univers et de toutes les créatures qui le peuplent. Il a peuplé le ciel où il tient sa cour de myriades d'anges et la terre de la multitude des hommes. Père très bon, il les a créés libres, libres de répondre ou non à son amour, libres de le servir ou non. Aux anges il a confié la bonne marche de la Terre et de l'Univers qui l'entoure. Aux hommes il a confié le peuplement et la gestion de cette Terre.

Malheureusement, des cohortes d'anges emmenées par Satan, leur chef, refusèrent de répondre à son amour et de le servir. Depuis, ils ne cessent de saboter, de défigurer sa Création et d'entraver la bonne marche des éléments naturels. Et par tous les moyens, ils cherchent à entraîner les hommes dans leur révolte. Ils réussirent à circonvenir Adam et Ève, le premier couple humain, qui transmirent à leur descendance cet esprit de révolte et de faire le mal.

Se cachant derrière des idoles, Satan et ses démons se firent adorer des rois et des peuples de la terre. Si le monde était devenu un enfer, la responsabilité en incombait pour une grande part à l'homme, mais aussi à ces puissances maléfiques.

Aux yeux des auteurs de cette littérature apocalyptique, la coupe était pleine, Dieu allait intervenir sous peu. Ils n'annoncèrent pas la fin du monde, mais la fin imminente d'un monde, celui du règne de Satan.

Ils annoncèrent que Dieu allait envoyer incessamment un Fils d'homme, un Messie issu de la lignée de David, qui allait d'abord procéder à un jugement des anges rebelles et des humains⁴.

Les anges rebelles qui persisteraient dans leur rébellion seraient rejetés dans les ténèbres extérieures. Les juifs qui se convertiraient, entreraient dans le Royaume de Juda qu'il allait

⁴ Cf. 7.1.16.

libérer de la domination étrangère et rétablir dans sa splendeur ancienne. Ceux qui refuseraient en seraient exclus. Les gens des nations qui monteraient à Jérusalem adorer *Yahvé* seraient, eux aussi, accueillis dans ce nouveau royaume dont elle serait, une fois encore, la capitale.

Ce jugement prononcé, il purifierait son Temple et gouvernerait dans la justice et la sainteté son peuple et les « gentils » (païens) qui l'auraient rejoint.

Ces nouveaux prophètes annoncèrent que ce jugement et cette délivrance se produiraient à l'occasion d'une intervention foudroyante de *Yahvé* qui ébranlerait même le cosmos. Ce jour-là serait son jour et le jour de la renaissance définitive d'Israël, le jour de la revanche de *Yahvé* et de son peuple, le jour de la Victoire, le jour de la reconnaissance par tous les peuples de la royauté universelle du Dieu d'Israël. Et ce jour-là sonnerait aussi la défaite définitive de Satan, de ses démons et des puissances terrestres qui les suivaient dans leurs œuvres destructrices. En revanche, et c'était là une nouveauté, les croyants qui avaient subi leurs persécutions à cause de leur fidélité à *Yahvé*, ressusciteraient dans leur corps de chair et entreraient dans son Royaume.

Dans une de ses célèbres visions, le prophète Daniel prédit qu'après les quatre empires qui venaient de se succéder (Chaldéens, Mèdes, Perses et Séleucides), allait surgir un cinquième empire, celui d'Israël sous la conduite de Dieu qui régnerait sur toutes les nations.

Puis le règne, le pouvoir, la grandeur des royaumes sous le ciel seront offerts au peuple des saints du Très-Haut. Son règne est éternel. Tous les empires seront à son service et à ses ordres. (Dn 11 : 27)

Cette perspective grandiose qu'un jour prochain *Yahvé* allait retourner avec éclat la situation, divisa encore davantage les élites juives et certains exaltés du peuple, car elle était sans cesse repoussée. Les tensions devinrent vives entre les factions ou sectes politico-religieuses qui se formèrent à cette époque : sadducéens, pharisiens, esséniens, zélotes ou zéloteurs de la Loi, baptistes, samaritains, mouvements apocalyptiques et messianiques.

Les unes, comme celle des sadducéens regardaient ces prophéties comme des chimères, les autres, la majorité, les acceptaient avec une foi inébranlable.

C'est dans ce contexte politico-religieux très diversifié et d'attente exacerbée du Royaume que s'inséra la prédication de Jésus de Nazareth.

L'annonce du Royaume de Dieu par Jésus de Nazareth

Quand Jésus de Nazareth entreprit sa vie de prédicateur et de thaumaturge itinérant, après avoir passé un certain temps auprès de Jean le Baptiseur, il était persuadé que Dieu l'avait investi pour annoncer lui aussi la venue de son Royaume (ou de son règne).

Il me faut annoncer la Bonne Nouvelle du Royaume, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. (Lc 4 : 43)

Mais, et c'est ce qui faisait son originalité, son Royaume n'était pas à venir, il était déjà là, il était en train de se construire. Et il le prouvait. Par ses guérisons, ses miracles et ses exorcismes, il démontrait que Dieu était déjà à l'œuvre à travers sa personne.

Si c'est par l'Esprit de Dieu que moi j'expulse les démons, alors le Royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous. (Mt 12 : 28)

À Jean emprisonné par Hérode et qui envoya quelques-uns de ses disciples demander à Jésus s'il était bien celui qui devait venir, Jésus répondit :

Retournez auprès de Jean, dites-lui ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés de leur lèpre, les sourds entendent, les morts sont tirés de leur sommeil. (Mt 11 : 4-5)

Dans le judaïsme de l'époque, l'exorcisme et la guérison manifestaient l'irruption du Règne de Dieu qui libérait l'homme de toutes ses faiblesses, de ses insuffisances, de son fatalisme, de son désespoir. En expulsant les démons, en guérissant l'homme dans son physique et son psychisme, quelle que soit sa situation sociale, Dieu manifestait que, sous son règne, l'homme retrouvait sa dignité pleine et entière.

Contrairement aux attentes des zélotes, la venue de son Royaume ne signifiait pas l'anéantissement des occupants romains et des « gentils » en général, mais d'abord la libération spirituelle et corporelle de l'homme. Son Royaume n'était pas un État militariste conquérant. Il ressemblait, si l'on nous permet cet anachronisme, à un centre de remise en forme de tout l'homme. Remise en forme des juifs d'abord. Mais s'il rencontrait un « gentil » qui lui témoignait assez de foi, Jésus n'hésitait pas à faire usage de ses dons d'exorciste et de guérisseur.

Jésus se retira dans les contrées de Tyr et de Sidon. Une Cananéenne en venait. Elle lui cria : Pitié, seigneur, fils de David. Un démon s'est emparé de ma fille et la tourmente.

Lui ne disait rien. Ses disciples s'avancèrent : Fais partir cette femme. Ses cris, derrière nous, sont insupportables.

Il répondit : Ce n'est que vers les brebis égarées de la maison d'Israël que j'ai été envoyé.

La femme était à ses pieds : Seigneur, viens à mon aide.

Il ajouta : Ce n'est pas bien d'enlever le pain aux enfants pour le donner aux petits chiens.

Et elle : Tu as raison, seigneur. Mais les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table des maîtres.

Jésus rétorqua : Femme, tu as montré une grande confiance. Qu'il en soit fait comme tu le veux.

Et sa fille fut guérie sur-le-champ. (Mt 15 : 21-28)

Au contraire des pharisiens et des esséniens qui croyaient que le Royaume de Dieu leur était destiné à eux uniquement parce qu'ils observaient les préceptes de la Torah et une pureté rituelle rigoureuse, Jésus de Nazareth ouvrit toutes grandes les portes de son Royaume à tous les exclus de la société juive de l'époque : aux pécheurs repentants et à ces personnes que les pharisiens méprisaient profondément parce qu'elles vivaient dans un état permanent d'impureté rituelle : les bouchers, les aubergistes, les médecins, les gens du voyage, les prostituées, les douaniers, les collecteurs des impôts ou publicains..., bref, à toutes les personnes qui, en raison de leur profession, étaient en contact avec des chairs impurs, les morts, les étrangers, le sexe... Il l'ouvrit de même à ces Juifs qu'étaient les Samaritains honnis par les Judéens et les Galiléens parce qu'ils avaient rompu avec le Temple de Jérusalem pour adorer *Yahvé* dans le sanctuaire qu'ils avaient élevé sur le mont Garizim, près de Sichem. Ainsi donc la caractéristique essentielle de son Royaume était qu'il était un royaume fraternel.

À quoi ressemblait ce royaume ?

Jésus n'était pas un théologien. Il ne s'est pas préoccupé d'en donner une définition convenant aux esprits cartésiens que nous sommes. Mais il utilisa toute une série de comparaison et de paraboles et il accomplit toute une série de gestes et de signes qui permettaient aux différents auditoires auxquels il s'adressait de comprendre quelle sorte de royaume Dieu voulait bâtir sur cette terre.

Ce royaume était bien un royaume terrestre. Cependant il ne possédait pas de frontière géographique. On pouvait en être plus ou moins loin, y entrer, y demeurer, en sortir ou en être expulsé.

Plus précisément, ce Royaume était une maison, la Maison de Dieu le Père où l'on y festoyait en sa compagnie. Quiconque le désirait pouvait en franchir le seuil. Dieu était prêt à accueillir

tout fils prodigue. Mais il était aussi prêt à laisser partir tout enfant qui pensait que le bonheur se trouvait ailleurs.

Plus précisément encore, cette Maison était une communauté, celle que Jésus était en train de former avec ses disciples et avec celles et ceux qui le suivaient. Elle n'était pas structurée, hiérarchisée, organisée. Dieu étant sur le point d'intervenir, l'urgence ne consistait pas à élaborer des structures, mais à préparer son cœur à accueillir Dieu. Cette communauté se construisait autour de Jésus de Nazareth. Il en était le centre. Il était le nouveau Temple où tout homme pouvait obtenir le pardon de ses péchés et rencontrer Dieu.

Cette communauté était appelée à se développer, à grandir. Jésus la comparait à un grain de sénevé, petite semence qui donne des plantes pouvant atteindre trois mètres de hauteur.

Jésus invitait donc ses compatriotes à entrer dans cette communauté.

Du royaume théocratique de David, on était passé, après l'Exil, à une communauté religieuse et ethnique en attente de son rétablissement. Avec Jésus, cette communauté se transformait en une communauté de pécheurs pardonnés, une communauté fraternelle, ouverte à toutes et à tous.

Ce Royaume était aussi intérieur. Il se construisait dans le cœur de chaque homme. Tout homme qui accueillait Dieu faisait déjà partie de son Royaume.

Ce Royaume, enfin, allait trouver sa pleine réalisation sur terre, dans un futur très proche, d'où l'urgence urgentissime pour les juifs de se convertir.

Je vous le garantis : certains, ici présents, ne goûteront pas la mort avant de voir Dieu venir et régner dans sa toute-puissance. (Mc 9 :1)

Comment se préparer à la venue de ce Royaume ?

En construisant dans son cœur un chemin pour permettre à Dieu d'y accéder.

- Un chemin de foi : Dieu ne peut entrer dans le cœur de l'homme que si celui-ci se dépouille de sa suffisance, de son arrogance, et de toutes ses sécurités matérielles, philosophiques, psychologiques ou morales..., que s'il lâche prise et accorde à Dieu la plus totale confiance, comme un enfant envers son père.

Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille⁵ qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu. (Mc 10 : 25)

Si vous ne changez pas et ne devenez pas comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. (Mt 18 : 3)

- Un chemin de pénitence : en se repentant de ses péchés.

Le temps est accompli. Le royaume de Dieu s'est rapproché. Convertissez-vous. (Mc 1 :15)

- Un chemin d'amour : en mettant en pratique ses deux grands commandements qui résument la Torah, les prophètes et son enseignement :

Ce n'est pas celui qui me dira : « Seigneur, Seigneur » qui entrera dans le Royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon père. (Mt 7 : 21)

⁵ Des exégètes pensent que ce trou de l'aiguille n'est pas le chas d'une aiguille, mais la petite porte située à côté ou construite à l'intérieur de la porte principale. À la tombée de la nuit, les cités qui étaient entourées de murailles fermaient leurs portes. Si une caravane arrivait en retard, elle pouvait tout de même entrer à l'intérieur de la ville avec ses chameaux à condition de les décharger de leurs bagages, vu l'étroitesse de cette porte.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces et ton prochain comme toi-même.
(Mt 22 : 37)

Par ses miracles, ses exorcismes, ses guérisons et le pardon qu'il accordait aux pécheurs repentants, Jésus de Nazareth démontrait les résultats bénéfiques que retiraient immédiatement ceux qui ouvraient leur cœur et mettaient leur foi en Dieu. Et ceux qui le suivraient pourraient en faire autant. Aux soixante-douze disciples qu'il avait envoyés dans les villes et villages de Galilée annoncer le Royaume et qui revinrent de leur mission tous joyeux et qui lui disaient :

Seigneur, même les démons se soumettent à nous, à l'invocation de ton nom.
Il leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. (Lc 10 : 17-18)

Le dieu de ce royaume n'est pas un dieu des armées, mais un père et un juge

L'analyse des paraboles que les exégètes attribuent à Jésus (les *ipsissima verba*), les conduit à affirmer que le Dieu de Jésus avait un double visage. Il était un Père compatissant qui, dans son Royaume, sécherait toute larme, accueillerait tout pécheur repentant, tout fils prodigue, toute brebis perdue, mais il était aussi un Juge qui allait rétablir la justice. Bafouée sur terre, elle règnerait dans son Royaume. Toute injustice commise avant l'établissement de son Royaume trouverait son juste châtiment pour ceux qui l'avaient commise et qui ne la regrettaient pas et sa juste compensation pour ceux qui l'avaient subie. Chacun serait donc jugé selon les actes dont il était responsable.

Alors viendra le Fils de l'homme dans sa gloire. Les messagers du Seigneur feront cercle autour de lui, et il prendra place sur son siège de gloire. Les peuples se rassembleront devant lui. Et, comme le berger sépare brebis et chèvres, il les départagera. Les brebis iront à sa droite, les chèvres à sa gauche.

Aux brebis qui sont à sa droite, le roi dira :

« Vous voici, vous que mon Père a reconnus. Recevez l'héritage du Règne qui vous est réservé depuis la fondation du monde.

J'avais faim. Vous m'avez nourri. J'avais soif. Vous m'avez donné à boire. J'étais un étranger. Vous m'avez ouvert votre porte. J'étais sans vêtements. Vous m'avez vêtu. J'étais malade. Vous avez veillé sur moi. J'étais au cachot. Vous êtes venu me voir.

(...)

Croyez en ma parole, tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Puis, se tournant vers ceux qui se trouveront à sa gauche : « Éloignez-vous de moi, maudits ! Entrez dans le feu perpétuel réservé à Satan et à ceux de sa troupe. Car j'avais faim. Vous ne m'avez pas nourri. J'avais soif. Vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais un étranger. Vous m'avez fermé votre porte. J'étais sans vêtements. Vous ne m'avez pas vêtu. J'étais malade, j'étais au cachot. Vous n'avez rien fait pour moi. [...] Croyez-en ma parole, chaque fois que vous n'avez rien fait pour le plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait.

Puis ils se dirigeront vers le châtiment éternel. Mais les justes entreront dans la vie éternelle. (Mt 25 : 31-46)

Malgré ses miracles et la profondeur de son enseignement, Jésus ne fut guère écouté et suivi dans sa Galilée natale. Et quand il voulut poursuivre son activité en Judée, il fut jugé trop dangereux par le Temple qui obtint de Pilate, le procurateur romain, sa mort par crucifixion. Peu avant sa mort, il lança cette terrible prophétie à l'adresse de ses compatriotes sourds à ses appels. Dieu les rejettera et ouvrira les portes de son Royaume aux Gentils.

Il y aura des pleurs et des grincements de dents lorsque vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le Royaume de Dieu mais que vous serez jetés dehors. Ils viendront du levant et du couchant, du nord et du sud, et ils prendront place à la table du Royaume de Dieu. (Lc 13 : 28-29)

Nos guides

- Grappe Christian, *Le Royaume de Dieu avant, avec et après Jésus*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Grelot Pierre, *Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur*, Paris, Éd. du Cerf, 1998.
- *Jésus, compléments d'enquête*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2007.
- Meier John P., *Un certain Juif Jésus. Les données de l'Histoire*, Paris, Éd. du Cerf, 2005, T. 2.
- Schnackenburg Rudolf, *Règne et Royaume de Dieu. Essai de théologie biblique*, Paris, Éd. de l'Orante, 1965.
- Vermes Geza, *Enquête sur l'identité de Jésus. Nouvelles interprétations*, Paris, Éd. Bayard, 2003.
- Weber Eugen, *Apocalypses et millénarismes*, Paris, Éd. Arthème Fayard, 1999.

7.2.3

Entre 30 et 33 de notre ère

Israël

« Il est ressuscité ! »

S'il est une croyance que continue de proclamer aujourd'hui plus de deux milliards de chrétiens est que Jésus de Nazareth, mis à mort par crucifixion, ressuscita trois jours plus tard¹. Elle constitue le cœur même de leur foi.

Les plus anciens témoignages de cet événement extraordinaire se trouvent dans deux lettres de l'apôtre Paul, ancien persécuteur des chrétiens, « retourné comme un gant », vers 34, par ce même Jésus qui lui serait apparu, alors qu'il se rendait à Damas poursuivre ses exactions. Dans la première lettre qu'il adressa aux chrétiens de Thessalonique, en 50 (ou 51 ?), il écrit :

Nous croyons que Jésus est mort et de cette mort, il s'est relevé. (I Thes 4 : 14)

Deux ou trois ans plus tard, entre 52 et 54, il inséra dans sa lettre aux chrétiens de Corinthe, le tout premier Credo des premières communautés chrétiennes et qui tient en quatre verbes :

Il est mort, il a été mis au tombeau, il a été éveillé, il est apparu. (I Co 15 : 3-5)

Selon les exégètes, il y a donc de très fortes chances pour qu'une telle confession de foi, par sa concision, fut élaborée peu après les faits qu'elle proclame, c'est-à-dire dans les années 30-40. Dans cette même lettre, Paul apporte encore les précisions suivantes :

Il est apparu à Céphas, puis aux Douze.

Ensuite il s'est montré à plus de cinq cents frères à la fois.

La plupart d'entre eux sont toujours là.

Certains se sont endormis.

Ensuite il s'est montré à Jacques, puis à tous les envoyés.

Et pour finir, comme à un fœtus avorté, il s'est aussi montré à moi.

Oui, moi, le plus petit des envoyés, qui ne peux même pas être appelé envoyé parce que j'ai persécuté l'Assemblée de Dieu. (I CO 15 : 5-9)

Entre 50 et 100, les chrétiens diffusèrent quatre autres ouvrages : quatre Évangiles qui relatent la vie de Jésus². Ils racontent que, trois jours après sa mort, le jour de la Pâque juive, Jésus apparut successivement :

- à Marie de Magdala (Mc 16 : 9-11 ; Jn 20 : 11-18)

- aux femmes revenant du sépulcre (Mt 28 : 8-10)

- à Pierre (Luc 24 : 34)

- à deux disciples sur le chemin d'Emmaüs (Marc 16 : 12 ; Luc 24 : 13-32)

- aux dix apôtres, Thomas était absent et Judas s'était suicidé (Luc 24 : 36-43 ; Jean 20 : 19-23).

¹ Trois dates de la Résurrection de Jésus sont en concurrence : le 9 avril 30, le 29 avril 31, le 5 avril 33.

² Cf. ch. 7.2.1

Ils ne décrivent pas le déroulement même de la résurrection – aucun témoin n’y assista, mais d’abord la déroute que provoqua chez les apôtres la mort de leur maître, ainsi que la douleur résignée des femmes qui l’avaient suivi, puis leur stupeur et leur incrédulité lors de la découverte de son tombeau vide, ensuite l’effroi que suscitèrent ses premières apparitions et enfin la joie et la certitude que Dieu l’avait « relevé » des morts.

Quel crédit accorder à ces témoignages dont le but premier était de susciter la foi religieuse et non de relater un événement stupéfiant répondant aux critères d’authenticité d’un historien professionnel ?

Selon les études les plus sérieuses et les plus objectives des exégètes modernes, ce revirement des disciples ne peut s’expliquer que par un événement exceptionnel qui les convainquit que leur Maître était bien ressuscité.

Pour Jacques Schlosser, exégète, professeur à l’Université de Strasbourg :

Les récits de Pâques en tout cas, si divers entre eux, ont au moins un point commun : ils attestent la résignation des disciples devant ce qui paraît irrémédiable (la mort de Jésus) ; la résurrection est bel et bien présentée comme un « événement inattendu ». Ce constat, notons-le en passant, n’est pas en faveur des théories (...) qui donnent une grande importance à un travail de deuil fonctionnant mal ou à d’autres facteurs psychologiques³.

Pour le théologien protestant Daniel Marguerat, professeur à l’Université de Lausanne :

Faire de la résurrection le produit d’une psychose collective, un fantasme permettant d’assumer la réalité insupportable de l’échec, c’est aller contre la nette orientation des textes⁴.

Pour David Friedrich Strauss (1808-1874), théologien allemand, auteur en 1835 et 1864 d’une Vie de Jésus qu’il considérait avant tout comme un mythe, le revirement des apôtres

ne saurait s’expliquer si, dans l’intervalle, un événement exceptionnellement important ne s’était produit, et plus précisément quelque chose qui les convainquit du retour à la vie du Messie crucifié⁵.

Et ce « quelque chose » qui leur est advenu de l’extérieur, de façon tout à fait inattendue, les apôtres le définissent, dans leur prédication, par ces termes : « *Il s’est fait voir* », entendant par là que ses apparitions furent autant objectives que subjectives. Ils n’en disent guère plus, car elles ne sont pas descriptibles. Elles échappent à toute représentation humaine.

En revanche, d’autres documents parus plus tardivement, les évangiles apocryphes, se montrèrent beaucoup plus prolixes. Cet événement qui dépasse l’entendement humain et que la foi seule rend plausible, se transforma chez eux en un spectacle haut en couleurs. L’évangile apocryphe de Pierre rédigé durant la première moitié du II^e siècle décrit ainsi la résurrection de Jésus :

Les anciens vinrent vers Pilate, le priant et disant : Confie-nous des soldats, afin que nous gardions son tombeau pendant trois jours, de peur que ses disciples ne viennent le dérober et que le peuple ne croie qu’il est ressuscité des morts et qu’on ne nous fasse du mal. » Pilate leur donna donc le centurion Petronius avec des soldats pour garder le tombeau. Et les anciens et les scribes allèrent avec eux au tombeau. Et ayant roulé une grande pierre avec l’aide du centurion et des soldats, d’un commun effort, tous ceux qui étaient là la placèrent sur la porte du tombeau et apposèrent sept sceaux ; et ayant planté là une tente, ils montèrent la garde. Le matin donc,

³ Schlosser Jacques, « Vision, Extase et apparition du ressuscité » in *Résurrection*, ouv. coll., Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.

⁴ Marguerat Daniel, *Ce qu’ils n’ont pas dit de Pâques*, Le Monde de la Bible, 25 (mars-avril 2000), p. 32.

⁵ Cité par Jacques Schlosser, op. cit. p. 145.

comme le sabbat commençait à poindre, il vint une foule de gens de Jérusalem et des environs pour voir le tombeau scellé.

Or, dans la nuit par laquelle s'ouvrait le dimanche, comme les soldats en faction montaient la garde deux à deux, une grande voix se fit entendre dans le ciel, et ils virent les cieux ouverts et deux hommes qui en descendaient, tout resplendissants de lumière, et qui s'approchèrent du tombeau. Cette pierre qui avait été placée sur la porte, ayant roulé d'elle-même, s'écarta de côté ; et le tombeau s'ouvrit. Et les deux jeunes gens entrèrent. Lors donc qu'ils eurent vu cela, ces soldats éveillèrent le centurion et les anciens, car eux aussi étaient là faisant la garde. Et comme ils (les soldats) racontent ce qu'ils ont vu, de nouveau ils voient sortir du tombeau trois hommes et les deux soutenir l'un, et une croix les suivre ; et la tête des deux atteignait jusqu'au ciel, mais la tête de celui qui était conduit par eux dépassait les cieux⁶. » (Év. de Pierre, 22-41)

Les soldats effrayés se rendirent alors chez Pilate qui leur ordonna de garder le secret le plus absolu sur ce qu'ils avaient vu. Plus tard, les peintres prirent le relais. Eux aussi laissèrent courir leur imagination, n'hésitant pas à violer ce mystère pour l'offrir à la piété populaire.

Toujours selon les Évangiles et les Actes des Apôtres⁷, après la fête de la Pâque et durant quarante jours, Jésus apparut encore six fois à ses disciples avant son ascension au Ciel. À ceux qui doutaient encore, il dut s'employer à leur prouver qu'ils n'étaient pas sous le charme d'un rêve éveillé, qu'il était bien vivant, qu'il n'était pas une illusion, un revenant, un esprit (*pneuma*), que son corps était bien réel, palpable, mais qu'il n'était plus soumis aux lois de la pesanteur, de l'espace et du temps. Si, finalement, Jésus réussit à les convaincre tous de la réalité de sa résurrection, conviction qui les transforma en missionnaires, ceux-ci ne pouvaient la prouver à leurs auditeurs. Seule faisait foi leur parole. C'est ce que rappelle l'évangéliste Luc, l'auteur présumé des *Actes des Apôtres*. Dans cet ouvrage, il rapporte le discours que prononça l'apôtre Pierre lors de sa rencontre à Césarée avec un centurion nommé Corneille, un craignant-Dieu, premier converti païen au christianisme.

Vous savez, vous, la chose qui s'est passée dans toute la Judée, commençant par la Galilée après le baptême que Jean a prêché, comment Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de puissance Jésus de Nazareth, qui alla de lieu en lieu, faisant le bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable, car Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem, lui qu'ils ont fait mourir en le pendant au bois.

Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il lui a donné de se faire voir non à tout le peuple, mais à des témoins choisis d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a constitué juge des vivants et des morts. (Ac 10 : 37-42)

Ces témoins furent jugés dignes d'être crus par un certain nombre de leurs auditeurs. Le christianisme est né de cette confiance que ceux-ci leur accordèrent.

Nos guides

- *Le Cas Jésus Christ. Exégètes, historiens et théologiens en confrontation*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2002.
- *Jésus, compléments d'enquête*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2007.
- *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Genève, ouv. coll. publié sous la dir. d'Odette Mainville et Daniel Marguerat, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.

⁶ Trad. Adolphe Lods (1893).

⁷ Les *Actes des Apôtres* furent rédigés vers 85. La Tradition attribue leur rédaction à l'évangéliste Luc.

7. 2.4

Dès 30/33

Empire romain

Quatre nouvelles Voies de salut issues du judaïsme

Deux événements majeurs au I^{er} siècle de notre ère provoquèrent l'éclatement de la religion juive.

Le premier fut celui de l'apparition du christianisme entre 33 et 50 et le second, celui de la révolte des juifs de Palestine entre 66 et 70 contre le pouvoir romain. Envoyés par l'empereur Néron, les généraux Vespasien et Titus, père et fils, noyèrent dans le sang ce soulèvement. Lorsqu'ils prirent Jérusalem, le Temple fut incendié. Sa destruction eut pour conséquences la fin définitive des sacrifices sanglants d'animaux et celle du pouvoir des prêtres et de l'aristocratie sadducéenne. Ces deux événements firent éclater le judaïsme en quatre courants religieux de type messianique.

Le christianisme et le judaïsme rabbinique prêchèrent la Voie de la patience et de la foi. Quand il le décidera, Dieu enverra son Messie libérer et restaurer son Royaume.

Le gnosticisme et le messianisme refusèrent cette Voie. Ils s'affranchirent du judaïsme et du christianisme et proposèrent chacun leur propre Voie de salut. Le premier proposa aux hommes de se libérer eux-mêmes du Mal, le second se donna pour but de préparer la venue imminente du Messie.

I. Le christianisme, nouvelle religion, nouvelle voie de salut.

Le salut annoncé par ses disciples, entre 33 et 50

Après la mort de Jésus et après les événements dont ils affirmèrent avoir été les témoins et les bénéficiaires privilégiés : sa Résurrection, son Ascension dans le Ciel et le don de l'Esprit-Saint, ses disciples reprirent le flambeau¹. Ils transmirent d'abord son enseignement à leurs coreligionnaires juifs, mais avec la nouveauté suivante que ces événements leur imposaient : Dieu avait élevé Jésus de Nazareth à la dignité de Seigneur. Il était le Messie annoncé depuis si longtemps, d'où son nouveau nom de Jésus-Christ (trad. grecque du terme Messie). Ils tentèrent de le prouver en démontrant que sa résurrection et son ascension faisaient partie intégrante d'une histoire du salut de l'humanité dont on pouvait suivre les différentes étapes dans la Bible, depuis Adam. Avec Jésus ressuscité, l'homme entra dans une nouvelle étape de son histoire, celle de sa Rédemption, celle du pardon de ses péchés. Dans une de ses prédications, l'apôtre Pierre l'affirme :

¹ Une fois encore, l'historien ne peut rien dire de ces événements, sinon en constater les effets : ils transformèrent complètement les apôtres. De lâches, de fuyards, de timorés, ils devinrent d'ardents missionnaires prêts à donner leur vie pour leur Christ ressuscité.

Il nous a ordonné de le déclarer au peuple et d'en témoigner : il est celui que Dieu a institué juge des vivants et des morts. Tous les prophètes l'ont attesté pour lui : l'effacement des fautes est donné, par son nom, à quiconque place sa confiance en lui. (Ac 10 : 43)

Qui place sa confiance en lui et se fait baptiser non seulement ses péchés sont pardonnés, mais l'Esprit-Saint vient l'habiter. Il fait déjà partie des élus du Royaume.

Mais cette étape de repentance serait brève. Jésus allait revenir sous peu juger les vivants et les morts et établir définitivement le Royaume de Dieu qu'il avait commencé à construire lors de sa première venue. La proximité de sa deuxième venue poussa donc ses disciples et ceux qui les crurent à mettre immédiatement en application son message et à poursuivre la construction de son Royaume. Ils en établirent les bases en fondant à Jérusalem, lieu de son retour, une communauté fraternelle dont certains membres se dépouillèrent de tous leurs biens qu'ils mirent en commun. Jacques, le frère de Jésus, en était le chef. Elle était composée de deux groupes : de juifs originaires de la Palestine, parlant hébreu et araméen et de juifs hellénistes, originaires de la diaspora, parlant le grec. On les appela nazaréens ou nazoréens.

Remplis de ferveur, ils attendaient le retour de Jésus en gloire et puissance. Ils allaient prier au Temple, mais à part des autres juifs. Ils observaient la Torah et célébraient, au sein de leur communauté, deux rites qui leur étaient propres : le baptême que leur aurait prescrit Jésus après sa résurrection et l'action de grâce sur le pain et le vin commémorant le dernier repas qu'il avait pris avec ses disciples, la veille de sa passion. Mais pour des questions de pureté rituelle, aucun « gentil » n'était admis à ce repas.

La venue de Jésus-Christ tardant à se manifester, des difficultés financières affectèrent la communauté et des tensions la divisèrent. Les hellénistes se plaignaient d'être moins bien traités dans le partage de la nourriture et les juifs palestiniens les accusaient de pratiquer plus ou moins strictement la Torah. De plus, les prêches provocateurs, il faut le dire, que certains de ces hellénistes adressaient aux juifs de Jérusalem leur valurent d'être malmenés. L'un d'eux, Étienne², à en croire les Actes des Apôtres, aurait même été lapidé pour ses propos excessifs. Dans un de ses discours aux membres du sanhédrin, il leur aurait lancé :

Vous avez la nuque raide, le cœur et les oreilles incirconcis, vous résistez constamment au Souffle saint, vous n'êtes pas différents de vos pères. (Ac 7 : 51)

L'annonce du Royaume aux « gentils »

Ne se sentant plus en sécurité, ces hellénistes quittèrent Jérusalem et se mirent à évangéliser d'abord la Samarie considérée par les juifs de stricte obédience comme une terre hérétique, puis les juifs de la diaspora, de la Syrie notamment, et les craignant-dieu, « gentils » qui fréquentaient les synagogues. Antioche, Damas, Éphèse et Rome furent évangélisées dans les années 40 déjà. L'annonce à l'extérieur de la Palestine du salut offert par Jésus-Christ se fit donc relativement tôt et marqua un tournant décisif dans l'histoire du christianisme primitif. De secte juive qu'il était à Jérusalem, il se transforma en Syrie en une communauté ouverte à tous : aux juifs, aux hellénistes, aux « gentils ». Cette évolution s'accéléra, à partir de 45, lorsque cette annonce fut prise en main par un juif converti, l'apôtre Paul. Aussi c'est à bon droit que l'on

² Sur l'existence historique d'Étienne, cf. la critique qu'en font Gérard Mordillat et Jérôme Prieur in *Jésus après Jésus*, Paris, Éd. du Seuil, 2004, pp. 136-141.

peut situer à ce moment-là l'émergence d'une Église universelle, ouverte à tous. En conséquence, on peut affirmer que le christianisme est né non pas en Palestine mais en Syrie et que ses fondateurs sont les apôtres et ces premiers chrétiens ouverts aux non-juifs.

L'apôtre Paul (entre 3 et 13 - entre 67-68)

Pharisien, observant scrupuleusement la Loi (Torah), citoyen romain, fabricant de tentes, Saul de son vrai nom, naquit, entre 3 et 13, à Tarse en Cilicie qu'il quitta probablement vers 23, pour aller parfaire ses études à Jérusalem. Élève du grand rabbin Gamaliel, il apprit l'hébreu, l'araméen, le grec, le droit et ... la Bible. Certains historiens modernes pensent qu'il débuta au début des années 30, sa vie publique comme rabbin dans une des synagogues de Jérusalem. Il semble n'avoir jamais connu Jésus de Nazareth, mais, selon les Actes des Apôtres, il assista, en 34 (?), à la lapidation d'Étienne et participa à la persécution des hellénistes.

Vous avez entendu parler de mon comportement naguère dans le judaïsme : avec quelle frénésie je persécutais l'Église de Dieu. (Ga I, 13)

Un jour de l'année 36/37, alors que, le cœur toujours rempli de haine, il se rendait à Damas avertir ses coreligionnaires³ du danger que représentait pour leur religion la prédication des hellénistes qui avaient trouvé refuge dans cette ville, une vision de Jésus-Christ le terrassa et provoqua en lui un effondrement de toutes ses certitudes⁴.

Il était sur la route non loin de Damas, quand une lueur soudaine, venant du ciel, a resplendi autour de lui. Il est tombé à terre. Il a entendu une voix lui dire : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Saul a demandé : Qui es-tu, seigneur ? Je suis Jésus, celui que tu persécutes. (Ac 9 : 3-5)

Pharisien, il croyait au plus intime de lui-même que sa stricte observance de tous les préceptes de la Torah lui vaudrait de la part de *Yahvé* d'être justifié, c'est-à-dire d'être reconnu comme accomplissant sa volonté et donc d'être jugé digne de sa bénédiction et d'être accepté dans son Royaume. Or l'intervention brutale du Christ ressuscité l'obligea à réviser son catéchisme de fond en comble. Ce qu'il fit, en Jordanie, durant quelques années, avant d'entreprendre son œuvre de missionnaire. La Torah ordonnait à tout juif de poursuivre et de mettre à mort tout blasphémateur. Ce qu'étaient, aux yeux de Paul, ces juifs hellénistes qui déclaraient à tout venant que Jésus était le Christ (Messie) et le Fils de Dieu. En les persécutant, il était convaincu d'accomplir la volonté de Dieu, de se mettre en valeur à ses yeux. Or, voilà qu'il découvrait que les apôtres n'étaient pas des imposteurs. Jésus était bel et bien ressuscité. Il venait de le voir et de l'entendre. Sa résurrection validait donc son message. Il était bien le Messie annoncé par les prophètes.

Il découvrait que son obéissance à la Loi avait fait de lui un persécuteur. La Torah avait fait de lui le bourreau du Messie. Paul se crut trompé. Dans le même temps, il découvrait encore qu'en l'appelant à devenir son treizième apôtre, le Christ ne s'arrêtait pas au mal qu'il avait commis. Par pure grâce, il lui pardonnait et lui demandait de le suivre. Enfin, il découvrait qu'il ne lui demandait pas de se mettre en valeur devant lui, seulement d'accepter son amour bouleversant en lui répondant par une confiance absolue. Sa rédemption personnelle l'amena à expliciter la Rédemption de toute l'humanité. Retourné comme un gant, il entreprit, le restant de sa vie, trois grands voyages missionnaires au cours desquels il fonda une série d'Églises dans

³ Selon Flavius Joseph, Damas aurait compté quelque 50 000 Juifs au I^{er} siècle de notre ère.

⁴ Une fois de plus, l'historien ne peut rien dire de cet événement, sinon qu'il transforma complètement Paul.

les principales villes de la Méditerranée orientale. Arrêté à Jérusalem, conduit à Rome pour y être jugé, il fut, selon la Tradition chrétienne, décapité en 67 ou 68.

Le Salut prêché par l'apôtre Paul

Paul développa, dans ses lettres aux Églises qu'il avait fondées, un enseignement du Salut qui allait exercer une immense influence dans la vie de toute l'Église. Et cela jusqu'à nos jours, au point que certains historiens le considèrent comme le véritable fondateur du christianisme.

Pour lui, la mort de Jésus-Christ sur la croix disqualifiait toutes les religions de son temps qui prêchaient que l'homme pouvait se justifier, c'est-à-dire se rendre acceptable, agréable aux yeux de Dieu par ses seuls efforts : par l'ascèse, par la connaissance (gnosticisme), par l'observance de rites et de préceptes (judaïsme), par des sacrifices (religions grecque, romaine...). L'homme ne peut rien de lui-même pour approcher Dieu, pour entrer dans son Royaume. Depuis la rébellion d'Adam, l'homme ne cesse de faire le mal. Il est comme possédé par le mal qui le pousse à mal agir, qui l'empêche de faire le bien. Pire, il est mauvais de nature. La conséquence de cette rébellion est la mort pour tous. Aussi le secours pour celui qui cherche à échapper au mal et à se rapprocher de Dieu ne peut venir que de l'extérieur, que de Dieu lui-même. C'est pour cette raison qu'Il a envoyé son Fils sur terre.

Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu, mais sont rendus justes gratuitement, par grâce, du fait de la délivrance qu'apporte le Christ Jésus.

Dieu a fait de lui la victime dont le sang nous obtient le pardon par la foi.

Il montre ainsi sa justice, après avoir laissé impunis les péchés d'autrefois, au temps de sa patience ;

il montre sa justice dans le temps présent, en étant à la fois celui qui est juste et celui qui rend justes ceux qui ont foi en Jésus⁵. (Rm 3 : 23-26)

En acceptant de mourir sur une Croix et en ressuscitant le jour de la Pâque, Jésus transmettait un double message aux hommes.

Un premier message qui s'adressait aux victimes de tout Mal. Crucifié, homme de douleur, il témoignait que Dieu prenait toujours le parti des innocents, des faibles, des exclus, des méprisés, des persécutés... Avec eux, il partageait leurs souffrances.

Ce qu'il y a de fou au monde, Dieu l'a choisi pour faire honte aux sages, et ce qu'il y a de faible au monde, Dieu l'a choisi pour faire honte à la force. Ce qu'il y a de plus commun au monde, Dieu se l'est choisi.

(I Co 1 : 27-28)

En ressuscitant, il les assurait qu'eux aussi ressusciteraient et en regagnant le Ciel, le jour de l'Ascension, il les assurait qu'il allait leur préparer une place dans son Royaume.

Un second message qui s'adressait à leurs bourreaux. Pendu à la croix, il témoignait que tout pécheur, tout bourreau qui demandait pardon à Dieu l'obtenait, gratuitement. Jésus « payait » pour lui. Fidèle à la croyance la plus profonde du judaïsme, Paul affirma que si Dieu était bon, il était aussi juste. Toute injustice devait être réparée, toute faute devait être expiée d'une manière ou d'une autre. Le Mal ne devait pas l'emporter. Le bourreau ne devait pas avoir le dernier mot sur sa victime.

⁵ Trad. Philippe Lestang (2003)

Dans les religions antiques, plus la faute commise était grande, plus la qualité de la victime offerte en expiation devait être irréprochable. Elles n'hésitaient pas à sacrifier des enfants, des adolescents, des vierges, des innocents dès lors qu'il s'agissait d'expier une faute grave. Dans la religion juive, chaque année, un bouc, symbolisant les hommes, était sacrifié en victime d'expiation pour tous leurs péchés.

Pour Paul, Jésus avait remplacé ce bouc émissaire. Il fut cette victime, la plus digne pour représenter l'humanité pécheresse. Lui qui était innocent, qui était sans péché, il prit sur lui tous les péchés des hommes et s'offrit à leur place en victime expiatoire pour que la justice soit satisfaite. Par son sacrifice, il obtint ainsi de Dieu le pardon de tous les péchés passés, présents et à venir commis par les hommes. Le signe de ce pardon, Dieu le donna en ressuscitant Jésus-Christ et en l'asseyant sur un trône de gloire, à sa droite. Sa résurrection préfigurait leur propre résurrection. Sa justice n'était donc pas de condamner, sa justice consistait à pardonner et à redonner la Vie comme il l'avait redonnée à son Fils. Avec Jésus-Christ, les hommes n'avaient plus à craindre un quelconque châtement de Dieu. S'ils refusaient son pardon et persévéraient dans le mal, ils s'infligeaient à eux-mêmes leur propre châtement.

Dans sa première lettre aux Corinthiens que Paul écrivit d'Éphèse, entre 52 et 54, il a cette phrase célèbre :

Nous prêchons, nous, un Messie crucifié, scandale pour les juifs, folie pour les païens. (I Co 1 : 23)

Une cinquantaine d'années plus tard, l'auteur de l'évangile attribué à l'apôtre Jean, faisait écho à cette « folie » de Dieu :

Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne meurent pas et vivent sans fin. Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour condamner le monde mais pour que le monde soit sauvé par lui. (Jn 3 : 16-17)

La réponse de l'homme au pardon de Dieu

Si Dieu offrait gratuitement son pardon, restait à l'homme la liberté de l'accepter ou de le refuser. Il manifestait son acceptation en se faisant baptiser, puis en menant une vie qui soit une réponse aussi forte que possible à l'amour de Dieu.

Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et me suive. (Lc 9 : 23)

Très vite, les évangiles canoniques qui furent rédigés après les lettres de Paul, en font foi, l'imitation du Christ devint la réponse de l'homme : imitation de son amour pour Dieu le Père, imitation de son amour pour les hommes. Certains poussèrent cette imitation jusqu'à donner leur vie par fidélité à leur Dieu. Les persécutions que certains empereurs leur firent subir fournirent à de nombreux chrétiens l'occasion de partager la passion du Christ jusqu'à la mort. La virginité perçue comme un don total de soi-même à Dieu et comme une entière disponibilité pour aider tout prochain à subvenir à ses besoins devint aussi un modèle de cette imitation du Christ. Martyr et virginité apparurent comme les voies royales pour gagner le Royaume.

Au III^e siècle, un nouveau modèle émergea, celui de l'anachorète, puis du moine et de la nonne vivant en communauté. Dès le V^e siècle, le monachisme s'urbanisa et se répandit dans toute l'aire chrétienne. Il permit à des hommes et à des femmes de répondre pleinement à l'appel de Dieu en lui consacrant leur vie et en la consacrant aux plus pauvres.

Quant à la toute grande majorité des chrétiens, le chemin du salut ressembla à celui que décrit l'auteur anonyme de l'Épître à Diognète, vraisemblablement dans les années 160-200.

Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Ce n'est pas à l'imagination ni aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle.

Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche.

Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois.

Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. On les méconnaît, on les condamne ; on les tue et par là ils gagnent la vie. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. On les insulte et ils bénissent ; on les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie. Les juifs leur font la guerre comme à des étrangers ; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. (Épître à Diognète, 5-6)

En partageant sa chlamyde de cavalier avec un pauvre qui mourait de froid, le soldat romain Martin (316 - 397), notre célèbre saint Martin de Tours, devint le symbole universel du partage fraternel, chemin du Salut tant pour celui qui donne que pour celui reçoit.

II. La seconde voie de salut, le judaïsme rabbinique

Le salut par l'étude et l'observance de la Loi

Après la première guerre que les juifs menèrent contre les Romains de 66 à 70 et après leur rupture avec les chrétiens, la religion juive prit une nouvelle configuration.

Avant 70, le judaïsme comportait plusieurs courants : sadducéen, pharisien, baptiste, zélate, apocalyptique, messianique (les esséniens, par ex.), nazaréen (chrétien)... Parmi eux se trouvaient des juifs dont nous n'avons pas encore parlé, les scribes. C'étaient les spécialistes attitrés de la Loi et de son interprétation. Depuis le III^e siècle avant notre ère, leur profession était pratiquée par des laïcs. Ils prirent en quelque sorte le relais des prophètes. Par leurs connaissances de la Loi, ils devinrent les éducateurs, les conseillers, les guides spirituels du peuple. Rôles que n'exerçaient pas les prêtres du Temple qui se cantonnaient exclusivement dans l'exercice du culte. Aussi après la destruction du Temple, ce furent ces scribes qui tout naturellement prirent en main la direction de la religion. Les sacrifices n'étant plus possibles, ils axèrent toute la religion juive sur ce qu'ils connaissaient : l'étude et la pratique de la Loi.

Yahvé dit à Moïse : monte vers moi sur la montagne, et reste là ; Je te donnerai des tables de pierre, la Torah et la Mitsva que J'ai écrites pour leur instruction. (Ex. 24 : 12)

S'appuyant sur ce verset du livre de l'*Exode*, ils affirmèrent qu'au Sinaï deux Lois avaient été données à Moïse, l'une écrite, la Torah, l'autre orale, la Mishna, celle-ci expliquant celle-là.

Après 70, ces scribes, qui reçurent le titre de rabbin (maître), décidèrent de codifier la Mishna. Cette compilation fut accomplie vers 300. Elle fut complétée par la Tossefta et la

Gémara, entre le IV^e et le VI^e siècles. Ces trois ouvrages donnèrent naissance, aux V^e et VI^e siècles, à deux Talmuds, celui de Jérusalem et celui de Babylone. Ce sont ces ouvrages qui servirent au judaïsme rabbinique de Loi religieuse. 613 commandements (*mitsvot*) positifs et négatifs étaient (et sont toujours) à observer scrupuleusement au quotidien.

Constatant que le monde (romain, perse sassanide, chrétien...) dans lequel les juifs devaient vivre était un monde instable, cruel, injuste, persécuteur très souvent, ce courant rabbinique invita donc ses fidèles à s'attacher fermement à ce pilier qu'était La Loi. Son étude et l'observance de ses préceptes étaient la seule garantie pour eux d'être bénis de Dieu sur cette terre et d'être sauvés lors de la venue du Messie. Ce jour-là sera le jour du Jugement des vivants et des morts qui ressusciteront. Les juifs seront jugés à l'aune de la Loi reçue par Moïse et les autres peuples à l'aune de la loi noachique. Jérusalem deviendra la capitale mondiale du Royaume de Dieu sur cette terre. Tous les élus convergeront alors vers son Temple reconstruit pour y adorer le Seul et Unique Dieu.

III. Troisième et quatrième Voies de salut : le gnosticisme et le messianisme

Ces deux courants émergèrent, après 70, dans la mouvance juive et chrétienne du Proche-Orient. Mais très rapidement ils se dégagèrent de cette double matrice. Tous deux connurent un développement assez conséquent dans l'empire romain d'Orient notamment, le premier jusqu'au V^e siècle, le second jusqu'au VII^e siècle. Tous deux portaient sur le monde le même regard : il était mauvais. Il était aux mains de Satan. Les Romains étaient ses suppôts. Tous deux portaient aussi sur l'homme un même regard : en l'absence du Messie, c'était à lui de trouver la solution pour échapper à ce monde mauvais.

Mais une divergence de taille les séparait : le gnostique s'intéressait à son salut personnel, le messianiste au salut du monde.

1. Le gnosticisme

Le gnosticisme plonge ses racines dans la nuit des temps, depuis que l'homme s'est demandé d'où venait le mal qui l'assaillait ou le rongeaient au plus profond de lui-même et comment il pouvait s'en libérer par ses propres forces. Au cours du demi-millénaire avant notre ère, nous l'avons vu, l'hindouisme, le bouddhisme, le jaïnisme, le platonisme, le pythagorisme et d'autres encore proposèrent une réponse qui ne faisait pas appel à un sauveur, mais aux seules capacités de l'homme. Pour eux, l'homme par lui-même était capable de forger son propre salut en vainquant le Mal.

À l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire le I^{er} siècle de notre ère, le terme de gnosticisme recouvre une multitude de mouvements qui émergèrent à ce moment-là et qui proposaient la même réponse. Ils se développèrent en marge et au sein des religions d'alors et de certains systèmes philosophiques. Ils connurent leur plus grand rayonnement aux II^e et III^e siècles. Ils furent initiés autant par des juifs, des chrétiens et des philosophes « païens » que par des adeptes des religions à mystères de l'époque. Leurs fondateurs étaient, pour la plupart d'entre eux, originaires du Proche-Orient.

Les mouvements gnostiques judéo-chrétiens sont très difficiles à cerner. Jusqu'au début du XIX^e siècle, on ne les connaissait que par ce qu'en disaient les écrivains chrétiens qui combattaient leurs doctrines. Mais au cours de ce siècle, on trouva dans des nécropoles égyptiennes quelques écrits qui concernaient les gnostiques des III^e, IV^e et V^e siècles. Et depuis 1945, cinquante-quatre œuvres retrouvées dans une jarre à Nag Hammadi (Égypte), traduites du grec en copte, nous permettent enfin de mieux connaître les gnostiques des II^e et III^e siècles.

Parmi leurs œuvres qui nous sont parvenues, citons l'*Évangile de Vérité*, l'*Évangile selon Thomas*, l'*Évangile selon Marie* (Madeleine), la *Pistis sophia*, l'*Évangile de Judas*, le *Livre des secrets de Jean*, la *Sagesse de Jésus*, les *Actes de Pierre*, le *Livre des Jubilés*, le *Livre d'Hénoch*...

Nous pouvons résumer ainsi la doctrine du salut qu'ils élaborèrent.

Il existe un monde supérieur où règne un Dieu de Lumière et un monde inférieur : le monde de la matière, le monde des hommes. Ce monde-là est un monde mauvais où le mal règne en maître. Il est l'œuvre d'un dieu inférieur, *Yahvé*, le dieu créateur dont parle la Bible. Sa création, ratée à tout point de vue, prouve son absolue incompétence. Or les humains, dans leur très grande majorité, ne se rendent pas compte qu'ils sont esclaves de leur corps matériel et soumis à sa tyrannie. Ce sont des amnésiques, des dormeurs qui oublient qu'avant d'être emprisonnées dans leurs corps, leurs âmes habitaient le Royaume divin de la Lumière. Dieu qui est Lumière a alors envoyé sur terre le Christ réveiller les hommes, leur faire comprendre qu'ils étaient des étrangers dans ce monde.

Mais les gnostiques ne s'entendirent pas sur la nature du Christ. Pour les uns, il n'était qu'un homme inspiré, un prophète, pour d'autres un ange, pour d'autres encore une puissance céleste, mais non Dieu à l'égal du Père. Celui-ci l'avait envoyé sur terre afin de dévoiler par sa vie et son enseignement la clé du salut à ceux qui étaient capables de voir un petit peu plus loin que les apparences matérielles et fallacieuses.

Cette clé consistait dans la découverte que l'homme venait du royaume de la Lumière et qu'il possédait en lui une parcelle de cette lumière. S'il la laissait irradier en lui en suivant l'exemple et l'enseignement du Christ, il était assuré de rejoindre la Maison de Dieu où il vivrait éternellement. Pour les gnostiques, cette certitude de détenir entre leurs mains la clé de leur salut calmait leur angoisse face à la mort. Mais pour l'acquérir, ils devaient s'adonner à une ascèse stricte et non à la charité comme le demandait le christianisme.

Ce n'était donc pas, selon l'enseignement des apôtres, le sacrifice du Christ, mort librement sur la croix, qui avait obtenu de Dieu pour tous les hommes la libération du Mal qui leur assurait le salut éternel, mais c'était premièrement leur connaissance de ce qu'ils étaient en réalité (connaître = naître avec), d'où ils venaient et où ils étaient appelés à aller ; c'était secondement leur connaissance du message du Christ contenu dans leurs évangiles et l'observation de ses préceptes ; et c'était enfin leur travail personnel d'ascèse sur eux-mêmes pour laisser rayonner cette parcelle divine qui vivait en eux.

Pour certains gnostiques, la gnose était une religion élitiste. Seul un petit nombre parvenait à se sauver, à s'extraire de ce monde mauvais, car seule une toute petite élite parvenait à cette connaissance et à ce dépassement de la chair qui leur permettaient de vivre en Dieu, de vivre dans la Lumière. Pour d'autres, s'inspirant de la doctrine de la métempsychose qui était fort répandue à l'époque, le salut était proposé à tous les hommes, mais selon un rythme propre à chacun. Plusieurs vies pouvaient leur être nécessaires pour l'atteindre. À leur mort, si cette parcelle divine n'occupait pas toute l'âme, si un reste de passion charnelle les habitait, ils devaient renaître une nouvelle fois et autant de fois que cela était nécessaire jusqu'à leur libération totale de la matière et à leur immersion dans la Lumière de Dieu. À la fin des Temps, la Lumière allait vaincre le monde du Mal, de la Matière, de l'obscurité. Ne subsisterait plus que son Royaume.

Le gnosticisme fut donc une religion s'intéressant au salut des individus et non au salut du monde en général. Elle se vivait à l'intérieur d'une secte dont les adeptes étaient généralement répartis en commençants, progressants et parfaits. Comme dans le manichéisme ou le bouddhisme, les commençants s'occupaient de l'entretien des parfaits. Le gnosticisme perdura au Moyen Âge au travers de la kabbale dans le judaïsme et du catharisme dans le christianisme.

2. Le messianisme

Un courant messianique très puissant s'était développé chez les juifs, à partir du III^e siècle avant notre ère⁶, et qui maintint, dans les siècles suivants, un climat d'attente fiévreuse du Messie libérateur.

Vers 30 de notre ère, Jésus prêcha, à son tour, l'imminence du Royaume de Dieu dont la réalisation passait d'abord par la conversion des cœurs et non les armes à la main. Les juifs, dans leur toute grande majorité, ne le crurent pas et leur courant messianiste extrémiste, représenté par les zélotes, préféra la solution forte pour rétablir le Royaume de Dieu en expulsant les Romains et en éliminant la caste sacerdotale jugée impie, collaboratrice et qui s'engraissait sur le dos du peuple. En 66, à la suite de provocations de la part du procureur romain Florus, le peuple juif, dans son ensemble, se révolta, sous la direction des notables de Jérusalem. Cette révolte s'étendit jusqu'à Alexandrie. Les insurgés ne s'en prirent pas seulement aux Romains, mais encore à tous les juifs qui collaboraient avec eux. En 67, le rouleau compresseur romain se mit en marche. Les zélotes juifs éliminèrent alors leurs notables les accusant de faire preuve d'une incapacité coupable pour lui résister et prirent le commandement des opérations. Les combats durèrent jusqu'en 70. La révolte fut matée dans le sang et un incendie détruisit le temple. Les zélotes furent exterminés et le sanhédrin, l'organe suprême de la religion juive, dissous.

En 132-135, un patriote, Bar Kokhba, considéré par d'aucuns comme le Messie, réussit à soulever une fois encore la Judée contre l'occupant romain. Une nouvelle fois l'échec fut retentissant. Jérusalem fut rasée et remplacée par une ville romaine.

Malgré ces deux échecs, le courant messianiste n'en continua pas moins à faire des adeptes qui se rassemblèrent dans des sectes aux marges du judaïsme rabbinique et du christianisme de la Grande Église, qui, bien entendu, les déclarèrent hérétiques.

Citons-en quelques-unes :

Les **agonyclites** voulaient qu'on priât debout. Il fallait être prêt, le Royaume de Dieu allait survenir d'un instant à l'autre.

Les **millénaristes** croyaient que le Messie allait leur confier la gouvernance de son Royaume terrestre, et cela durant mille ans, avant le retour de Satan qui marquerait le début du combat final entre les forces du Bien et les forces du Mal, combat qui s'achèverait par la victoire des premières sur les secondes.

Les **montanistes**, eux, devant l'imminence du Royaume dernier, prêchaient une extrême rigueur morale et une ascèse sévère, conditions absolues pour y être admis.

⁶ Cf. ch. 7. 2.2.

Mais il est encore une de ces sectes qui fait aujourd'hui l'objet d'une attention particulière, car plusieurs chercheurs pensent très fortement qu'elle fut à l'origine de l'islam. Cette secte est celle des judéonazaréens.

Les judéonazaréens

Nous l'avons vu, la première communauté chrétienne fut celle de Jérusalem. Bien que composée uniquement de juifs, elle vivait en communion avec la Grande Église. Ses adeptes formaient en son sein le groupe des judéo-chrétiens. N'ayant pas reconnu l'avènement du Royaume de Dieu dans le soulèvement de la nation en 66, et profitant du fait que les Romains favorisaient le départ de Jérusalem de tous ceux qui ne voulaient pas les combattre, les membres de cette première communauté chrétienne quittèrent la ville, en 67 ou 68, et s'exilèrent en Syrie et à Pella, une des villes de la Décapole, dans la vallée du Jourdain.

Or, peu après l'échec de ce soulèvement, cette communauté connut une grave crise. Certains de ses membres regrettèrent de n'avoir pas combattu aux côtés de leurs frères juifs et se demandèrent pourquoi Jésus le Messie, disparu depuis quarante ans, n'était pas intervenu pour combattre les Romains. La réponse qu'ils reçurent est celle que l'on trouve dans la II^e *Épître attribuée à saint Pierre*⁷ : L'Humanité n'était pas prête pour le Jugement.

Mais il est une chose, bien-aimés, que vous ne devez pas ignorer, c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour.

Le Seigneur ne tarde pas dans l'accomplissement de la promesse, comme quelques-uns le croient ; mais il use de patience envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais voulant que tous arrivent à la repentance.

(II P 3 : 8-9)

Insatisfaits de cette réponse, ces judéo-chrétiens quittèrent alors leur communauté. Certains rejoignirent quelques sectes gnostiques, d'autres fondèrent leur propre secte que les Pères de l'Église appelèrent tantôt ébionites, tantôt nazaréens. Pour éviter toute confusion avec les nazaréens, première appellation des chrétiens, Édouard-Marie Gallez qui les a étudiés⁸, a appelé ces dissidents judéonazaréens. Ce néologisme indique qu'ils étaient des ex-judéo-chrétiens appartenant à une secte dissidente dont les adeptes adoptèrent le nom de nazaréens. Quant au terme d'ébionite, il disparut au début du IV^e siècle.

Ces judéonazaréens traversèrent le Jourdain et allèrent s'installer dans le Jordanie actuelle, dans des villages situés aux marges du désert syrien, reproduisant ainsi le séjour au désert de leurs ancêtres, les Hébreux, dans l'attente certes du retour du Messie, mais avant tout pour le préparer en reconquérant par la force, si besoin était, Jérusalem, afin d'y rebâtir un nouveau Temple, un Temple saint pour l'y accueillir.

Telle fut la mission qu'ils se donnèrent et qu'ils justifièrent en édifiant toute une théologie.

Aucun de leurs écrits ne nous est parvenu. Nous ne les connaissons que par les écrits des Pères de l'Église : Irénée (~130 - 202), Tertullien (150/160 - 230/240), Hippolyte, mort en 235, Eusèbe (~265 - ~340), Épiphane (~315 - 403) et Jérôme (~347 - 420).

Selon ces Pères de l'Église, en plus de la Torah, ces judéonazaréens fondaient leurs croyances sur plusieurs évangiles : un *Évangile selon saint Matthieu* écrit en araméen, un *Évangile selon les Hébreux*, un *Évangile dit des Nazaréens* et un *Évangile dit des ébionites*. Mais il se peut que ces trois derniers évangiles n'en forment qu'un seul, ou que chacun d'eux

⁷ Les exégètes ne sont pas d'accord sur sa datation. Pour les uns, elle fut rédigée autour de 60, pour d'autres, vers 130 et elle constituerait le dernier écrit du Nouveau Testament.

⁸ Gallez Edouard-Marie, *Le Messie et son prophète*, Paris, Éd. de Paris, 2005, 2 t.

était utilisé dans des communautés différentes. Et comme tous les messianistes, ils devaient bien connaître la littérature apocalyptique juive : *Esdras, Jubilés, Testament des douze patriarches*... dont on sait aujourd'hui que ces œuvres ont subi des réécritures au début de notre ère. S'ils n'ont laissé aucun écrit, l'un d'eux, vivant au III^e siècle, a laissé sa signature sur un linteau de porte à Qaryatein, oasis à l'entrée du désert syrien.

Zénobe, fils de Moïse, nazaréen, évêque, a élevé ce monument commémoratif de ses propres deniers⁹.

Cette secte avait donc ses prêtres et ses évêques. Un pèlerin, appelé l'Anonyme de Plaisance, qui visitait la Palestine, peu avant 570, rapporte qu'il en a rencontrés à Nazareth¹⁰.

L'intérêt qu'ils suscitent aujourd'hui devrait amener d'autres découvertes.

Leur théologie

À leurs yeux, le monde vivait à l'ère du Mal et allait à sa fin. Ce Mal était avant tout incarné par l'injustice qui régnait en maître dans le monde, et dont l'Empire romain était le plus éminent responsable avec son cortège de violences, de spoliations, de persécutions, de peuples soumis, d'inégalités sociales, de condamnés à la crucifixion, d'esclaves privés de toute liberté...

Le Messie réapparaîtra à Jérusalem et sauvera les Justes

Comme les prophètes l'avaient annoncé, Dieu, l'Incréé, l'Éternel, était bien intervenu en la personne de Jésus de Nazareth, dans les années 30. Mais pour les judéonazaréens, celui-ci n'était pas de nature divine. Il n'était qu'une créature humaine, née d'un rapport charnel entre Joseph et Marie. Cependant la perfection de ses vertus avait poussé Dieu à l'adopter comme son fils, lors de son baptême par Jean le Baptiseur, et à lui accorder un statut suprahumain, bien au-dessus des anges. Il lui accorda en effet l'immortalité, la gouvernance du monde et en fit son Messie pour délivrer son Message à son peuple, pour l'inviter à la repentance et pour lui annoncer l'arrivée imminente de son Royaume. Mission qu'il accomplit avant que les Romains et les chefs des prêtres du Temple ne viennent mettre brutalement fin à cette annonce.

Sur sa Passion, ils avancèrent deux versions :

Pour les uns, condamné à la crucifixion, Dieu l'aurait retiré de ce monde, laissant un autre juif prendre sa place sur la croix. Et dès lors, il le tenait en réserve dans son Royaume céleste jusqu'au moment où il le renverrait sur terre terminer son travail : anéantir ses ennemis avec l'aide de ses fidèles. Pour d'autres, Jésus serait monté volontairement sur la croix pour obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés des hommes. Dieu aurait agréé son sacrifice et, en signe d'agrément, il l'aurait ressuscité. Son sacrifice rendait désormais inutile tout sacrifice d'animaux.

Nous venons de le souligner, ces judéonazaréens n'avaient pas accepté la réponse de l'Église sur la non-intervention de Dieu, lors de la révolte juive de 66-70. Ils en forgèrent une autre. Si Dieu n'avait pas envoyé son Messie, la raison en était la souillure du Temple. En 66, comme en 30, au temps où il l'avait envoyé prêcher l'arrivée imminente de son Royaume, le Temple demeurait toujours souillé par les marchands et par une caste sacerdotale impie et injuste. Pour cette souillure, ils avaient été châtiés. Quant aux Romains, ils seraient eux aussi punis, parce qu'ils avaient bouté le feu au Temple, au lieu de le remettre à la communauté judéo-chrétienne

⁹ *Ibid.*, t. I, p. 393.

¹⁰ *Ibid.* t. I, p. 404-405.

de Jérusalem qui l'aurait purifié. Dès lors, Jésus le Messie ne reviendrait que lorsqu'il serait reconstruit. C'est à cette tâche que se vouèrent ces judéo-nazaréens.

Cette reconstruction s'inscrivait à l'intérieur du scénario suivant :

- Comme les Hébreux, leurs ancêtres, les judéonazaréens devaient d'abord séjourner au désert.
- Lorsque Dieu le décidera, il leur donnera les moyens militaires pour traverser le Jourdain, conquérir la Terre Sainte, puis Jérusalem.
- Maîtres de la ville, ils reconstruiront alors le Temple.
- Dès qu'il sera reconstruit, Jésus le Messie réapparaîtra au Mont des Oliviers, à Jérusalem. Il descendra jusqu'au Temple où il rétablira le culte parfait. Puis il proclamera Jérusalem capitale de son Royaume et enfin, avec ses fidèles, il partira à la conquête du monde, soumettre les impies, éradiquer le Mal et établir une royauté universelle sous le signe de la Justice.

À leurs yeux, les gnostiques faisaient fausse route en ne voulant mener qu'un combat solitaire contre le Mal qui taraudait le cœur de chaque homme, ignorant le Mal qui broyait la société. Les juifs et les chrétiens faisaient eux aussi fausse route en courbant l'échine sous les coups de ce Mal, n'attendant le Salut que dans l'Au-delà. Eux seuls suivaient le droit chemin, le seul, celui qui conduisait à Jérusalem. C'est dans sa direction que ces judéonazaréens priaient et ils ne buvaient pas de vin en imitation du Christ qui, peu avant sa Passion, avait dit à ses apôtres :

Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai avec vous, nouveau, dans le Royaume de mon Père. (Mt 26 : 29)

Ils célébraient donc l'eucharistie avec du pain et de l'eau. Ce n'est qu'au jour où le Royaume de Dieu serait rétabli sur terre qu'ils boiraient à nouveau du vin et qu'ils jouiraient de tous les biens. En attendant, le temps était à la pénitence, à la préparation.

Une présence discrète

Dans l'état actuel des recherches, les spécialistes de cette mouvance messianique parviennent certes à les suivre jusqu'au début du VII^e siècle, mais leur manifestation reste pour l'instant discrète. De nouvelles études sont nécessaires. Ce qui est certain, c'est que pendant plusieurs siècles, ils furent dans l'impossibilité de réaliser leur projet de reconquête de Jérusalem. Ont-ils participé au soulèvement des habitants de Jérusalem en 132 - 135 ? Il ne le semble pas. Le chef du soulèvement, Bar Kokhba, exigeait de tous ceux qui le suivaient dans sa révolte de renier le Christ.

Vers 351 - 353, sous le règne de l'empereur Constance II, en Palestine, les juifs proclamèrent roi un certain Patricius. Le César Gallus réprima cette révolte. En 530, ils se soulevèrent une nouvelle fois sous la conduite d'un Messie, un certain Julien. En 602, ce fut au tour des juifs d'Antioche et de Syrie de se révolter. Et en 614, lorsque les Perses chassèrent les Byzantins de la Palestine, ils furent grandement aidés par des milliers de juifs, lors du siège de Jérusalem.

Ces judéonazaréens, ont-ils alors participé à toutes ces insurrections à caractère messianiste ? Cela est possible, mais demande encore à être prouvé.

Or, selon les recherches effectuées par Édouard-Marie Gallez et qu'il présenta dans sa thèse de doctorat qu'il défendit à l'Université de Strasbourg II, en 2004, ces judéonazaréens non seulement étaient bien présents durant tous ces siècles, mais ils furent encore à l'origine de l'islam en convertissant... Mahomet.

Nous présenterons dans notre chapitre sur cette religion, les conclusions de cette thèse solidement étayée, mais qui va totalement à l'encontre de la Tradition musulmane.

Nos guides

- Barth Ehrmann, *Les Christianismes disparus*, Paris, Éd. Bayard, 2007.
- Baslez Marie-François, *Comment notre monde est devenu chrétien*, Tours, Éd. CLD, 2008.
- Gallez Edouard-Marie, *Le Messie et son prophète*, Paris, Éd. de Paris, 2005. 2 t.
- Grappe Christian, *Le Royaume de Dieu avant, avec et après Jésus*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Marguerat Daniel, *Le Dieu des premiers chrétiens*, Genève, Éd. Labor et Fides, 1990.
- *Jésus, compléments d'enquête*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2007.
- Mattei Paul, *Le Christianisme antique de Jésus à Constantin*, Paris, Éd. Armand Colin, 2008.
- Meier John P., *Un certain Juif Jésus. Les données de l'Histoire*, Paris, Éd. du Cerf, 2005, T. 2.
- Mordillat Gérard, Prieur Jérôme, *Jésus après Jésus*, Paris, Éd. du Seuil, 2004.
- Porter J. R., *La Bible oubliée*, Paris, Éd. Albin Michel, 2004.
- Theron Michel, *Petit lexique des hérésies chrétiennes*, Paris, Éd. Albin Michel, 2005.
- Vermes Geza, *Enquête sur l'identité de Jésus. Nouvelles interprétations*, Paris, Éd. Bayard, 2003.
- Weber Eugen, *Apocalypses et millénarismes*, Paris, Éd. Arthème Fayard, 1999.

30 - 451

Empire romain

Un nouveau monothéisme Le monothéisme trinitaire du christianisme

Au premier siècle de notre ère, émergea, au sein du judaïsme, une nouvelle forme de monothéisme : le monothéisme chrétien. Il mit cependant plus de quatre siècles à trouver sa formulation dogmatique définitive. Prêché par Jésus de Nazareth et ses disciples, ce monothéisme présentait une vision du divin absolument déconcertante. Tout en affirmant avec force qu'il n'existait qu'un seul et unique Dieu, ils le présentèrent comme étant formé de trois personnes divines : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, d'où le nom de monothéisme trinitaire qui lui fut donné.

Dans le Nouveau Testament¹ qui relate la vie et la prédication de Jésus et de ses disciples, on trouve en effet des affirmations telles que celles-ci :

Il n'existe qu'un Dieu et un seul

Un lettré s'approcha (de Jésus). (...)

Il lui posa la question :

- Quel est le plus grand commandement ?

Jésus répondit :

- Le premier est :

Écoute, Israël !

Le Seigneur notre Dieu est le **seul** Seigneur.

Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu,

de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. (Mc 12 : 28-30)

Dans l'évangile de Jean, Jésus dit, en s'adressant à Dieu, son Père :

Vivre toujours, c'est te connaître

Toi, **seul** Dieu véritable. (Jn 17 : 3)

L'apôtre Paul écrit aux chrétiens de Corinthe :

À propos de la consommation des viandes sacrifiées aux idoles, nous savons qu'il n'y a aucune idole dans le cosmos et qu'il n'y a aucun dieu sinon l'**Un**. (I Co 8 : 4)

Mais ce Dieu est Trine

Matthieu clôt son évangile sur la dernière apparition de Jésus à ses disciples, après sa résurrection :

¹ Le Nouveau Testament est une collection de 27 livres rédigés entre 50 et 100 de notre ère. Avec l'Ancien Testament (bible juive), il constitue les livres sacrés du christianisme.

Les onze qui étaient ses disciples se rendirent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait indiquée. À sa vue, ils tombent à genoux, doutant malgré tout.

Jésus s'approcha et leur dit :

Tout pouvoir, au ciel comme sur la terre, m'a été remis. Allez parmi les peuples et faites-y des disciples que vous baptiserez **au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit**, leur enseignant à observer tous les préceptes que je vous ai transmis. Quant à moi, je suis avec vous chaque jour, jusqu'à la fin des Temps. (Mt 28 : 16-20)

Dans la *Didachè*, petit livre rédigé probablement en Syrie et écrit en langue grecque entre 70 et 150, c'est-à-dire, en même temps ou à peine un peu plus tard que l'évangile de Matthieu, cet ordre de Jésus est à exécuter de la manière suivante :

Pour le baptême, donnez-le de la manière suivante après avoir enseigné tout ce qui précède : baptisez au nom du **Père et du Fils et du Saint-Esprit**, dans de l'eau courante. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau et à défaut d'eau froide, dans de l'eau chaude. Si tu n'as (pas assez) ni de l'une ni de l'autre, verse trois fois de l'eau sur la tête au nom du **Père et du Fils et du Saint-Esprit**. (Didachè 7 : 1-2)

Dieu le Père

Quand Jésus parlait de Dieu ou s'adressait à Lui, il l'appelait, la plupart du temps, son Père.

Quand vous priez, dites : **Notre Père** qui es aux cieux... (Mt 6 : 9)

Jésus, Dieu le Fils

Jean rapporte la fameuse confession de foi de l'apôtre Thomas qui ne voulait croire à la résurrection de Jésus que s'il le voyait en chair et en os.

Toutes portes closes, Jésus arrive parmi eux et leur dit : Soyez en paix. Puis à Thomas : Pose le doigt, voici mes mains, avance ta main, mets-la dans mon côté, et cesse d'être incroyant, fais confiance.

- Mon Seigneur et **mon Dieu**, dit Thomas. (Jn 20 : 26-28)

Dans l'épître aux Philippiens, l'apôtre Paul a inséré un hymne liturgique qui devait être chanté lors des eucharisties, dans les années 30-50. Il commence par cette affirmation concernant Jésus-Christ :

Lui, de **condition divine**,
ne retint pas jalousement
le rang qui **l'égalait à Dieu**. (Ph 2 : 6)

L'auteur de la première lettre attribuée à l'apôtre Jean la termine par ces mots :

Le fils de Dieu est venu, nous le savons, nous donner l'intelligence pour connaître le vrai, et nous sommes dans le vrai, dans son fils, Jésus-Christ. **Dieu vrai**, vie sans fin. (I Jn 5 : 20)

Dieu l'Esprit-Saint

Nulle part dans le Nouveau Testament il est écrit textuellement que l'Esprit-Saint est Dieu. Il est l'Esprit du Père et de Jésus. Mais en de très nombreux endroits il est associé au Père et au Fils avec le statut d'une personne divine qui crée la vie, fait naître la foi, construit l'Église, agit dans l'histoire... Il parle à travers les anciens prophètes d'Israël, à travers Jésus, les apôtres et les prophètes chrétiens. Peu avant de subir sa passion, Jésus promet à ses disciples sa venue. Il sera leur Défenseur dans leur travail de missionnaires.

Le Défenseur, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous guidera et vous rappellera tout ce que je vous disais. (Jn 14 : 26)

Paul et Silas parcoururent la Phrygie et la région galate, car l'Esprit-Saint les avait empêchés d'annoncer la Parole en Asie. Arrivés aux limites de la Mésie, ils tentèrent de gagner la Bithynie, mais l'Esprit de Jésus ne les laissa pas faire. (Ac 16 : 6-8)

Ils passent alors en Macédoine et dans la ville de Philippes, ils baptisent une marchande de pourpre, Lydie, la première convertie d'Europe.

Ce Défenseur fait de chaque baptisé sa demeure.

Ne savez-vous pas que votre corps est le temple de l'Esprit-Saint qui est en vous ? (I Co 6 : 19)

On comprend que cette nouvelle présentation du divin posa très rapidement un problème crucial aux premiers chrétiens. Comment concilier cette double croyance : un Dieu Unique et trois personnes divines, dont la seconde, le Fils de Dieu le Père, s'est incarnée en Jésus de Nazareth ? Durant plus de quatre cents ans, cette question fut ardemment débattue non seulement par des théologiens chevronnés, mais encore sur la place publique, comme le rappelle, dans un de ses sermons, l'évêque Grégoire de Nysse (331/335 - 395 ?).

Dans cette ville (Constantinople), si vous demandez de la monnaie à un boutiquier, il ne tardera pas à disputer avec vous de la question de savoir si le Fils est engendré ou incréé. Si vous interrogez le boulanger sur la qualité de son pain, il vous répondra que le Père est supérieur au Fils. Et si vous demandez au garçon de bain de faire son office, il vous affirmera que le Fils a été créé ex nihilo.

Ces controverses furent souvent violentes et tournèrent même parfois au pugilat, voire au meurtre. Le 24 décembre 361, des chrétiens lynchèrent l'évêque d'Alexandrie, Georges de Cappadoce, parce qu'il ne professait pas le même Credo.

La difficulté pour les premiers chrétiens d'exprimer leur vision du divin à partir du message de Jésus et de ses apôtres tient au fait qu'aucune autorité doctrinale suprême n'existait alors pour leur en dessiner les contours. Ces premières communautés chrétiennes étaient autonomes et elles tenaient à leur indépendance. Leur insertion dans une structure ecclésiale dirigée par une hiérarchie ne se fit que très progressivement.

Autre raison qui empêcha les chrétiens d'élaborer plus rapidement un regard consensuel sur leur vision du divin : l'absence, durant trois siècles, d'un canon officiel des Écritures.

Cette double absence eut pour conséquence que leur réflexion partit dans tous les sens. Elle les divisa à ce point qu'aujourd'hui, les historiens parlent non plus du christianisme primitif, mais des christianismes primitifs, chacun ayant forgé son propre regard sur Dieu.

Comme les historiens en ont pris conscience, les pratiques et les croyances que l'on trouve parmi ceux qui s'appelaient eux-mêmes chrétiens étaient si variées que les différences entre catholiques romains, baptistes primitifs et adventistes du septième jour pâlisent par comparaison².

Quels étaient ces christianismes primitifs ?

Le plus important était celui professé par la Grande Église, comme l'appela Celse³, un de ses grands adversaires. Elle rassemblait la majorité des chrétiens et était dirigée par les évêques des

² Ehrman Bart, *Les Christianismes primitifs*, Paris, Éd. Bayard, 2007, p. 17-18.

³ Ce terme de *Grande Église* fut utilisé, pour la première fois, par Celse, philosophe platonicien vivant à Rome au II^e siècle. Le théologien chrétien Origène (~185 – 252/254) le rapporte dans son *Contre Celse*, V, 59.

diverses communautés qui, ensemble, cherchaient à élaborer un même regard sur ce Dieu Trine et Un.

Elle comprenait aussi un groupe de Juifs partageant la même foi mais qui continuaient de vivre selon les usages juifs (circoncision, culte au Temple, observance de la Torah...). Leurs compatriotes les appelèrent **Nazoréens**, les historiens, judéo-chrétiens. Ils formaient une communauté à Jérusalem. Un des frères de Jésus, Jacques, dit Jacques le Mineur, la dirigea jusqu'à son assassinat, en 62, par la police du grand prêtre. Lors de la première guerre que les juifs menèrent de 66 à 70 contre l'occupant romain, refusant de participer à la lutte par fidélité au principe de non-violence prêchée par Jésus de Nazareth, elle s'exila en Syrie et à Pella, une des villes de la Décapole, dans la vallée du Jourdain. Dans les années qui suivirent cet exil, certains de ses membres non seulement la quittèrent, mais rompirent encore avec la Grande Église et fondèrent leurs propres communautés.

C'est ainsi que vers 100, en pays parthe, certains de ces judéo-chrétiens en rupture avec la Grande Église adoptèrent comme livre sacré l'*Apocalypse* ou *Révélation d'Elkasai*, un prophète dont on ne sait s'il a réellement vécu. D'après cet ouvrage, Jésus n'était pas Dieu. Il était un ange qui, à plusieurs reprises, se serait incarné en Adam d'abord, puis en Abraham, en Noé, en Moïse et enfin en Jésus de Nazareth.

À la même époque, une autre communauté judéo-chrétienne, vivant en Syrie et en Asie Mineure, affirma, à la suite de son maître **Cérinthe**⁴, que Jésus n'était qu'un homme, né charnellement de Marie dont le Christ, le Fils de Dieu, émanation du seul Dieu, se serait emparé lorsqu'il se fit baptiser par Jean-Baptiste. Il l'aurait habité sa vie durant jusqu'au moment de sa crucifixion où il l'aurait quitté pour rejoindre Dieu son Père. Il n'aurait donc fait qu'une apparition sur terre pour délivrer le message de salut de Dieu. Seul l'homme Jésus de Nazareth serait mort sur la croix.

Entre 130 et 150, pour d'autres judéo-chrétiens qui se donnèrent le nom d'**ébionites** (pauvres de Dieu) et qui résidaient principalement en Transjordanie, Jésus ne partageait pas avec Dieu le Père la nature divine. Il n'était ni Incréé ni Éternel. Il n'était qu'une créature humaine, né d'un rapport charnel entre un homme et une femme.

D'autres chrétiens qui s'étaient forgé leur propre regard sur ce Dieu Trine et Un quittèrent, eux aussi, la Grande Église et fondèrent leurs propres communautés.

Parmi eux, les **docètes** (du verbe grec dokein : paraître, sembler) qui affirmèrent que c'était bien le Fils de Dieu qui était venu sur Terre, mais non pas en chair et en os. Comme les acteurs de théâtre de l'époque qui cachaient leur visage derrière un masque, il n'aurait pris que les apparences physiques de Jésus de Nazareth pour délivrer son message. Ils basaient leur affirmation sur les divers épisodes de la vie de Jésus où il apparaissait et disparaissait comme bon lui semblait. Il n'aurait donc pas été physiquement soumis aux multiples souffrances de la vie. Il n'aurait pas ressenti réellement la faim, la soif, la fatigue. Ses souffrances sur la croix n'auraient pas été réelles. Il aurait agi ainsi pour duper Satan qui croyait se débarrasser de Lui en le faisant mourir sur une croix. À leurs yeux, Dieu ne peut souffrir. Il n'appartient pas à ce monde corruptible. Et le Fils de Dieu n'avait pas besoin de s'offrir en sacrifice pour obtenir de Dieu son Père le pardon pour les péchés des hommes.

⁴ On ne sait pratiquement rien de sûr de sa vie, sinon qu'il était un judéo-chrétien qui vécut en Asie Mineure, à la fin du I^{er} siècle.

Quelques décennies plus tard, au II^e siècle, les **basilidiens**, disciples de Basilide, théologien à Alexandrie, partagèrent la même croyance, à cette différence près que c'est Simon de Cyrène qui remplaça le Fils de Dieu sur la croix. Et lui n'était pas un fantôme !

Les **marcionites**, disciples de Marcion (~ 85 - ~160), fils d'évêque et philosophe, originaire de Sinope (Turquie), affirmaient que le Dieu prêché par Jésus n'était pas le même Dieu que celui prêché par les juifs et décrit dans l'Ancien Testament. Ce Dieu était un Dieu jaloux, colérique, malfaisant, aimant la guerre..., et inférieur au Dieu prêché par Jésus, Dieu de bonté, de miséricorde, de pardon qui vint à l'improviste sur terre sauver les hommes de la colère du Dieu de l'Ancien Testament en mourant sur la croix. Il existait donc deux dieux. Un Dieu bon et un Dieu méchant. Comme les docètes, Marcion prêchait que Jésus n'avait qu'une apparence de corps matériel. Nous ignorons comment ce « fantôme », s'il ne mourut pas réellement sur la croix, put obtenir de Dieu le pardon pour les péchés des hommes. Ses explications sur la Rédemption des hommes ne nous sont pas parvenues. Ces marcionites furent assez nombreux pour fonder plusieurs Églises locales autour de bassin méditerranéen et en Mésopotamie, dont certaines subsistèrent jusqu'au XVI^e siècle.

Les **praxéens**, disciples de Praxéas, martyrisé sous Marc-Aurèle (161 - 180) et les **patripassiens** croyaient qu'il n'existait qu'un seul et unique Dieu, Dieu le Père, qui était descendu dans Marie et qui naquit sous le nom de Jésus. C'est donc Dieu le Père qui souffrit et mourut sur la croix.

Vers 240, les **bérylliens**, disciples de Bérylle, évêque de Bosra en Arabie, niaient la préexistence de Jésus avant sa venue sur Terre. Il n'aurait participé à la divinité que lorsque Dieu vint l'habiter lors de son baptême. Jésus n'était qu'un homme que Dieu intégra dans sa sphère divine, un peu à la manière des Grecs qui avaient coutume de diviniser leurs héros.

Au début du III^e siècle, les **artémoniens**, disciples d'Artémon, affirmaient que Jésus n'était pas Dieu. Dieu n'a pas de commencement. Il vit de toute éternité. Or Jésus a eu un commencement. Il naquit au temps de l'empereur Auguste. Donc il n'est pas Dieu.

Au milieu de III^e siècle, **Noët de Smyrne** convainquit des chrétiens que Dieu était une personne divine qui pouvait être appelée tantôt Père, tantôt Fils, tantôt Esprit-Saint, selon les besoins et les circonstances.

Un peu plus tard, un de ses disciples, **Sabellius**, évêque de Ptolémaïs de 250 à 260, enseignait à ses ouailles la même croyance, à cette différence près que Dieu avait d'abord assumé le rôle de Père, en tant que créateur et législateur, puis celui du Fils, de sa naissance à sa mort sur la croix, et enfin celui de l'Esprit qui sanctifie l'Église.

Arius (256 - 336), prêtre égyptien, responsable d'une paroisse proche du port d'Alexandrie, convainquit une grande partie des églises d'Orient que seul est Dieu Celui qui est incréé et inengendré. Or seul Dieu le Père répond à ces deux exigences. Ayant été engendré, Jésus ne participe donc pas à la divinité au même degré que son Père. Il lui est subordonné. Homme véritable, il aurait pu pécher, mais en raison de sa sainteté, il n'a pas succombé. Dieu l'aurait alors élevé au-dessus de tous les prophètes. Arius basait ses affirmations sur les paroles mêmes de Jésus qui affirme plusieurs fois que son Père est plus grand que lui. De plus, si Dieu le Père a engendré Jésus, comme l'affirment encore les évangiles, en bonne logique, Jésus ne pouvait exister avant son engendrement qui aurait eu lieu au moment de la Création du monde. Il n'était donc pas éternel. Et, toujours en bonne logique, avant son engendrement, Dieu n'était pas Père.

Il en va de même pour l'Esprit-Saint qui est subordonné au Père. L'arianisme voulait sauver l'Unicité de Dieu, comme les praxéens, les artémoniens et les noëtiens.

L'arianisme rencontra un formidable écho dans la partie orientale de l'empire romain au point qu'il fut près de s'imposer à toute l'Église pour au moins deux raisons.

- Sa présentation du divin était fort simple et accessible à tout un chacun. Un seul Dieu : Dieu le Père, qui adopte un humain comme Fils et créateur d'un Esprit-Saint pour guider les hommes.

- Si Jésus n'était pas Dieu par nature, mais un homme que Dieu le Père avait adopté comme Fils en raison de la vie sainte qu'il avait menée, alors tout croyant pouvait devenir fils de Dieu et acquérir l'immortalité s'il menait à son tour une vie sainte. Point n'était besoin de faire recours à la croyance fondamentale du christianisme en la rédemption des hommes acquise par le seul sacrifice du Christ sur la croix.

Dans la mouvance de l'arianisme, **Macédonius**, évêque de Constantinople (342-360), se mit à nier la divinité du Saint-Esprit. Pour lui, il n'était qu'un ange, un démiurge.

De la multiplicité des écrits chrétiens

Ces différents christianismes produisirent un nombre invraisemblable d'écrits : évangiles, lettres, récits, révélations, visions, catéchèses, manuels de discipline, hymnes liturgiques... Ces écrits circulèrent rapidement dans les communautés, diffusés par leurs missionnaires ou expédiés par la Poste impériale. Le réseau routier, fluvial et maritime de l'Empire romain était le meilleur au monde.

En effet, il n'y eut pas que les évangiles de Marc, Matthieu, Luc et Jean et les vingt-trois autres livres du Nouveau Testament à être lus, proclamés, médités dans les églises locales qui se formèrent peu à peu dans tout l'Empire romain. D'autres furent lus et commentés durant les eucharisties dominicales. Citons quelques-uns de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous :

Les Évangiles des Apôtres, de Jacques, des ébionites, des Égyptiens, des Hébreux, de Marie, des nazaréens, de Nicodème, de Pierre, de Philippe, du Sauveur, de Thomas... En 1978 (?), dans les sables du désert égyptien près d'Al Minya, on découvrit même un *Évangile de Judas*.

Les Lettres de Paul, de Pierre, de Jacques, de Jude et de Jean n'étaient pas non plus les seules à faire référence. Dans certaines communautés, c'étaient les *Lettres de Clément, de Barnabé, de Pierre à Jacques, de Ptolémée à Flora* qui étaient lues et commentées...

À côté des *Actes des Apôtres* attribués à Luc, il existait encore d'autres écrits qui racontaient les pérégrinations des apôtres : les *Actes de Jean, de Paul, de Pierre, d'André, de Thomas...* On y trouve aussi les *Actes de Thècle*, une femme missionnaire, et les *Actes de... Pilate*.

Plusieurs Apocalypses faisaient aussi partie de cette littérature : *les Apocalypses de Paul, de Pierre, de Jacques, l'Hymne de la Perle, Le Livre secret de Jean, L'Origine du Monde, Le pasteur d'Herma, La première pensée en Trois Formes, le Second Traité du Grand Seth...*

Composés entre le début du II^e siècle et le V^e siècle, tous ces livres présentaient leur regard propre sur les trois personnes de la Trinité, et plus particulièrement sur Jésus de Nazareth.

La réaction de la Grande Église

Face à cette prolifération d'Églises et d'écrits présentant des visions différentes du divin, la Grande Église évita l'éclatement du christianisme en développant une structure ecclésiale et en élaborant une liste officielle de ses livres sacrés.

Mise en place progressive d'une structure ecclésiale

Les premières communautés chrétiennes créées par les apôtres étaient, nous l'avons noté, autonomes. Elles étaient dirigées par des presbytres (prêtres), aidés par des diacres. Puis, dans le courant du II^e siècle, apparut l'épiscopat en Asie Mineure d'abord, puis très lentement dans les autres parties de l'Empire romain. Ces évêques étaient choisis par leur communauté locale. Chaque ville, grande ou petite, en avait un. C'est autour de lui que se réalisait l'unité de la communauté. S'il devait être écouté et obéi, la raison en était qu'il était considéré comme le successeur des apôtres. L'évêque Irénée de Lyon (~130 - 202), originaire de Smyrne, rappelait qu'il avait été formé par Polycarpe (~69 - 155/156), évêque de cette ville, qui fut lui-même disciple de l'apôtre Jean.

Ces évêques, dans leur grande majorité, étaient des notables locaux et appartenaient à l'élite cultivée. Ils tissèrent donc entre eux des liens très forts par la correspondance, les visites, les synodes régionaux ou les grands conciles. Cette Grande Église se construisit sur le modèle de l'Empire romain. Celui-ci ne se considérait pas comme un ensemble territorial, mais plutôt comme un réseau de cités à l'échelle de l'Empire. À son exemple, cette Grande Église tissa un maillage très serré de communautés locales urbaines. Aussi, lorsqu'il s'agissait de régler un problème doctrinal ou disciplinaire l'intéressant en tout ou partie, ces évêques se réunissaient et c'est ensemble, que, à la majorité des voix, ils prenaient leurs décisions. Entre 251 et 449, on compte trente-six de ces réunions locales appelées conciles régionaux ou synodes locaux.

Au IV^e siècle, sous l'impulsion du pouvoir impérial, lorsque la religion chrétienne devint religion officielle de l'Empire, se tinrent les premières grandes réunions appelées conciles œcuméniques rassemblant des évêques de toutes les parties de l'Empire. Jusqu'en 451, on en compte quatre. Le premier se tint en 325 à Nicée, le second en 381 à Constantinople, le troisième en 431 à Éphèse et le quatrième à Chalcédoine en 451.

C'est donc dans la communion du corps épiscopal, successeur des apôtres, que le christianisme chercha, à partir du II^e siècle, à construire son unité doctrinale.

Élaboration d'une liste officielle d'écrits décrétés inspirés par l'Esprit-Saint : le canon du Nouveau Testament

Le développement quasi anarchique d'une littérature chrétienne poussa très tôt un certain nombre d'évêques à vouloir déterminer quels livres étaient vraiment porteurs de la Parole de Dieu. Pour opérer ce choix, ils utilisèrent quatre critères.

1. L'ancienneté : le livre devait avoir été écrit du temps de Jésus ou des apôtres.
2. Le caractère apostolique : le livre devait avoir été écrit par un apôtre ou un de ses compagnons, ainsi les évangiles seront-ils rattachés à la figure tutélaire d'un disciple.
3. Le caractère « catholique », c'est-à-dire, étymologiquement, « universel » : le livre devait être reçu par le plus grand nombre.
4. L'orthodoxie : le livre ne devait pas émaner de groupes considérés comme suspects, hérétiques⁵.

⁵ Mordillat Gérard, Prieur Jérôme, *Jésus sans Jésus*, Paris, Éd. du Seuil, p. 132.

C'est ainsi que, vers 95, Clément, considéré comme le quatrième évêque de Rome, retint huit livres. En 115, Ignace, troisième évêque d'Antioche, en mentionna sept. En 108, Polycarpe, disciple de Jean et évêque de Smyrne, en reconnut quinze. En 185, Irénée, évêque de Lyon, en mentionna vingt-et-un.

Vers 170, l'Église de Rome dressa sa propre liste que l'on appelle le canon de Muratori⁶. Il comprend les quatre Évangiles, les Actes de Apôtres, treize lettres de Paul, deux de Jean, celle de Jude, la Sagesse de Salomon, les Apocalypses de Jean et de Pierre.

Vers 230, Origène, exégète et théologien de grand renom (185 - 254), publia, à son tour, une liste de livres qu'il avait étudiés avec le plus grand soin et qui, à ses yeux, devaient constituer le canon officiel de la religion chrétienne.

Pratiquement, toutes les Églises locales l'adoptèrent.

Au IV^e siècle, l'accord se réalisa finalement entre elles, si bien qu'en 367, Athanase d'Alexandrie pouvait appeler « canoniques » les vingt-sept livres du Nouveau Testament, c'est-à-dire inspirés par l'Esprit-Saint. Au concile de Carthage en 397, ces livres furent déclarés « Écriture divine ».

Ce canon permettait enfin aux théologiens de s'appuyer sur des textes admis par tous pour élaborer un regard unique sur ce Dieu UN : Père, Fils incarné, Esprit-Saint.

Quelques années auparavant, en 380, l'empereur Théodose avait proclamé le christianisme religion d'État. Usant de son nouveau statut, ses responsables s'empressèrent, avec l'appui du pouvoir politique, de faire disparaître tous les autres livres qui devinrent apocryphes, c'est-à-dire secrets, des livres qu'on se transmettait sous le manteau, qu'on lisait portes closes au point qu'ils tombèrent dans les oubliettes de l'Histoire et que la recherche moderne est en train de sortir de cette longue nuit...

L'apport des théologiens

Dès le II^e siècle, des évêques et des théologiens, grands connaisseurs de la littérature biblique et des systèmes philosophiques qu'ils avaient étudiés dans les meilleures universités de l'Empire, utilisèrent leur immense savoir pour aider la Grande Église à élaborer un regard orthodoxe sur Dieu. Citons les plus importants : Justin, Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Cyprien de Carthage, Origène, Athanase, Basile de Césarée, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie, Ambroise de Milan, Jérôme, Augustin... La plupart d'entre eux reçurent le titre de Pères de l'Église, tant leur contribution fut importante. D'autre part, ils figurent parmi les plus grands penseurs de l'Antiquité tardive. C'est grâce à cette élite qu'au milieu du V^e siècle, les évêques parvinrent à élaborer un Credo trinitaire qui emporta l'adhésion non pas de tous les chrétiens, mais de la très grande majorité.

L'intervention du pouvoir politique

Autres personnages qui jouèrent un grand rôle non pas tant dans l'élaboration de ce Credo trinitaire que dans son imposition à tout l'Empire en passe d'adopter le christianisme : les empereurs chrétiens.

Le premier, Constantin le Grand, maître absolu de tout l'Empire romain dès 324, s'impliqua personnellement dans ces controverses qui divisaient les chrétiens. Il se présentait comme « l'évêque du dehors ». En 325, il convoqua un concile œcuménique, le premier, à Nicée, ville proche de Nicomédie où il séjournait alors avec sa cour. Plus de deux cents évêques, prêtres et diacres répondirent à son invitation. Ils siégèrent dans une salle du palais impérial, du 20 mai

⁶ Cette liste fut découverte et publiée en 1740 par l'historien Muratori (1662 - 1750). Écrite en latin du VII^e ou du VIII^e siècle, elle est la traduction d'un original grec rédigé aux alentours de 170.

au 19 juillet 325, après une ouverture solennelle qu'il présida en personne. Il leur donna comme mot d'ordre de s'entendre une bonne fois pour toutes sur les violentes controverses qui les opposaient, à la suite des thèses d'Arius. Les Pères conciliaires obtempérèrent et élaborèrent, non sans peine, un Credo que tous signèrent, à l'exception d'Arius et de deux évêques libyens qui furent immédiatement excommuniés et condamnés à l'exil.

Or parmi les signataires un certain nombre de partisans d'Arius n'avait paraphé ce credo que dans la crainte de subir la même sentence et d'être dépossédés de leur évêché.

En 327, de retour à Nicomédie, Constantin tenta, une fois de plus, de réconcilier nicéens et ariens. En vain. En 343, deux de ses fils, Constant I^{er}, chrétien nicéen, et Constance II, arien, réunirent, à Serdica (Sofia), un nouveau concile qui déboucha sur... une excommunication mutuelle.

Sous le règne de Valens (364 - 378), empereur d'Orient et arien, le temps tourna à l'orage pour les nicéens. Le 5 septembre 370, cet empereur fit brûler vifs sur un bateau quatre-vingts prêtres nicéens qui refusaient de reconnaître le nouvel évêque de Constantinople, l'arien Démophile de Bérée. Mais finalement l'arianisme subit une défaite... militaire qui lui fut mortelle. Le 9 août 378, à Andrinople (Edirne en Turquie européenne), l'armée de Valens qui comptait environ 56 500 hommes livra bataille à plus de 155 000 Goths. Le désastre fut total, le plus important du IV^e siècle pour une armée romaine. Elle fut anéantie par la cavalerie gothique. Valens périt sur le champ de bataille. Pour les chrétiens nicéens cette défaite était la juste punition de Dieu qui fit s'entretuer Valens et ses ariens et les Goths professant la même hérésie.

Puis monta sur le trône impérial Théodose I^{er} (379 - 395). Chrétien nicéen quelque peu fanatique, il fit le ménage, du point de vue religieux, aussi bien dans tout l'Empire que dans l'Église.

En 381, il convoqua un nouveau concile à Constantinople pour préciser le Credo fixé à Nicée, voulant empêcher ainsi toute contestation possible de la part des ariens. Il en ressortit un nouveau Credo qui consacrait la victoire des nicéens.

Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes choses visibles et invisibles.

Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu ; engendré et non créé, d'une même substance que le père, par qui tout a été fait ; qui pour nous les hommes et pour notre salut, est descendu des cieux et s'est incarné par le Saint-Esprit dans la Vierge Marie et s'est fait homme ; il a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il a souffert et a été enseveli ; il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures ; il est monté au ciel. Il siège à la droite du Père ; de là il reviendra avec gloire pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin.

Je crois en l'Esprit Saint, qui règne et donne la vie ; qui procède du Père [et du Fils] qui a parlé par les prophètes, qui avec le Père et avec le Fils est adoré et glorifié.

Je crois en l'Église une, sainte, universelle et apostolique. Je confesse un seul baptême pour la rémission des péchés ; j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir.

Après la proclamation de ce Credo que les chrétiens récitent toujours, on aurait pu s'attendre à voir le calme se rétablir et les chrétiens chanter d'une même voix les louanges du Dieu Trine et Un. Il n'en fut rien. Cent cinquante ans furent encore nécessaires à la religion chrétienne version nicéenne pour s'imposer définitivement.

L'union consubstantielle de la nature divine et de la nature humaine en la personne de Jésus-Christ fit encore problème à un évêque, et pas des moindres, Nestorius, patriarche de Constantinople (428 - 431) et à un moine, Eutychès (448 - 454). Selon la définition du concile

de Constantinople concernant Jésus-Christ, Marie, sa mère, pouvait être dite, en bonne logique, Mère de Dieu (*Theotokos*). C'est sous ce vocable que de plus en plus de chrétiens s'étaient mis à l'invoquer. Nestorius refusa d'accorder ce titre à Marie. Pour lui, elle n'était que la mère de l'homme Jésus (*Christotokos*). Celui-ci n'avait hérité de Marie que la nature humaine. Sa nature divine, il l'avait héritée de l'Esprit-Saint. Cette affirmation avait pour conséquence qu'en Jésus cohabitaient deux personnes et non une seule : une personne divine et une personne humaine.

Eutychès, lui, affirma que le Christ ne possédait qu'une seule nature, la nature divine qui avait absorbé la nature humaine de l'homme Jésus. On appela cette hérésie le monophysisme. Ces deux prises de position mirent, une fois de plus, en ébullition la partie orientale de l'empire romain.

En 431, l'empereur Théodose II convoqua alors un nouveau concile à Ephèse qui condamna Nestorius en proclamant qu'en la personne de Jésus-Christ sa nature humaine et sa nature divine étaient unies de façon hypostatique (non séparable) et qu'en conséquence Marie, sa mère, pouvait être appelée véritablement *Theotokos*, Mère de Dieu.

Restait à régler le cas d'Eutychès. En 439, Théodose II convoqua, toujours à Ephèse, un nouveau concile. 140 évêques y participèrent. Acquis à ses thèses, ils réhabilitèrent Eutychès qui avait été excommunié et excommunièrent le pape de Rome, Léon, lequel excommunia tous les participants de ce concile qu'il appela *le Brigandage d'Ephèse*.

L'empereur Marcien convoqua alors, en 451, un nouveau concile à Chalcédoine qui réaffirma que Jésus de Nazareth était une seule et même personne possédant la nature divine et la nature humaine, « *sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation* ».

Mais la messe n'était pas encore dite. Elle ne le fut d'ailleurs jamais.

Nestoriens et monophysites se séparèrent de l'Église officielle, catholique, orthodoxe. Les nestoriens fondèrent leur propre Église en Perse. Elle essaima jusqu'en Chine. Et plusieurs Églises monophysites virent le jour : en Égypte, l'Église copte, en Syrie, l'Église jacobite, en Asie Mineure, l'Église arménienne.

Ces cinq siècles de disputes, de controverses théologiques, d'excommunications, de schismes manifestent une évidence : Dieu ne peut être mis en formules dogmatiques. Il est l'Insaisissable.

Nos guides

- Baslez Marie-Françoise, *Comment notre monde est devenu chrétien*, Tours, Éd. CLD, 2008.
- Ehrman Bart, *Les Christianismes disparus*, Paris, Éd. Bayard, 2007.
- Marguerat Daniel, *Le Dieu des premiers chrétiens*, Genève, Éd. Labor et Fides, 1990.
- Mattei Paul, *Le Christianisme antique de Jésus à Constantin*, Paris, Éd. Armand Colin, 2008.
- Mordillat Gérard, Prieur Jérôme, *Jésus sans Jésus*, Paris, Éd. du Seuil, 2008.
- Porter J. R., *La Bible oubliée*, Éd. Albin Michel, 2004.
- Rahner Karl, *Écrits théologiques : Dieu dans le Nouveau Testament*, Bruges, Éd. Desclée de Brouwer, 1959.
- Rubenstein Richard D., *Le Jour où Jésus devint Dieu*, Paris, Éd. La Découverte, 2004.
- Sibony Daniel, *Les Trois monothéismes*, Paris, Éd. du Seuil, 1997.
- Theron Michel, *Petit lexique des hérésies chrétiennes*, Paris, Éd. Albin Michel, 2005.

7.2.6

~ 96

Empire romain

Demain, un règne de 1000 ans de bonheur avec Jésus-Christ

L'apocalypse de Jean

Je vis un messager descendre du ciel avec la clé de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Il s'empara du dragon, l'antique serpent, le Diviseur, l'Adversaire, et il l'attacha pour mille ans. (...)

Je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu, et qui ne se sont pas prosternés devant la bête ni devant son image et qui n'ont pas reçu sa marque sur le front ou sur la main, et ils vécurent et régnèrent avec le Christ pendant mille ans. (Ap 20 : 1-2, 4)

Cette citation est tirée d'un ouvrage intitulé *Apocalypse de Jésus-Christ*¹.

Dernier livre du Nouveau Testament, cette apocalypse est porteuse d'une formidable promesse : la défaite certaine et imminente de Satan, maître du monde, et 1000 ans de paix et de bonheur sur Terre sous le règne du Christ revenu parmi les siens. Puis, à la fin de ce millénaire, un Jugement général des hommes et la Fin du monde. Cette folle espérance soutint la foi des premiers chrétiens aux prises avec l'hostilité et la persécution du pouvoir impérial romain en qui beaucoup voyaient une création maléfique de Satan.

Les apocalypses, un genre littéraire apprécié par les écrivains juifs

L'*Apocalypse de Jean* s'inscrit dans la lignée des apocalypses que des auteurs juifs produisirent entre le II^e siècle avant notre ère et le IX^e siècle de notre ère et qui annonçaient une intervention fracassante de Dieu. Sous peu, il allait rétablir l'ancien royaume de David. À ce jour, nous en connaissons une vingtaine². Leur nombre témoigne à lui seul de l'interrogation angoissée de ce peuple devant ce qui, à ses yeux, ressemblait à une inaction incompréhensible de la part de son Dieu.

Réveille-toi. Pourquoi dors-tu, Adonai ?
Debout ! (Ps 44 : 24)

Si l'on survole l'histoire de l'ancien peuple d'Israël, on comprend son anxieuse interrogation. Il ne fut véritablement maître de sa destinée que durant les cinq premiers siècles de son existence, de ~1200 à 722, c'est-à-dire tant qu'il fut capable de se mesurer à des royaumes de force plus ou moins égale à la sienne. Mais sa situation changea radicalement dès qu'il dut affronter des peuples plus puissants. Il dut plier devant eux et à aucun moment, son dieu national, *Yahvé*, chargé de le défendre, n'intervint pour le secourir, malgré les promesses de ses prophètes.

¹ *Apokalupsis* peut aussi se traduire par *Révélation*

² Citons le livre canonique de *Daniel*, la *Règle de guerre de la communauté de Qumrân*, *1 Hénoch*, *2 Hénoch*, *3 Hénoch*, les *Oracles sibyllins*, le *Traité de Shem*, l'*Apocryphe d'Ezéchiel*, l'*Apocalypse de Sophonie*, le *Quatrième livre d'Esdras*, l'*Apocalypse grecque d'Esdras*, la *Vision d'Esdras*, les *Questions d'Esdras*, l'*Apocalypse de Sidrach*, *2 Baruch*, *3 Baruch*, l'*Apocalypse d'Abraham*, l'*Apocalypse d'Adam*, l'*Apocalypse d'Elie*, l'*Apocalypse de Daniel*. Pour leur date de rédaction, cf. *Le Monde la Bible*, n° 186, nov.-déc. 2008, p.29.

Une suite d'occupations étrangères

En effet, dès le VIII^e siècle avant notre ère, les divers royaumes du couloir syro-palestinien furent pris en tenaille par les empires du Proche-Orient qui cherchaient à s'étendre et qui s'intéressèrent à cette région comme voie de passage ou d'avant-poste.

- De 722 à 609, les Assyriens détruisirent et occupèrent le royaume d'Israël.
- De 609 à 604, le royaume de Juda passa sous domination égyptienne.
- De 609 à 539, celui-ci passa sous la domination des Babyloniens qui détruisirent le Temple de Jérusalem en 587.
- De 539 à 333, les Israélites, appelés désormais Juifs, passèrent sous la domination des Perses.
- En 333, la Palestine fut occupée par les Grecs d'Alexandre le Grand et, à sa mort, elle fut gouvernée par les Ptolémées jusqu'en 200.
- En 200, elle fut intégrée au royaume des Séleucides.
- Seule éclaircie : de 167 à 141, une famille juive, les Macchabés, réussit à libérer le territoire national de ce dernier occupant et à reconstituer à peu près l'ancien royaume de David.
- Mais en 63 avant notre ère, la Palestine tomba sous la coupe des Romains³.

Jusqu'à la prise de Jérusalem en 587 par les Babyloniens, les prophètes avaient expliqué à leur peuple que ses défaites face aux Assyriens, Égyptiens et Babyloniens étaient une punition que lui infligeait son dieu *Yahvé* à cause de ses infidélités et de sa mauvaise conduite. Il adorait d'autres dieux et ne respectait pas ses commandements.

Sous l'occupation perse, privé de tout pouvoir politique, les juifs constituèrent une communauté ethnico-religieuse qui chercha d'être fidèle à *Yahvé* et à ses commandements. En retour ils attendirent de leur Dieu qu'il les délivrât de leur occupant et leur redonnât leur indépendance, comme promis. Or il n'en fut rien, comme nous venons de le voir.

En réponse aux appels désespérés de leurs concitoyens, des prophètes visionnaires dont on ignore les noms cherchèrent à conforter leur foi. Dans leurs écrits qu'ils mettent sous le patronage de grands personnages de la Bible (Adam, Hénoch, Abraham, Élie...), ils racontent les visions dont ils ont été les bénéficiaires et au cours desquelles le plan de Dieu leur fut révélé. Si celui-ci accorde aux hommes la liberté de choisir entre le bien et le mal, il dirige, cependant, d'une main ferme l'histoire du monde. Les juifs ne doivent donc pas s'abandonner au désespoir. La domination des Perses, des Grecs, des Romains... fait partie du plan divin. *Yahvé* ne leur a assigné d'autre but que d'éprouver la fidélité de ceux qui croient en lui. Mais ce temps de tribulations touche à sa fin. Il ne va pas tarder à envoyer sur Terre un Fils d'Homme⁴, son Messie, qui soumettra tous les empires du monde, sonnante par-là la défaite de Satan et de ses démons.

Ce Fils d'Homme que tu as vu (...) chassera les rois de leurs trônes et de leur royaume, parce qu'ils ne l'exaltent pas, ne le glorifient pas et ne confessent pas d'où est venue leur royauté. (I Hénoch⁵, 46 : 4)

³ Après les Romains se succédèrent en Palestine les Byzantins, les Arabes, les Turcs, les croisés chrétiens, les mameluks, les ottomans et les Anglais... Bref, de 722 avant notre ère à 1948 de notre ère, date de la fondation de l'État d'Israël, soit durant 2670 années, les Juifs ne furent leurs propres *maîtres* en Palestine que durant soixante-dix-huit ans.

⁴ Hénoch appelle aussi ce Fils d'Homme l'Élu, l'Oint (Messie). Il possède une apparence humaine. Il est soit un ange ou un humain élevé à la dignité d'ange. Il existait avant la création. À la fin du monde, lors du jugement dernier, il siégera sur le trône de Dieu et jugera les forces du Mal. Puis il inaugurerait un règne de paix et de bonheur pour l'éternité.

⁵ *I Hénoch* (II^e siècle avant notre ère – II^e siècle de notre ère).

Il établira un nouveau royaume où règnera la justice. Jérusalem sera sa capitale. Et ses fidèles y occuperont les premières places. Un jugement général précédera l'établissement de ce royaume où seuls les justes y seront admis. Les méchants en seront exclus et iront rejoindre en enfer Satan et ses démons pour une éternité de souffrances. Le peu de temps qui reste avant l'arrivée de cet envoyé de Dieu doit donc inciter tous les vrais croyants à supporter peines et tourments en ce bas-monde. Telle est la trame générale de ces apocalypses, à cette différence près que chacune brosse son propre portrait de ce Messie. Tantôt elles le représentent sous la forme d'un homme, tantôt sous celle d'un être semi divin, tantôt sous la forme d'un prêtre, tantôt sous celle d'un roi⁶.

Or cette venue imminente fut toujours reportée à demain. Des messies se présentèrent – dont Jésus de Nazareth. Mais tous furent éliminés sans pitié par l'occupant. Et depuis, obstinément fidèles à la promesse de Dieu, les juifs attendent toujours la venue de ce Messie libérateur.

L'annonce par les disciples de Jésus que celui-ci était bien le Messie tant espéré, que Dieu l'avait ressuscité et élevé à sa droite dans son Royaume céleste, et que, dans un avenir très proche, il allait revenir sur terre vaincre les forces du Mal aux ordres de Satan, suscita chez les chrétiens des premiers siècles une attente tout aussi fébrile. Attente d'autant plus fébrile qu'à tout moment ces forces du Mal dont le pouvoir romain était la terrible incarnation, pouvaient se déchaîner contre eux. De 64, c'est-à-dire de Néron, premier empereur à avoir persécuté les chrétiens, à 313, date à laquelle Constantin accorda à l'Église une reconnaissance officielle, soit durant 249 ans, les chrétiens subirent 126 années de persécutions locales ou générales.

Cette attente fut exaspérée, dès la fin du I^{er} siècle, par la diffusion dans les Églises d'Asie Mineure de l'*Apocalypse attribuée à l'apôtre Jean*.

Ô maître, ô saint et véridique,
Combien de temps attendras-tu
Pour juger et venger notre sang sur les habitants de la terre. (Ap 6 : 10)

L'apocalypse de Jean

Une majorité d'exégètes se retrouve pour affirmer que cet ouvrage fut composé dans les années 95 - 96, à la fin du règne de Domitien (81 - 96). Mais d'autres affirment qu'il aurait pu être composé au temps du règne de Néron, d'autres encore durant la première moitié du II^e siècle. Depuis la deuxième moitié du II^e siècle, la Tradition attribue sa composition à l'apôtre Jean l'Évangéliste. C'est ce qu'affirment Justin, apologiste chrétien, mort martyr à Rome vers 165, et Irénée, évêque de Lyon, mort martyr (?) en 202, disciple de Polycarpe, lequel fut lui-même disciple de saint Jean. Dans son traité *Contre les hérétiques*, Irénée écrit :

Une révélation (...) au sujet des derniers temps et des dix rois entre lesquels sera alors divisé l'empire qui domine maintenant (l'Empire romain), a été faite par Jean, le disciple du Seigneur, dans son Apocalypse⁷.

Aujourd'hui, les exégètes estiment que si cet ouvrage fut composé entre 95 et 96, l'apôtre Jean devait être trop âgé pour en assumer la paternité. Certains exégètes l'attribuent donc plutôt à un juif qui appartenait à un groupe de disciples de Jean et qui reconnaissaient en Jésus le Messie tant annoncé, d'autres précisent que ce juif était un ami de Jésus. Prêtre du temple de Jérusalem, il appartenait à une importante famille sacerdotale. Né vers l'an 10, il serait mort en 101⁸.

⁶ Cf. « Les Messies juifs. Origines et diversité » in Religions et Histoire, n° 35, nov.-déc. 2010, pp. 16-59.

⁷ Irénée de Lyon, *Adversus Haereses*, Livre V, III^e partie, ch. I.

⁸ Cf. 7.2.6 et Staune Jean, *Jésus l'Enquête*, Paris, Éd. Plomb, 2022.

Ce texte est pour nous d'une lecture difficile parce qu'il manie avec une maîtrise extraordinaire un langage codé, une symbolique fort complexe, composée de signes, de chiffres, de couleurs... Il procède par allusions, sous-entendus, fait intervenir tout un bestiaire extraordinaire et décrit des scènes hallucinantes de combat entre Satan et les anges de Dieu. Il nécessite de plus une excellente connaissance de l'Ancien Testament auquel il se réfère constamment. Les exégètes ont noté plus de trois cents références aux livres de *Daniel*, *Isaïe*, *Jérémie*, *Ezéchiel* et *Zacharie*.... Les chrétiens de l'époque devaient posséder les clés pour décoder cet univers symbolique. Des livres occupant des bibliothèques entières ont été écrits pour nous les livrer, la plupart, malheureusement, ne sont que pures spéculations.

Un seul exemple qui a fait couler beaucoup d'encre : le chiffre 666.

C'est ici la sagesse : qui a de l'intelligence, qu'il calcule le chiffre de la bête, c'est un chiffre d'homme en effet, et ce chiffre est 666. (Ap 13 : 18)

Derrière ce chiffre les uns y ont vu les empereurs Néron ou Domitien, d'autres Lucifer, l'Antéchrist, Hitler... !

Respectant le genre littéraire des apocalypses juives, ce texte met en scène un voyant, Jean, qui est bénéficiaire de révélations et de visions que lui accorde Jésus-Christ.

On peut diviser son ouvrage en deux sections d'inégale longueur.

La première contient sept lettres adressées à sept Églises d'Asie : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée. Elles leur annoncent « ce qui doit arriver bientôt », c'est-à-dire la venue du Christ et le jugement du monde auquel il procédera. Aussi est-il urgent qu'elles procèdent à leur examen de conscience pour améliorer tout ce qui peut l'être au sein de leur communauté afin d'avoir part à la récompense éternelle.

Dans la seconde partie, Jean les encourage à tenir bon, à ne tolérer aucun compromis, bien que leur situation soit des plus précaires. Jeunes et petites communautés, elles se trouvent, dans ces villes d'Asie Mineure, non seulement face à des communautés juives puissantes, bien organisées et souvent hostiles à leur égard mais encore face à une concurrence très vive des cultes à mystères et face à un culte impérial auquel tout citoyen romain doit participer. Qui refuse de se soumettre peut être amené à devoir affronter l'épreuve du martyr.

Il faut que ces communautés le sachent, le temps qui reste à vivre jusqu'à ce jugement final sera un temps de lutte héroïque. Comme les chrétiens doivent le consacrer à l'évangélisation de l'empire, Satan va tout entreprendre pour les en empêcher. Il va notamment se servir du culte impérial pour abattre l'Église.

Jean les encourage donc à rester fidèles à Jésus-Christ en leur révélant que la puissance romaine va bientôt s'écrouler. Bientôt ce monde inique, satanique, oppresseur, sera jugé comme il le mérite. Alors que tous les autres livres du Nouveau Testament se montrent déférents vis-à-vis du pouvoir romain, l'Apocalypse le descend en flammes. Rome est la Bête, le dragon, la prostituée, la Babylone...

Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande. Elle est devenue refuge de démons et repaire de tout souffle impur, repaire de tout oiseau impur, repaire de toute bête impure et haïe. Toutes les nations ont bu le vin de la fureur de sa prostitution, les rois de la terre se sont prostitués avec elle et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe. (Ap 18 : 2-3)

Qui collabore avec Rome recevra un juste châtement.

Si quelqu'un se prosterne devant la bête et son image, et reçoit une marque sur son front ou sur sa main, il boira lui-même du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté de feu et de soufre en présence des saints messagers et de l'agneau. (Ap 14 : 9-10)

Quant à Satan, il sera enchaîné durant 1000 ans et le Christ régnera sur terre. Au terme de ce millénaire, dans un dernier soubresaut, Satan livrera un ultime combat, mais qu'il perdra une fois de plus. Il sera alors précipité définitivement dans les Enfers. Puis interviendra le Jugement dernier. Les justes seront admis dans le Royaume de Dieu pour y vivre une éternité de paix et de bonheur, les méchants rejoindront Satan dans les Enfers pour une éternité de peine.

Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre s'en sont allés, et la mer n'est plus. La ville, la sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, apprêtée comme une fiancée, parée pour son époux. J'entendis une voix forte venant du trône : « Voici la tente de Dieu, avec les hommes, et il dressera sa tente avec eux, et ils seront ses peuples, et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux, la mort désormais ne sera plus, car les premières choses s'en sont allées. (Ap 21 : 1-4)

Mais Jean ne vise pas seulement Rome. Il englobe encore dans sa vindicte ceux qui appartiennent à la « synagogue de Satan ». Dans sa lettre à l'Église d'Éphèse, il écrit :

Je sais le blasphème de ceux qui se prétendent juifs et qui ne le sont pas, eux qui sont la synagogue de Satan. (Ap. 2 : 9)

Il écrit à une époque où des chrétiens issus du judaïsme se détachaient peu à peu de leurs racines juives, à la suite de l'apôtre Paul et de ses disciples. Judéo-chrétien, Jean ne peut accepter que ces chrétiens, sous prétexte d'être fidèles au Christ, continuent de se prétendre juifs tout en renonçant à l'observance de la Loi et des rites de pureté et acceptent dans leurs communautés des « gentils ». Pour lui, ces chrétiens ont trahi le Christ, lui qui est demeuré toute sa vie cent pour cent juif et qui ne s'est adressé qu'à des juifs. Ils sont donc des suppôts de Satan qui pervertissent le christianisme et qui, de ce fait, retardent la Venue du Christ que tous attendent⁹.

Le christianisme de l'Apocalypse – judéo-chrétien - est non seulement aux antipodes de celui de Paul - pagano-chrétien -, mais il le combat, le dénigre, œuvre à sa disparition. Dans l'histoire chrétienne, les positions de Paul l'ayant historiquement emporté, c'est le judéo-christianisme qui, combattu et dénigré, disparaît jusqu'à être effacé de la mémoire chrétienne¹⁰.

Le millénarisme après l'apocalypse de Jean

Cette Apocalypse est une réponse à un double désir que nous avons déjà relevé dans plusieurs chapitres de notre ouvrage et qui rongé, depuis la nuit des temps, le cœur d'une humanité aux prises avec un monde hostile, cruel, difficile à vivre : voir apparaître un jour un sauveur, dieu ou homme exceptionnel qu'importe, et le voir rétablir sur terre le paradis perdu. Pour les premiers chrétiens le Messie était venu. Avec impatience ils attendaient son retour et l'instauration de son royaume sur terre annoncé par Jean pour mille ans de bonheur. Ce chiffre de mille ans donna naissance au millénarisme, croyance qui, jusqu'au III^e siècle, fit partie du Credo des chrétiens. Elle fut diffusée et commentée par les premiers théologiens chrétiens.

⁹ Cf. Mordillat Gérard, Prieur Jérôme, *Jésus sans Jésus*, Paris, Éd. Arte, 2008, pp. 64-71.

¹⁰ *Ibid.*, p. 71.

Dans son ouvrage *Explication des paroles du Seigneur* qu'il rédigea entre 115 et 140, Papias, évêque d'Hiérapolis, fut un des premiers à donner une description détaillée de ce Règne de 1000 ans, un règne d'abondance extraordinaire.

Il viendra des jours où des vignes croîtront, qui auront chacune dix mille ceps, et sur chaque cep dix mille branches, et sur chaque branche dix mille bourgeons, et sur chaque bourgeon dix mille grappes, et sur chaque grappe dix mille grains, et chaque grain pressé donnera vingt-cinq métrètes de vin. Et lorsque l'un des saints cueillera une grappe, une autre grappe lui criera : Je suis meilleure, cueille-moi et, par moi, bénis le Seigneur ! De même le grain de blé produira dix mille épis, chaque épi aura dix mille grains et chaque grain donnera cinq chénices de belle farine ; et il en sera de même, toute proportion gardée, pour les autres fruits, pour les semences et pour l'herbe. Et tous les animaux, usant de cette nourriture qu'ils recevront de la terre, vivront en paix et en harmonie les uns avec les autres et seront pleinement soumis aux hommes¹¹.

Un siècle plus tard, Lactance (~250 - ~325), un rhéteur chrétien, donna, à son tour, une description alléchante de ce millénaire de bonheur.

Mortels, écoutez avec attention ce que je vous dis : c'est que le Seigneur régnera sur la terre. Ceux qui seront en ce temps-là en vie ne mourront point ; mais ils mettront au monde pendant mille ans une multitude d'enfants, qui seront saints et agréables à Dieu. Ceux qui auront été ressuscités présideront en qualité de juges à ceux qui seront demeurés en vie. Toutes les nations ne seront pas absolument détruites : quelques-unes seront réservées pour servir de matière aux victoires que Dieu accordera aux justes et d'ornement à leur triomphe, et pour être réduites à une éternelle servitude.

Le prince des démons et l'auteur de tous les maux sera chargé de chaînes et gardé dans les prisons de l'empire céleste, durant les mille ans pendant lesquels la justice régnera sur la terre, afin qu'il ne puisse nuire aux personnes de piété.

Lorsque le Fils de Dieu sera arrivé, les gens de bien seront rassemblés de toutes les parties de l'univers, et lorsque le jugement sera achevé, leur ville sainte sera fondée au milieu de la terre, où le Seigneur qui l'aura fondée demeurera lui-même avec les gens de bien. (...)

La splendeur du soleil sera sept fois plus éclatante qu'elle n'est maintenant. La terre produira une abondance incroyable de fruits, sans que personne ait la peine de la cultiver. Le miel sortira des plus durs rochers ; on verra couler des ruisseaux de vin et des fleuves de lait ; enfin l'univers, délivré de la domination de l'erreur et de l'impiété, sera comme transporté de joie. Les bêtes les plus féroces ne se nourriront plus de sang. Les oiseaux ne fondront plus sur leur proie ; tous les animaux seront doux et paisibles ; les lions demeureront dans l'étable avec les troupeaux ; les loups n'enlèveront plus les brebis ; les chiens n'iront plus à la chasse ; les éperviers ni les aigles ne nuiront plus ; les enfants joueront avec les serpents¹².

Un chrétien d'Égypte se mettant sous le patronage de Barnabé, disciple de l'apôtre Paul, affirma dans son *Epître* qu'il rédigea sous le règne de l'empereur d'Hadrien (117 - 138) que Dieu avait fixé la durée de ce monde sur le modèle de sa Création en six jours, chaque jour comptant 1000 ans. La durée de ce monde est donc de 6000 ans, au terme desquels auront lieu le Jugement dernier et la Fin de ce monde. De même que Dieu s'était reposé le septième jour, de même succédera un millénaire de paix pour le Christ et ses fidèles. Il précèdera l'éternité bienheureuse symbolisée par le huitième jour.

Dieu fit en six jours les œuvres de ses mains ; le septième jour elles étaient achevées ; et il chôma le septième jour et le bénit. Faites attention, mes enfants, à ce que signifient ces mots : « Il acheva son œuvre en six jours ». Cela veut dire qu'en six mille ans, le Seigneur achèvera toutes choses, car pour lui un jour signifie mille années. C'est lui-même qui l'atteste par ces mots : « Voici, un jour du Seigneur sera comme mille années ». Donc, mes enfants, en six jours, c'est-à-dire en six mille ans, toutes choses auront achevé leur cours. « Il chôma le

¹¹ Cité par Irénée de Lyon dans son *Adversus Haereses*, Liv. V, ch. 33 : 3. Trad. A. Rousseau.

¹² Lactance, *Institutions divines*, Paris, Société du Panthéon littéraire, 1843, Livre VI, 24 : 2. (œuvre numérisée par Marc Szwajcer)

septième. » Il veut dire : lorsque son Fils sera venu mettre une fin au temps de l'injustice, juger les impies, métamorphoser le soleil, la lune et les étoiles, alors il chômera pleinement le septième jour. (*Pseudo-Barnabée* 15 : 2-5)

Vers 148, Justin, l'apologiste écrit dans son *Dialogue avec Tryphon* :

Pour moi et les chrétiens d'orthodoxie intégrale, tant qu'ils sont, nous savons qu'une résurrection de la chair arrivera pendant 1000 ans dans une Jérusalem rebâtie, décorée et agrandie, comme les prophètes Ezéchiel, Isaïe et les autres l'affirment¹³.

Vers 180, l'évêque de Lyon Irénée (~130 - 202) diffusa à son tour cette croyance dans son ouvrage *Adversus Haereses*.

Aussi est-il nécessaire de déclarer à ce sujet que les justes doivent d'abord, *dans ce monde rénové*, après être ressuscités à la suite de l'Apparition du Seigneur, recevoir l'héritage promis par Dieu aux pères et y *régner* ; ensuite seulement aura lieu le jugement de tous les hommes. Il est juste, en effet, que, dans ce monde même où ils ont peiné et où ils ont été éprouvés de toutes les manières par la patience, ils recueillent le fruit de cette patience ; que, dans le monde où ils ont été mis à mort à cause de leur amour pour Dieu, ils retrouvent la vie ; que, dans le monde où ils ont enduré la servitude, ils règnent. (V, 32 : 1)

Le théologien carthaginois Tertullien (150/160 - 230/240) en fit de même.

Qu'un empire nous soit destiné ici-bas, nous le confessons, empire toutefois avant-coureur du Ciel, mais dans un autre état, n'arrivant qu'après la résurrection, et se prolongeant pendant mille années dans la Jérusalem, descendue du Ciel, cité auguste bâtie par des mains divines. (*Contre Marcion* III, 24 : 5)

Hippolyte, premier antipape de l'Église, annonça en 217 que, d'après ses calculs, la venue du Christ allait se produire dans trois siècles.

Mais dès le III^e siècle, Origène (~185 - ~253), saint Jérôme (~347 - 420), saint Augustin (354 - 430) et d'autres théologiens intervinrent. Pour eux le chiffre de 1000 ans annoncé par l'Apocalypse n'était pas à prendre dans son sens littéral, mais dans son sens symbolique. Il signifiait une durée longue et indéterminée. Pour saint Augustin les 1000 ans du règne du Christ avaient déjà commencé avec sa venue sur Terre et avec la naissance de l'Église au sein de laquelle il vivait mystérieusement présent. 1000 ans symbolisaient le temps de la patience de Dieu dont personne n'en connaissait le terme. S'il récusait la croyance en un Royaume terrestre du Christ, ce fut aussi parce que, tel celui de Lactance, il était trop charnel, pas assez spirituel.

Cette interprétation fut officialisée par l'Église, en 431, au concile d'Éphèse. Elle déclara le millénarisme hétérodoxe. C'est qu'elle avait de bonnes raisons de le mettre hors la loi. Depuis le III^e siècle, l'Église avait entrepris de grands chantiers :

- mise en place de structures ecclésiales capables de résister aux persécutions, puis capables d'animer la vie spirituelle de l'Empire dès qu'elle en devint la religion officielle.
- évangélisation du monde rural, des barbares qui venaient s'installer dans l'Empire, de ceux qui habitaient en dehors des frontières et celle du lointain Orient que les manichéistes prospectaient.
- élaboration d'un Credo accepté par une majorité d'Églises locales.

Aussi l'imminence de la venue du Christ pour établir un règne de mille ans sur terre n'avait plus sa place dans le discours de l'Église. Jésus-Christ le bâtissait déjà avec elle et à travers elle. Désormais, la seule chose à laquelle devaient travailler les chrétiens était leur salut personnel.

¹³ Justin, *Dialogue avec Tryphon*, Paris, Éd. G. Archambault, 1909, t. I, p. 37.

La doctrine de l'eschatologie chrétienne officielle se réduisit donc à un Temps de l'Église qui s'achèverait à la Fin des Temps. Celle-ci serait marquée par le retour glorieux du Christ et par son triomphe définitif sur le Mal. Suivrait une résurrection générale des morts et un jugement final de tous les hommes où chacun recevrait son salaire pour le bien ou le mal qu'il aurait accompli durant sa vie. Ceux qui auraient fait le bien vivraient pour toujours avec le Christ dans un univers qui, lui aussi, serait renouvelé. Quant à ceux qui auraient fait le mal ils connaîtraient la damnation éternelle.

Mais le millénarisme perdura

Malgré cette mise au point concernant les Fins dernières, la croyance que, dans un avenir proche, le Christ reviendrait sur Terre enchaîner Satan et fonder un Royaume terrestre pour le bonheur de ses fidèles durant mille ans, perdura tout au long de l'histoire de l'Église, jusqu'à nos jours.

Chaque époque eut ses prophètes pour annoncer sa venue imminente, pour interpréter les cataclysmes qui frappaient le monde comme les signes avant-coureurs de cette venue, pour stigmatiser tel ou tel personnage comme l'Antéchrist : Mahomet, les Juifs, les Turcs, Luther, la papauté, les francs-maçons, Marx, Staline, Hitler...

Au Moyen Âge, par exemple, certains chrétiens pensèrent que le Christ avait confié la tâche d'établir ce Royaume terrestre à un empereur des derniers jours, français pour les uns, allemand pour les autres.

La diffusion des spéculations de Joachim de Flore (~1135 - 1202), moine cistercien, sur la venue imminente du Temps de l'Esprit-Saint qui conduirait la chrétienté à son Âge d'or insuffla une nouvelle vie à cette croyance.

Au XVII^e siècle, l'archevêque irlandais James Ussher (1581 - 1656), reprenant l'idée du Pseudo-Barnabée, calcula que la création du monde avait eu lieu en 4004 avant notre ère. Le retour du Christ aurait lieu 6000 ans plus tard, soit le 23 octobre 1997, à midi exactement. Suivrait un millénaire de paix. Et en 2997, aurait lieu le Fin du monde et le Jugement dernier.

Aujourd'hui encore des visionnaires de tous horizons annoncent la Fin des Temps pour demain, telle la célèbre visionnaire italienne, Maria Valtorta (1897 - 1961) qui publia *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, une œuvre en dix volumes. Le 27 août 1943, Jésus-Christ lui aurait déclaré :

Actuellement, nous en sommes à la période que j'appellerai celle des précurseurs de l'Antichrist. Puis viendra celle de l'Antichrist qui sera le précurseur de Satan. Il sera aidé par des manifestations de Satan : les deux bêtes désignées dans l'Apocalypse... Une fois l'Antichrist vaincu, viendra l'ère de paix qui donnera aux hommes, frappés de stupeur par les sept plaies et par la chute de Babylone, le temps de se rassembler sous mon signe. L'époque antichrétienne atteindra son paroxysme lors de sa troisième manifestation, c'est-à-dire lors de la dernière venue de Satan. Avez-vous compris ? Il faut croire et ne pas ergoter.

Les dérives ne manquèrent pas.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, l'annonce de son imminence poussèrent des chrétiens à se préparer à le recevoir en se réunissant en confréries de flagellants.

Du XIV^e au XVI^e siècles, comme ce Royaume ne venait toujours pas, certains exaltés se crurent appelés à préparer sa venue les armes à la main. Paysans exploités honteusement par une noblesse laïque et ecclésiastique sans scrupule, ils rêvèrent que la société de ce Royaume serait une société sans classe, sans impôts, sans redevances, sans fermages, sans propriété privée. Les émeutes et les guerres qu'ils déclenchèrent furent noyées dans le sang. Les lollards en Angleterre au XIV^e siècle, les hussites en Bohême au XV^e siècle, les paysans et les anabaptistes de Münster en Allemagne au XVI^e siècle font partie de ces mouvements millénaristes.

D'autres enfin cherchèrent à construire ce royaume de Jésus-Christ ailleurs, dans les Amériques. Au XVII^e siècle, les puritains anglais qui débarquèrent du Mayflower au cap Cod (Massachusetts) se prirent pour de nouveaux Hébreux à la conquête du pays de Canaan que l'Éternel leur donnait en héritage.

À partir du XVIII^e siècle, la laïcisation galopante de l'Europe transforma ce millénarisme religieux en une utopie laïque. Socialistes, anarchistes, communistes, nazis, fascistes..., tous voulurent construire ce Royaume terrestre, mais sans Dieu. On sait ce qu'il advint. À la place d'un royaume voué au bonheur de l'homme, c'est un enfer qu'ils construisirent.

Aujourd'hui, Témoins de Jéhovah et Saints des derniers jours (Mormons) attendent toujours ce Royaume de mille ans que le Christ doit établir sur la Terre. Et ils ne sont pas les seuls. Pour de nombreux fundamentalistes américains actuels, les guerres de ces derniers siècles, le retour des Juifs en Palestine, le nouvel ordre mondial économique qui se met en place sont autant de signes annonçant la venue d'un Antéchrist qui propagera une religion opposée à celle du Christ. Mais Dieu empêchera son règne. Il le détruira, il purifiera la terre de tous les pécheurs et des apostats tels que la Rome catholique, la Grande Prostituée, et les libéraux protestants. Il protégera les justes de son courroux en les enlevant au Ciel. Une fois cette purification achevée, ceux-ci reviendront avec lui sur Terre. Commencera alors son règne de 1000 ans. Sur la Toile, de nombreux sites entretiennent cette croyance et annoncent la Fin du monde pour une date précise.

Si cette croyance en un millénarisme de bonheur a disparu de la prédication des grandes Églises traditionnelles catholique, protestantes, anglicane, orthodoxe..., celle de l'apocalypse annonçant un Jugement dernier suivi de la transformation de l'univers en un monde nouveau ne trouve plus guère, elle non plus, de prédicateurs. Ceux-ci s'en tiennent à la théologie de saint Augustin pour lequel Jésus-Christ construit son Royaume, avec et à l'intérieur de son Église, en ce monde-ci, monde perverti par Satan. Quiconque participe à cette construction, supportant avec détermination les assauts de Satan, trouvera sa juste récompense en étant admis après sa mort dans le Royaume de Dieu qui, de toute éternité, existe déjà au Ciel.

Nos guides

- Cohn Norman, *Cosmos, Chaos et le Monde qui vient*, Paris, Éd. Allia, 2000.
- Delumeau Jean, *Une Histoire du paradis*, Paris, Éd. Fayard, 1995, 2 t.
- *Encyclopédie des religions*, s. la dir. de Frédéric Lenoir et Ysé Tardan-Masquelier, Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Le Monde de la Bible, *Apocalypse. Quand la fin du monde était pour demain*, n° 186, nov.-déc. 2008, pp. 22-45.
- Le Monde des Religions, *L'Apocalypse. Les religions et la fin du monde*, n° 16, mars-avril 2006, pp. 20-39.
- Plunkett de Patrice, *Les Évangéliques à la conquête du monde*, Paris, Éd. Perrin, 2009.
- Religions et Histoire, *Apocalypses juives, chrétiennes et musulmanes*, n° 34, sept-oct. 2010, pp. 30-55.
- Weber Eugen, *Apocalypses et millénarismes*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999.

7.2.7

Dès 240

Empire perse

Une nouvelle religion de salut, le manichéisme

Au milieu du III^e siècle, dans l'Empire perse sassanide, se leva un *Homo religiosus* exceptionnel, Mani. Exceptionnel parce qu'il fut le fondateur d'une religion, le manichéisme, qui rayonna durant plus d'un millénaire sur une grande partie du continent eurasiatique. Selon son biographe Ibn al Nadîm, c'est le 17 ou 18 avril 240 de notre ère que Mani reçut du Paraclet (l'Esprit-Saint) l'ordre de prêcher l'heureuse nouvelle de la Vérité :

Le temps est maintenant venu pour toi de te manifester pour proclamer ton Message.

Le salut soit sur toi, Mani, de ma part et de la part du Seigneur qui m'a envoyé vers toi. Il t'a choisi pour (proclamer) son Message. Il t'a établi pour appeler (les hommes) à la Vérité. Tu annonceras de sa part l'heureuse nouvelle de la Vérité et, à cette mission, tu consacreras tout ton zèle¹.

Zèle que lui et ses fidèles déployèrent avec une extrême ardeur au point que le manichéisme devint un redoutable concurrent pour toutes les autres religions, lorsqu'il se répandit en Perse, en Inde, en Chine et dans l'Empire romain : d'abord pour la religion mazdéenne, la religion nationale de son pays, ensuite pour le bouddhisme, le taoïsme et le christianisme, puis plus tard pour l'Islam. Toutes le combattirent. Il fut l'une des religions les plus persécutées au monde.

Pour quelles raisons ? Elle prétendait les assumer et les remplacer toutes. Mani se considérait en effet comme le dernier des prophètes qui clôturait la Révélation que Dieu fit aux hommes depuis la création d'Adam.

Je suis venu du pays de Babel pour faire résonner un cri par le monde entier².

Beaucoup l'entendirent parce qu'il apportait aux hommes soumis à la violence des puissants et aux fléaux de la Nature une réponse simple et claire à leur question angoissée : Pourquoi le monde est-il si mal fait ?

En ce troisième siècle, Gréco-romains, Parthes, Perses, Hindous, Chinois... avaient, en effet, de sérieuses raisons de penser que leur monde était bien mal fait. Après plusieurs siècles de paix et de prospérité, leurs empires se fissuraient, voire s'écroulaient.

Trois causes principales sont à l'origine de cet ébranlement général :

- Surgissant des vastes régions du nord du continent eurasiatique, de nombreuses peuplades nomades cherchaient à s'introduire dans ces empires, attirées par leurs richesses. L'ère des Grandes Invasions débutait.
- Comme cela se produit souvent, quand un empire atteint son apogée, il connaît assez rapidement une période de crises internes et un déclin. Ce qui advint à chacun d'eux.

¹ Ibn al-Nadîm, *Fihrist* (catalogue de tous les livres arabes de l'époque), publié en 938. Cité par Decret François, *Mani et la tradition manichéenne*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, p. 53.

² *Fragment de Tourfân*, M 4. Le Tourfân est une région du Turkestan chinois.

En 220, en Chine, après quatre siècles de paix relative, la dynastie des Han orientaux s'effondrait, minée de l'intérieur par des intrigues de palais. Entre 220 et 280, l'Empire fut partagé en trois royaumes rivaux.

En 242, en Inde, l'Empire Kusana fut vaincu par les Perses sassanides et se disloqua en de multiples royaumes.

En 224, en Perse, la dynastie parthe arsacide fut renversée par la dynastie locale de Persépolis, celle des Sassanides, qui prit le contrôle de tout l'Empire.

De 235 à 284, dans l'Empire romain, vingt-six empereurs se succédèrent à la suite de coups d'État à répétition. Vingt d'entre eux moururent assassinés. En 260, Valérien I^{er} tomba même aux mains des Perses et mourut en captivité. Sous le règne de son fils, Gallien (253 - 268), l'empire fut attaqué sur toutes ses frontières par les Perses, les barbares et les nomades du désert saharien.

- L'Empire romain cherchait à s'étendre à l'Est, en Asie Mineure ; l'Empire chinois cherchait, lui, à s'étendre à l'Ouest. L'un et l'autre entrèrent inévitablement en conflit avec les empires iraniens et indiens.

Les conséquences de ces bouleversements furent dramatiques : villes prises, saccagées, brûlées, pillées..., populations massacrées, chefs militaires opprimant et pressurant les populations pour financer leurs campagnes, oligarchies locales accaparant toutes les ressources et laissant libre cours à leurs ambitions. Si nous y ajoutons encore les fléaux naturels (la peste, notamment) qui s'abattirent çà et là sur ces malheureuses populations, nous comprenons qu'un pessimisme général les gangréna, pessimisme dont s'empara le manichéisme et qui en fit son fonds de commerce. Ce qui lui valut un succès certain. Il se présenta, en effet, comme une religion de salut en prêchant que le monde était radicalement mauvais et en leur enseignant la voie à suivre pour s'en échapper et gagner le Royaume de la Lumière.

La vie de Mani

Mani naquit en 216, dans le village de Mardinu, au sud de Ctésiphon, sur le canal qui relie le Tigre et l'Euphrate, en Babylonie du Nord. Maryam, sa mère, et Patek, son père, appartenaient, semble-t-il, à la noblesse parthe. À l'âge de quatre ans, son père l'emmena vivre avec lui au sein d'une communauté judéo-chrétienne baptiste appelée mughtasila (ceux qui se lavent). Implantée dans le royaume de Mésène³, au confluent du Tigre et de l'Euphrate, elle se rattachait à la mouvance gnostique elkasaité qui croyait que Jésus était un ange qui, à plusieurs reprises, s'était incarné en Adam d'abord, puis en Abraham, en Noé, en Moïse et enfin en Jésus de Nazareth.

Selon son hagiographe Ibn al Nadîm, Mani reçut dans cette communauté une éducation soignée qui privilégiait la lecture, l'écriture, la peinture, la musique... Mais on lui enseigna aussi une morale rigoureuse où l'abstinence et la chasteté figuraient parmi ses principaux impératifs. Dès l'âge de douze ans, il aurait bénéficié de visions durant lesquelles il reçut un enseignement spécifique du Paraclet (Esprit-Saint) qu'il considérait comme son jumeau. Celui-ci lui révéla qu'au cours de l'Histoire, il s'était introduit successivement dans l'enveloppe charnelle d'Adam, de Seth, d'Enosh, d'Hénoch, de Sem⁴, de Bouddha, de Zoroastre, de Jésus et de Paul, tous prophètes et que maintenant il avait pris possession de sa propre enveloppe charnelle. Il était devenu le Paraclet annoncé par Jésus dans l'évangile de Jean.

³ Royaume vassal de l'empire parthe, il fut dissous par les Perses sassanides.

⁴ Seth est le fils d'Adam ; Enosh est le fils de Seth ; Hénoch est le père de Mathusalem ; Sem est le fils de Noé.

C'est à lui que s'appliquait cette parole de Jésus.

Le Paraclet que le Père enverra en mon nom vous guidera et vous rappellera tout ce que je vous disais.
(Jn 14 : 26)

Fort de cette conviction, Mani entreprit d'annoncer au monde son message. Durant trente-sept ans, à l'exemple de l'apôtre Paul, il entreprit des voyages missionnaires dans sa Perse natale et en Inde, faisant de nombreux disciples.

En 253, il obtint de l'empereur sassanide Shapur I^{er} pour lui et ses disciples un sauf-conduit leur permettant de prêcher librement leur religion. Dans le même temps, il envoya ses disciples à l'étranger, en Margiane (Turkménistan), en Bactriane (région à cheval sur l'Afghanistan, dans l'Ouzbékistan et le Tadjikistan), dans l'Empire romain... Afin de diffuser son message le plus fidèlement possible et à un public le plus large possible, il s'imposa de l'écrire lui-même et veilla à ce qu'une armée de copistes le reproduise tout aussi fidèlement.

Le manichéisme se considère donc comme la religion du Livre révélé par excellence, car rédigé par Mani en personne, alors que Zoroastre, Bouddha ou Jésus n'avaient laissé que des messages oraux, erreur qui, selon lui, causa leur déformation et engendra des hérésies.

Le canon des Écritures manichéennes

Neuf écrits, au moins, forment le canon des Écritures sacrées du manichéisme.

- Le *Shâbuhragân* dédié à l'empereur Shapur I^{er} et dans lequel il expose sa religion afin d'obtenir sa reconnaissance officielle.
- Le *Livre de la Vivification* ou *Trésor de Vie* dans lequel il présente son Église comme une composante de l'Église angélique.
- Le *Grand Évangile* ou *Évangile Vivant* qui démontre que Mani est bien le Paraclet annoncé par Jésus.
- Le *Livre des Psaumes et Prières*, partiellement composé par Mani.
- Les *Képhalaia*, entretiens entre le Maître et ses disciples, qui traitent de certains points de doctrine.
- Le *Livre des Géants*. Il s'agit des géants dont parle la Genèse (Gn 6 : 4) et dont la méconduite fut une des causes du Déluge. Mani en fit le symbole des puissants de ce monde, hostiles au manichéisme.
- Le *Livre des Mystères* ou *des Secrets*, ouvrage apologétique contre les chrétiens de Syrie et de Mésopotamie.
- Les *Épîtres*. Ibn al-Nadîm en recense soixante-seize.
- La *Pragmateia* dont nous ignorons le contenu.

De toutes ces œuvres nous ne possédons que des fragments. Aussi la connaissance de cette religion nous vient-elle avant tout de ce qu'en disent ses adversaires, chrétiens principalement.

En 272, à la mort de Shapur I^{er}, le manichéisme était largement répandu en Perse. En 273, Bahrâm I^{er}, son deuxième fils et successeur, retira la faveur impériale à Mani pour l'accorder à Kirdir, son conseiller et chef de la religion mazdéenne qui le poussait à favoriser la religion nationale plutôt que le manichéisme, lequel cherchait son inspiration auprès de religions étrangères. Sensible à cet argument, en 276 ou 277, Barâm fit arrêter Mani, l'emprisonna, le chargea de chaînes dont le poids le fit mourir lentement d'épuisement. Il mourut, à Gundishapur, ville fondée en 271, par Shapur I^{er}, après vingt-six jours de martyre.

Sa doctrine

Mani enseigna que les prophètes que nous avons cités plus haut n'avaient reçu de Dieu qu'une révélation partielle qui était restée confinée dans des régions particulières : le zoroastrisme en Iran, le bouddhisme en Orient, le christianisme dans l'empire romain. Dernier des prophètes, il avait été appelé à reprendre l'enseignement de ses devanciers pour les fondre dans une vaste synthèse qui clôturait la révélation de Dieu. Sa religion est donc une religion syncrétique qui s'inspira du mazdéisme, du bouddhisme, du jainisme, du judaïsme, du christianisme. D'où leur opposition. Mani venait marcher sur leurs plates-bandes.

Mais sa religion n'est pas un patchwork. Elle est avant tout l'expression d'une Vérité que Mani avait mûrie dans la secte judéo-chrétienne gnostique dans laquelle son père l'avait placé dès l'âge de quatre ans mais qu'il habilla de divers vêtements d'emprunt pour mieux la diffuser.

Elle peut se définir ainsi : les hommes n'appartiennent pas à ce monde qui est radicalement mauvais. Malheureusement ils l'ignorent, et c'est pour cette raison qu'ils sont malheureux. Leur révéler leur véritable patrie originelle, telle fut la mission dont Mani se sentit investi. Le manichéisme est donc une religion de salut de type gnostique.

Nous l'avons vu, le gnosticisme enseignait que l'homme pouvait se sauver lui-même à deux conditions :

- Il devait premièrement connaître d'où il venait, qui il était en réalité et ce qu'il devenait après sa mort.
- Deuxièmement, connaissant son passé originel et son présent, s'il était sensé, il prendrait toutes les dispositions nécessaires pour réussir son futur, son salut qui est la délivrance de tout mal dans l'Au-delà.

La connaissance du passé originel et du présent

Mani décrivit ces deux temps de l'Univers et de l'humanité sous la forme d'une cosmogonie empruntée au zoroastrisme⁵ et d'une anthropogonie quelque peu compliquée.

Le Passé originel

De toute éternité coexistent deux royaumes : un royaume de Lumière gouverné par le Père de la Grandeur où ne règnent que paix, intelligence, pureté et suavité et un Royaume de la Matière gouverné par le Prince des Ténèbres où ne règnent que désordre, stupidité, laideur, méchanceté et puanteur. Dans un temps passé, ces deux Royaumes coexistaient l'un à côté de l'autre, mais totalement étranger l'un à l'autre.

Première affirmation : Le Mal et le Bien existent de toute éternité. Ils sont gérés chacun par une divinité.

Le Temps médian

Puis vint le Temps présent que Mani appelle le Temps médian. Il se déroula en trois étapes :

⁵ Cf. ch. 6. 3.

Première étape :

Il débuta par une agression du Royaume des Ténèbres contre le Royaume de Lumière qu'il chercha à engloutir.

Deuxième étape :

Le Père de la Grandeur décida de mettre fin à cette attaque. Il fit sortir de lui par émanation sa Lumière sous la forme d'un Homme primordial et de ses cinq fils. Il les projeta contre son agresseur. S'en suivit un gigantesque combat cosmique qu'ils perdirent. Le Prince des Ténèbres les fit prisonniers et dévorer par ses démons.

Deuxième affirmation : Par cette capture, Mani signifiait qu'en toute Matière réside, prisonnière, une parcelle de Lumière divine, une partie vivante de la substance même de Dieu.

Le Père de la Grandeur intervint alors une seconde fois. Il fit sortir de lui-même une seconde émanation, l'Esprit Vivant, et l'envoya délivrer l'Homme primordial. L'Esprit Vivant commença son opération de sauvetage en lui lançant un cri perçant pour le sortir de sa torpeur à laquelle il avait succombé, dès qu'il fut prisonnier de la Matière. Ce cri devint l'archétype de l'appel lancé par l'Église manichéenne aux âmes engluées dans la matière.

L'Homme primordial entendit ce cri. Son écoute, indispensable à sa libération, devint l'archétype de l'écoute de la prédication de l'Église manichéenne.

L'Esprit Vivant tendit alors la main à l'Homme primordial. Celui-ci la saisit aussitôt. Cette main tendue devint l'archétype de l'Église manichéenne qui aide tous ses fidèles à se libérer de la matière.

L'Esprit Vivant l'emmena alors dans le paradis de Lumière du Père de la Grandeur.

Troisième affirmation : La connaissance (Gnose) obtenue grâce à l'Église manichéenne permet aux âmes d'être sauvées et d'accéder au Royaume du Père de la Grandeur. Archétype de leur libération, ce sauvetage mythique de l'Homme primordial n'est donc pas qu'un drame qui s'est déroulé dans un passé originel, il continue de se dérouler depuis ces temps lointains, chaque jour, jusqu'à la fin des temps, dans chaque âme.

Troisième étape :

Restait à sauver les cinq fils de l'Homme primordial dévorés par les démons. Ils vivaient à l'intérieur de leurs corps, prisonniers, sous la forme de parcelles de Lumière. Le Père de la Grandeur entreprit leur libération.

Jusque-là, le corps des démons formait le monde visible. Mais ce monde n'était qu'une masse informe. Il était donc une création totalement ratée du Prince des Ténèbres. S'inspirant peut-être du grand mythe cosmogonique de sa Babylonie natale « Enuma Elish », Mani fit jouer au Père de la Grandeur le rôle d'organisateur de cette masse informe. Il demanda à l'Esprit Vivant de déchiqeter les corps des démons et, avec leurs lambeaux, d'en faire les divers éléments du monde visible qu'il organisa en lui donnant la forme que nous lui connaissons. Notons la nuance. Il organisa le monde visible, il ne le créa pas. L'organisation de ce monde mauvais par l'Esprit Vivant ne visait pas à le rendre bon, vivable. Elle ne poursuivait qu'un but : récupérer les fils de l'Homme primordial. Les démons cherchèrent à lui soustraire la plus grande partie de ces parcelles de Lumière en les emprisonnant dans une nouvelle création : Adam et Ève, le premier couple humain qu'ils firent naître de l'union d'un couple de démons. Le reste, ils l'enfermèrent dans le monde animal et végétal.

Le sauvetage des parcelles de Lumière, prisonnières dans les humains

Le Père de la Grandeur envoya alors Jésus réveiller Adam et Ève. Il les fit sortir de leur sommeil bestial et leur fit connaître le trésor qu'ils portaient en eux, cette parcelle de lumière divine. Il leur donna pour mission de la dégager de leur chair qui la retenait prisonnière. Combat terrible mené avec les armes de l'ascèse, de l'abstinence sexuelle, du jeûne, du renoncement. Car la chair les faisait désirer ce qui était matériel, sensible, illusoire, donc démoniaque. La concupiscence qui les travaillait, les poussa à manger du fruit défendu et à engendrer. Avec eux naquit toute une humanité habitée, à son tour, par une parcelle de lumière divine, mais engluée dans la matière et rendue aveugle par les désirs mauvais que font naître en chaque homme les yeux, la main, le sein (le sexe).

Adam parvint finalement à maîtriser ses désirs mauvais. Devenu un Parfait, il fut élevé à la dignité de prophète et reçut l'ordre de faire connaître à ses enfants dans quel état ils vivaient. Mais son message (gnose) ne fut pas entendu par tous. Dieu envoya alors une série de prophètes le répéter à chaque génération. Mani en est le dernier.

Ce mythe est avant tout une méditation sur la condition humaine. Si l'homme parvient à la connaître dans toutes ses dimensions : passée, présente et future, il est déjà à moitié sauvé. Pour l'être totalement, – et c'est la plus grande partie du travail qu'il doit accomplir – il lui reste à changer radicalement de vie en mettant toute son énergie à mater sa chair et ses désirs et à donner toute la place à cette parcelle de lumière divine, à cette substance divine qu'il porte en lui. Seuls un jeûne sévère, une continence absolue et un renoncement à toute violence et à toute souillure permettront sa libération de la Matière démoniaque.

S'il y parvient, son âme, sitôt après la mort de son corps, gagnera définitivement, au cours d'une ascension triomphale, sa patrie lumineuse, le Royaume du Père⁶. S'il n'y parvient pas, - Mani emprunta aux religions de l'Inde la notion de réincarnation - il devra vivre autant de vies dont il aura besoin pour parvenir à cette pureté totale.

Le sauvetage des parcelles de lumière prisonnières des éléments naturels

Les animaux et les végétaux souffrent aussi de la présence des parcelles de lumière qu'ils retiennent prisonnières dans leur enveloppe matérielle. Cette présence lumineuse leur est totalement étrangère. Pour ainsi dire crucifiées, ces parcelles subissent une longue et douloureuse passion. Le manichéen doit donc porter toute son attention à ne pas les faire souffrir davantage en les maltraitant. Toute violence à leur égard doit donc être bannie. On peut se demander si le jaïnisme n'est pas à l'origine de cette croyance. Lorsque animaux et végétaux meurent ces parcelles de lumière s'échappent de l'enveloppe qui les retenait prisonnières et montent dans les Cieux, grâce à une sorte d'ascenseur cosmique qui passe par la Lune et le Soleil et les fait rejoindre leur patrie céleste.

Le Temps futur

À ce Temps présent, médian, succédera le Temps futur qui verra le triomphe du Royaume de la Lumière après un combat qui durera 1468 ans. Le monde visible sera détruit, le Royaume des Ténèbres sera repoussé et tout redeviendra comme à l'origine.

⁶ Puech Henri-Charles, *Le Manichéisme*, Paris, Éd. Civilisations du Sud, 1949, pp. 85-86.

L'Église manichéenne

Elle regroupait deux sortes de fidèles : les parfaits ou les saints et les auditeurs, appelés aussi catéchumènes.

Les parfaits étaient celles et ceux qui étaient parvenus à un détachement quasi absolu du monde matériel en s'abstenant de toute relation sexuelle pour ne pas enchaîner de nouvelles parcelles de lumière à la matière et pour ne pas prendre goût au plaisir charnel, en ne possédant rien, sinon un habit annuel, en ne cultivant pas, en ne récoltant pas, en ne tuant pas, en ne mangeant pas de viande, en ne buvant pas de vin... et en s'abstenant de tout péché susceptible d'être commis « en pensées, en paroles, en actions » par « la bouche, la main et le sein ». Leur vie était donc faite d'ascèse, de jeûnes, longs et fréquents – ils n'avaient droit qu'à un repas par jour - de prières, de confessions, de vie errante consacrée entièrement à la mission.

Leur entretien, car il fallait bien qu'ils se nourrissent, qu'ils aient un toit pour dormir, un habit pour se vêtir..., était à la charge des auditeurs qui vivaient une vie normale d'homme et de femme, tout en observant scrupuleusement un décalogue : ne pas se livrer à l'idolâtrie ou à la magie, ne pas mentir, ne pas se montrer avare, ne pas tuer, ne pas commettre d'adultère, ne pas faire preuve de duplicité ni de mollesse, ne pas oublier ses exercices de piété, accomplir les jeûnes prescrits, les confessions... Ne vivant pas une vie de Parfaits, les auditeurs savaient qu'après leur mort, ils renaîtraient autant de fois qu'il le faudrait jusqu'à ce qu'ils fassent partie des Élus. En échange de leur entretien, les Parfaits dispensaient aux auditeurs une aide spirituelle et fraternelle pour qu'ils parviennent aussi rapidement que possible au stade de Parfaits.

Cette Église, appelée la Sainte Église, calqua ses structures sur celles de l'Église chrétienne. Elle se dota d'une hiérarchie qui était composée uniquement de Parfaits. À sa tête se trouvait un chef suprême, successeur de Mani. Il était assisté de douze Maîtres, comme les apôtres du Christ, de soixante-douze évêques (ou diacres) et de trois cent soixante prêtres. Elle avait ses lieux de culte quand les autorités lui permettaient d'en posséder, sinon ses assemblées se tenaient dans des maisons privées. Elle avait aussi des monastères.

Le secret de la réussite du manichéisme

Il apportait, nous venons de le voir, une réponse simple à la question existentielle des hommes : pourquoi le Mal ?

Il doit aussi son succès à ses Parfaits qui se consacrèrent entièrement à la diffusion du message de Mani. Ils le traduisirent dans les langues de tous les peuples qu'ils allaient évangéliser, en n'hésitant pas à l'adapter à leurs mentalités. C'est ainsi qu'ils prêchèrent aux chrétiens que Jésus était le Révélateur suprême et que Mani n'était que son humble disciple, ce qu'ils ne prêchaient pas en Orient.

Leur mode de vie ascétique extrême prouvait, aux yeux de certains, qu'ils ne cherchaient pas à duper les gens, à abuser de leur crédulité pour s'enrichir. Ils refusaient toute richesse, tout cadeau, tout bien...

Avant de partir en mission, ils suivaient une « école » où ils apprenaient à débattre, à mener une discussion, à présenter et à défendre avec succès leurs arguments, leurs croyances. Ils réussirent, par exemple, à convertir à leurs croyances un des esprits les plus brillants de l'époque, le jeune et futur saint Augustin qui fréquenta, durant sa jeunesse, neuf années durant, leur Église.

Nous l'avons noté plus haut, le manichéisme fut la religion la plus persécutée au monde par ses consœurs par sa prétention à vouloir les remplacer toutes. Il fut aussi persécuté par les États qui ne pouvaient tolérer une doctrine

- qui ruinait les fondements de la famille et de l'État en prônant non seulement le célibat mais encore l'abstinence sexuelle,
- qui prêchait le refus de l'économique, du progrès matériel, de l'enrichissement,
- qui exigeait des riches le partage de leurs biens avec les pauvres,
- qui interdisait la violence, la guerre, donc le service militaire...

Un seul exemple : entre le 2 mars 372 et le 19 juin 445, dans l'Empire romain, les empereurs romains promulguèrent vingt édits ordonnant la persécution des manichéens.

Et pourtant malgré toutes ces persécutions, le manichéisme se répandit, entre le III^e siècle et le XV^e siècle, de la Babylonie jusqu'en Espagne et en Chine. Au VIII^e siècle, il devint même la religion officielle des Ouigours qui se taillèrent un immense empire de l'Ili au Fleuve Jaune. Dans l'Empire byzantin, il prit, du VII^e siècle au XI^e siècle, le visage de la secte des Pauliciens. Entre 863 et 870, celle-ci fut assez puissante pour mettre en danger l'orthodoxie religieuse et la stabilité politique de l'Empire en se faisant le porte-drapeau du nationalisme arménien. Entre le X^e siècle et le XII^e siècle, en Bulgarie, le manichéisme prit le visage des Bogomiles. Animés par un idéal de justice sociale, ces nouveaux apôtres se firent les défenseurs d'une paysannerie misérable contre les gros propriétaires terriens. En Bosnie où ils constituèrent une véritable Église nationale, nous les connaissons sous le nom de Patarins. Au XIII^e siècle, en Lombardie et dans le sud de la France, le manichéisme prit le visage du catharisme. Dans le monde musulman, malgré une répression féroce, il subsista jusqu'au X^e siècle. En Chine, il subsista sous la forme d'une société secrète jusqu'à la fin du XIV^e siècle.

Le chemin de sainteté et de perfection que le manichéisme proposait aux hommes pour les conduire au salut de leur âme pouvait sembler ne pouvoir être suivi que par une petite élite, tant il était exigeant, sans compromission. Cette difficulté n'échappa pas aux théologiens manichéens. Nous l'avons vu, ils accordèrent aux pécheurs autant de vies dont ils avaient besoin pour s'extraire de la matière. Mais cette solution ressemblait davantage à une punition qu'à une aide efficace. S'inspirant alors du christianisme, ils introduisirent dans leurs rites celui de la confession qui assurait, autant de fois que cela était nécessaire, le pardon de Dieu à l'âme repentante. Cette croyance rendit leur religion plus humaine.

Nous possédons une lettre qu'écrivit un laïc manichéen, Secundinus, à saint Augustin (354-430). En voici un extrait qui résume bien la conception du Salut que se faisait sa religion.

Si l'âme agit de concert avec l'Esprit des Vertus, elle aura avec lui la vie éternelle et elle possédera le Royaume auquel Notre-Seigneur l'appelle. Mais, d'un autre côté, si elle commence à se laisser entraîner par l'Esprit des Vices et lui donne son consentement, puis, après avoir consenti, fait acte de pénitence, elle trouvera la source de l'indulgence pour ses souillures. L'âme en effet n'a pas été déterminée par sa propre volonté mais elle est sous l'emprise du mélange avec la chair.

Si toutefois, se connaissant elle-même, l'âme consent au Mal et ne s'arme pas contre l'ennemi, elle aura péché par sa propre volonté. Vient-elle de nouveau à faire repentance pour son honteux égarement, elle trouve l'Auteur des Miséricordes prêt à l'accueillir. Car ce n'est pas d'avoir péché qu'elle est punie, mais de ne pas éprouver de douleur d'avoir péché.

Mais si elle quitte cette vie avec ce même péché sans en avoir fait repentance, alors elle sera repoussée, elle sera traitée comme la vierge folle, elle héritera du sort de ceux qui sont placés à la gauche du juge, elle sera chassée par le Seigneur du festin nuptial, à cause de la noirceur de ses habits et jetée là où il y aura des pleurs et des grincements de dents, rejoignant ainsi le diable en ce feu d'où il tire son origine⁷.

⁷ « Lettre de Secundinus I », & 2. Trad. in Decret François, op. cit., pp. 95-96.

Nos guides

- Decret François, *Mani et la tradition manichéenne*, Paris, Éd du Seuil, 2005.
- Ménard Jacques, *De la Gnose au manichéisme*, Paris, Éd. Cariscript, 1986.
- *New Light on Manichaeism* : papers from the sixth International Congress on Manichaeism / organized by the International Association of Manichaeic studies; Éd. by Jason David BeDuhn, Leiden, Brill, 2009.
- Puech Henri-Charles, *Le Manichéisme*, Paris, Éd. Civilisations du Sud, 1999.
- Ries Julien, *Les Études gnostiques hier et aujourd'hui*, Louvain-La-Neuve, Centre d'histoire des religions, 1982.
- Tardieu Michel, *Le Manichéisme*, Paris, PUF, 1981.

7.2.8

Dès 250 - 280

Christianisme

« Sub tuum praesidium » (Sous l'abri de ta miséricorde)

Le culte de la Vierge Marie

Le culte de la Vierge Marie émergea de la lecture et de la méditation par les premiers chrétiens de leurs Écritures Saintes. Il se développa d'abord sous la forme d'une dévotion faite d'hommages et de prières. Afin d'éviter qu'elle ne s'engageât dans des chemins de traverse, très vite, les évêques, responsables de la catéchèse, la cadrèrent dans leurs prêches, leurs écrits, leurs synodes, leurs conciles. En même temps qu'ils traçaient le visage officiel du Christ sauveur, ils dessinèrent celui de sa mère. Leur réflexion aboutit à la formulation de plusieurs dogmes et à la création de fêtes liturgiques transformant ainsi cette dévotion en un culte officiel.

Les premiers évêques théologiens à entreprendre cette réflexion se trouvaient, dans leur grande majorité, à la tête d'Églises orientales, c'est-à-dire de communautés chrétiennes implantées dans la partie orientale de l'Empire romain¹. Puis, à partir de la fin de l'Antiquité, lorsque le christianisme fit souche dans sa partie occidentale, ils furent rejoints par leurs collègues européens. Au Moyen Âge, sous la conduite de théologiens de haut vol, le culte marial prit un essor extraordinaire d'abord en Europe, puis, à partir du XVI^e siècle, dans le monde entier, sous l'impulsion des missionnaires catholiques.

L'entrée de Marie dans l'Histoire

Marie de Nazareth entre dans l'Histoire à travers les écrits du Nouveau Testament rédigés entre 50 et 100. Le premier à parler d'elle, mais sans citer son nom, fut l'apôtre Paul. Dans l'épître qu'il adressa, entre 54 et 57, aux chrétiens de la Galatie, il écrit :

Lorsque vint la plénitude des temps, Dieu envoya son fils, né d'une femme sujet de la loi, pour racheter les sujets de la loi et faire de nous des fils adoptifs. (Gal 4 : 4-5)

Quelques années plus tard, les évangiles et les Actes des Apôtres la firent intervenir dans près d'une quinzaine d'épisodes de la vie de son fils et durant les premières années de l'Église. Selon ces textes, jeune vierge, fiancée à Joseph, un artisan du bois, élue par Dieu, elle accepta de devenir la mère de son Fils, le Messie, qu'elle conçut du Saint-Esprit. Elle l'éleva comme toute bonne mère. À Cana, lors d'un mariage, elle le poussa, de façon très discrète, à opérer son premier miracle qui inaugura sa vie publique : il changea de l'eau en vin, celui-ci commençant cruellement à manquer, à la grande honte des nouveaux mariés. Puis tout aussi discrètement, elle l'accompagna durant sa vie de prédicateur itinérant. Elle assista à sa crucifixion. Prise en charge par l'apôtre Jean que Jésus, sur le point de mourir, lui confia, elle vécut au sein de la première communauté chrétienne.

¹ Les provinces de l'Empire romain d'Orient furent les premières à être évangélisées.

Ces données biographiques contiennent un enseignement à l'adresse des juifs : Jésus de Nazareth est bien le Messie promis par les Écritures et Marie est la vierge qui devait l'enfanter.

C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe : voici la vierge deviendra enceinte, elle enfantera un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel. (Is 7 : 14)

Ces récits n'en disent guère plus. À aucun moment, ils ne se servent de son rôle de mère du Messie pour la placer au-dessus des apôtres et de ceux qui suivirent son fils. Au contraire, ils soulignent les incompréhensions et les tensions qui existèrent, au début de son ministère, entre sa petite communauté et sa famille charnelle.

Comme Jésus s'adressait encore à la foule, voici, sa mère et ses frères, qui étaient dehors, cherchèrent à lui parler. Quelqu'un lui dit : voici, ta mère et tes frères sont dehors, et ils cherchent à te parler. Mais Jésus répondit à celui qui le lui disait : Qui sont ma mère, et qui sont mes frères ? Puis, étendant la main sur ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car, **quiconque fait la volonté de mon Père** qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. (Mt 12 : 46-50).

On ne décèle donc aucune trace de culte de marial dans ces écrits, mais les événements auxquels participe Marie vont servir très vite de sujets inépuisables à la méditation des chrétiens et à l'émergence d'une dévotion profonde envers elle.

Émergence d'une dévotion envers Marie

Trois sortes de témoins attestent qu'une dévotion, non encore consacrée par les autorités ecclésiastiques, existait déjà au II^e siècle.

Les évangiles apocryphes

La discrétion que montrèrent à son égard les auteurs des livres du Nouveau Testament poussa, dès le II^e siècle, des écrivains à combler les « blancs » que comportait leur biographie de Marie. Ils rédigèrent à leur tour des évangiles racontant sa naissance, sa famille, son enfance. Le *Protoévangile de Jacques*, l'*Évangile de l'enfance selon Thomas*, datant du milieu du II^e siècle, connurent un très grand succès et une très large diffusion. Ces écrits, certes, satisfaisaient la curiosité légitime des premiers chrétiens, mais ils alimentèrent aussi leur dévotion et donnèrent à Marie une stature qui lui permit de concurrencer deux déesses qui, à l'époque, dans l'Empire romain, attiraient de très nombreux dévots :

- celui de l'Égyptienne *Isis*, image même de l'amour et de la compassion, qui intervenait auprès de son frère-époux *Osiris* afin qu'il accueillît ses adorateurs, à leur mort, dans son royaume ;
- et celui de la Phrygienne *Cybèle*, la Mère des dieux, accompagnée de son fils-amant *Attis* qu'elle avait mis au monde sans perdre sa virginité.

Il est donc tout à fait vraisemblable que, pour leur faire pièce, les chrétiens développèrent leur propre culte d'une Vierge Mère concevant et mettant au monde, sans perdre sa virginité, le Fils de Dieu, sauveur de tous les hommes.

Quant à la fin de la destinée terrestre de Marie, une très ancienne tradition de la communauté chrétienne d'Éphèse rapporte que l'apôtre Jean, après l'assassinat, en 43, de son frère Jacques par le roi Hérode Antipas, aurait quitté Jérusalem pour Éphèse emmenant avec lui Marie. C'est dans les environs de cette ville qu'elle aurait achevé sa vie. Concernant sa mort, le premier à en parler est Épiphanes, évêque de Salamine (~315 - 403) pour dire... qu'il ne sait rien à ce sujet, les Écritures n'en parlant pas.

En revanche, un de ses contemporains, un certain Timothée, prêtre à Jérusalem, affirme, lui, que

La Vierge est jusqu'à ce jour immortelle, celui qui fit son séjour en elle l'ayant transférée dans les lieux de son Ascension².

Ce témoignage attesterait que des chrétiens croyaient déjà à cette époque en l'assomption de Marie, croyance que confirma, aux V^e - VI^e siècles, un apocryphe attribué à un pseudo-Jean.

Et, pendant que nous étions tous en prière, apparurent une multitude innombrable d'anges et le Seigneur, arrivé au-dessus des chérubins avec une grande puissance. Et voici qu'un éclat de lumière se porta sur la Sainte Vierge par la venue de son Fils unique. Toutes les puissances célestes se prosternèrent et l'adorèrent.

Le Seigneur appela sa mère et lui dit : « Marie ! » Elle répondit : « Me voici, Seigneur ! »

Et le Seigneur lui dit : « Ne t'afflige pas, mais que ton cœur se réjouisse et soit dans l'allégresse, car tu as obtenu la faveur de contempler la gloire qui me fut donnée par mon Père. » La sainte Mère de Dieu leva les yeux et vit en lui une gloire qu'une bouche humaine ne peut dire ni saisir.

Le Seigneur, restant à côté d'elle, lui dit : « Voici que maintenant ton précieux corps sera transféré au paradis, pendant que ton âme sainte sera aux cieus dans les trésors de mon Père, dans une clarté supérieure, où sont la paix et la joie des anges saints et plus encore. » (Dormition de Marie, 38-39)

Les premières représentations figurées de Marie

L'émergence d'une dévotion envers la Vierge Marie se perçoit aussi dans l'apparition d'œuvres d'art la représentant. C'est dans les catacombes d'Alexandrie que se trouve sa plus ancienne représentation. Elle date des années 200 et a pour sujet les noces de Cana. Trente à quarante années plus tard, dans les catacombes de Priscille à Rome, un artiste représenta Marie serrant contre elle son fils Jésus. Et sur un sarcophage du début du IV^e siècle un artiste sculpta une adoration des mages.

La plus ancienne prière mariale découverte à ce jour

Mais le plus ancien et le plus fort témoignage d'une dévotion mariale est une prière qui remonte au III^e siècle. Sa découverte en 1917, près d'Alexandrie, sur un papyrus que les spécialistes datent de 250 - 280, atteste l'ancienneté de cette dévotion. Composée d'abord en grec, elle fut adoptée aux IV^e- V^e siècles par les Églises coptes et les Églises de rites ambrosien et romain. Elle apparaît, pour la première fois, au IX^e siècle, en Occident, dans l'antiphonaire latin de Compiègne. Au XI^e siècle, les moines cisterciens l'introduisirent dans leur office³. Elle est appelée par ses trois premiers mots latins « Sub tuum praesidium ».

Sous l'abri de ta miséricorde, nous nous réfugions, Sainte Mère de Dieu. Ne méprise pas nos prières quand nous sommes dans l'épreuve, mais de tous les dangers délivre-nous toujours, Vierge glorieuse, Vierge bienheureuse. Daigne m'accorder de te louer, Vierge très sainte ; donne-moi la force contre tes ennemis. Toi ma Mère, toi en qui je mets ma confiance, Vierge, Mère de Dieu, Marie, prie Jésus pour moi. Reine très digne du monde, Marie toujours vierge, intercède pour que nous trouvions le Salut et la paix. Toi qui as enfanté le Christ, Seigneur et Sauveur de tous. Marie, Mère de la grâce, Mère de la miséricorde, protège-nous contre l'ennemi et reçois-nous à l'heure de la mort. Viens à notre secours, très tendre Vierge, dans toutes nos épreuves,

² PG (Patrologia Graeca) 86, 1 c 248. Éd. critique par Martin Jugie, *La Mort et l'Assomption*, Rome, Città del Vaticano, 1944, p. 72.

³ « La plus antique prière liturgique à la Sainte Vierge » in Bulletin de l'Institut des Petits Frères de Marie, 124, avril 1942, t. XVII, pp. 269-272.

difficultés et besoins, et demande pour nous à ton divin Fils qu'il nous libère de tous les maux et périls de l'âme et du corps.

Sainte Mère de Dieu, Vierge glorieuse, Vierge très sainte, Reine du monde, Mère des hommes et leur médiatrice privilégiée auprès de Jésus, tous ces titres témoignent, à eux seuls, de l'importance qu'elle prit très tôt dans le cœur des fidèles, de l'intensité de leur dévotion. Ils témoignent encore qu'à cette époque pratiquement toutes les croyances la concernant et qui s'imposeront au cours des siècles, sont déjà présentes en germe.

D'autres témoignages attestent encore qu'elle servit très tôt de modèle à imiter. Aux III^e et IV^e siècles, dans la partie orientale de l'Empire romain, un puissant mouvement spirituel poussa de très nombreux chrétiens à tout abandonner pour adopter la vie monacale considérée comme la Voie royale du salut. La virginité de Marie qu'elle vécut dans le silence, la prière, l'adoration, l'obéissance, la foi, le service, devint le modèle à suivre pour toutes celles et ceux qui renonçaient au mariage pour se consacrer totalement à Dieu.

Le Christ est né d'une Vierge, femmes, cultivez la virginité et vous arriverez à être la Mère du Christ. (Grégoire de Naziance (329-390), discours XI)

À la même époque, dans l'Empire romain d'Occident, saint Ambroise, évêque de Milan de 374 à 397, tenait le même langage. Il proposait à ses ouailles laïques Marie comme modèle de toutes les vertus.

La réflexion théologique

Si les premiers théologiens que l'on appelle les Pères de l'Église, consacrèrent prioritairement leur réflexion sur le Christ en raison des disputes qui éclatèrent, dès les premiers siècles, au sujet de sa personne⁴, par la force des choses, ils furent amenés à réfléchir aussi sur celle de sa mère.

Leur toute première réflexion consista à la comparer à Ève, la Mère de l'Humanité, pour mettre en relief son rôle dans le salut offert par le Christ aux hommes. À cause de sa désobéissance, Ève avait entraîné l'Humanité dans la mort corporelle et spirituelle. Marie, en répondant positivement à la demande de Dieu d'être la mère de son Fils, permit à celui-ci de délivrer l'Humanité de cette mort corporelle et spirituelle. C'est ce qu'explique saint Justin, mort martyr en 165, dans son *Dialogue avec Tryphon*.

Ève, vierge et sans tache, ayant accueilli la parole du serpent engendra la désobéissance et la mort ; mais Marie, acquiesçant à la parole de l'ange, engendra celui qui a vaincu le serpent et ses suppôts, anges et hommes⁵.

Puis, quatre problèmes retinrent leur attention : sa maternité virginale, son immaculée conception, son assomption, son rôle de médiatrice.

Les difficultés qu'ils rencontrèrent pour les présenter en conformité avec les Écritures firent que leurs débats furent non seulement passionnés, mais aussi très longs et très souvent houleux.

⁴ Cf. ch. 7. 2.5.

⁵ *Dialogue avec Tryphon*, C. 4-6.

Sa maternité virginale

Leurs débats sur la nature du Christ amenèrent les théologiens à proclamer Marie Mère de Dieu. À cette époque, tous les chrétiens ne partageaient pas la même représentation de Jésus de Nazareth. Une minorité prétendait qu'il n'était qu'un homme adopté et divinisé par Dieu, ou qu'il était un demi-dieu né des amours entre un Dieu et une mortelle, ou qu'il était bien Dieu, mais qu'il s'était contenté de prendre les apparences d'un homme. En 431, le concile d'Éphèse trancha en réfutant toutes ces représentations. Il proclama solennellement que Jésus était bel et bien une personne humaine de chair et de sang, née d'une vierge, mais possédant deux natures, la nature humaine et la nature divine, « unies sans confusion ». Il était réellement Dieu et réellement homme. En conséquence, le Concile avalisa ce que croyait la majorité des chrétiens au sujet de Marie. Contre Nestorius, patriarche de Constantinople de 428 à 431, pour qui Marie n'était que la mère de l'homme Jésus, il la proclama Mère de Dieu.

Et en 649, au Concile de Latran, ils apportèrent la précision suivante concernant sa virginité :

Marie a conçu spécialement et véritablement du Saint-Esprit, sans semence humaine, et enfanté sans corruption, sa virginité demeurant non moins inaltérée après l'enfantement.

Autrement dit, Marie fut vierge avant, pendant et après l'enfantement de son fils Jésus. (Canon 3)

Pour les pères conciliaires, Marie n'eut donc pas d'autres enfants.

Son Immaculée Conception

L'Église avait suivi saint Augustin (354-430) qui avait affirmé avec force et conviction qu'Adam et Ève avaient été privés de l'amitié de Dieu et de l'immortalité, à la suite de leur désobéissance. Pour le malheur de leurs enfants, ils avaient transmis, telle une tare, au moment de leur conception, cette double perte. Et ceux-ci à leur tour l'avaient transmise, de conception en conception, de génération en génération, à toute leur descendance⁶. En conséquence, Marie, au moment de sa conception, fut affligée, comme tous ses semblables, de cette double déchéance. De nombreux chrétiens et théologiens de l'Église d'Orient s'insurgèrent. Marie n'avait pu naître hors de l'amitié de Dieu et son corps qui avait porté le Sauveur du monde ne pouvait être voué à la destruction. Sainte, sans péché, pure, elle n'avait pu être affligée du péché originel, la mort n'avait pu l'atteindre.

C'est au XIII^e siècle que des théologiens, tels Robert Grossetête (~1175 - 1253) et Duns Scot (~1226 - 1308) trouvèrent une solution acceptable pour tous et en accord avec les Écritures. Ils affirmèrent que si le Christ avait reçu de Dieu son Père le pouvoir de racheter tous les hommes - ce qu'il avait fait par sa mort rédemptrice - il avait aussi le pouvoir de les préserver du péché originel. Ce qu'il avait fait pour Marie, et pour elle seule, au moment de sa conception.

Cet éclaircissement permit à la doctrine de l'Immaculée Conception de s'imposer dans toute la Chrétienté occidentale. En 1439, le Concile de Bâle la consacra sous la forme d'un dogme, mais le pape qui était en froid avec ce concile ne l'approuva pas. Il fallut attendre 1854 pour que Pie IX le proclamât solennellement.

L'Assomption de Marie

Si l'Assomption de Marie était une croyance répandue parmi les chrétiens orientaux dès les V^e-VI^e siècles, et parmi les chrétiens occidentaux, dès le Moyen Âge, il fallut attendre 1950 pour voir Pie XII proclamer ce dogme, en précisant qu'il ne fallait pas voir dans sa « montée au Ciel » une montée physique, géographique, mais uniquement une entrée dans le monde

⁶ Cf. ch. 7. 2.11.

divin. De même, il s'abstint d'affirmer si Marie était morte ou non, les théologiens ne parvenant pas à s'entendre à ce sujet.

Son rôle de médiatrice

La prière du « Sub tuum praesidium » que nous avons présentée plus haut, atteste que les premiers chrétiens virent très tôt en Marie une médiatrice entre Dieu et eux. En 431, au Concile d'Éphèse, dans le discours de clôture, son rôle de coopératrice de son Fils au salut du monde est fortement mis en relief en l'assimilant à l'Église, appelée « Marie ». En voici un bref extrait :

Par toi les démons sont chassés. Par toi, le diable tentateur est précipité du ciel. Par toi, la créature déchue est élevée au ciel. Par toi, le monde entier possédé par l'idolâtrie, est parvenu à la connaissance de la vérité. (...) Par toi les peuples sont conduits à la conversion⁷.

Deux siècles plus tard, le patriarche Germain de Constantinople (~635 - 733) alla jusqu'à affirmer que toute médiation entre le Christ et les hommes passait obligatoirement par Marie.

Puissante est ton aide pour le salut, ô Mère de Dieu, et il n'y a pas besoin d'aucun autre médiateur auprès de Dieu. (...) Personne ne se sauve si ce n'est à travers toi, ô toute sainte. Personne n'est libéré de ses maux si ce n'est par toi, ô irréprensible. Personne ne reçoit un don si ce n'est par toi, ô toute chaste. Personne n'est pris en pitié sinon à travers toi, ô toute vénérable⁸.

C'est dire l'importance que de nombreux chrétiens accordaient à ce rôle de médiatrice qui ne fit que croître dans l'Église. Lors du Concile du Vatican II (1962 - 1965), certains évêques auraient souhaité un dogme proclamant Marie, Médiatrice de toutes les grâces. Mais une majorité de pères conciliaires refusa d'entrer en matière, partageant la position du pape Léon XIII qui affirmait, en 1896, que Marie était bien médiatrice, mais médiatrice auprès du médiateur, le Christ.

De la dévotion au culte liturgique

La réflexion théologique des Pères de l'Église ne déboucha pas seulement sur la formulation de ces dogmes, elle fit encore entrer Marie dans le culte liturgique. Dès la fin du III^e siècle, à Rome, dans la liturgie de Noël, sa présence (obligatoire !) dans la célébration de la naissance de son Fils, commença à inspirer des prières d'action de grâces. Dès le IV^e siècle, dans la liturgie orientale, elle fut glorifiée dans le canon de la messe, notamment dans les offices de saint Jacques et de saint Marc.

Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. Tu es bénie entre toutes les femmes et béni le fruit de ton sein, car tu as engendré le sauveur de nos âmes.

Comme on le constate, c'est la première partie de l'Ave Maria qui apparaît et que le pape saint Grégoire le Grand (540 - 604) introduira dans la liturgie latine.

Mais c'est à partir du Concile d'Éphèse que son culte se structura réellement dans la liturgie. Cela commença vers 440, lorsque le pape Sixte III lui dédia la basilique Sainte-Marie-Majeure à Rome sous le vocable de « basilique de la Mère de Dieu ». C'est la première église qui lui était consacrée.

⁷ « Homélie IV » PG 77, 992 BC. Cité par Laurentin René, *Court traité sur la Vierge Marie*, Paris, ŒIL, 2009, p. 63.

⁸ « In sanctae Mariae zonam », PG 98, 380 B, BC.

Quant à l'Église d'Orient, elle lui consacra une première fête liturgique qu'elle fixa au 15 août et qu'elle appela fête de la Mère de Dieu. Au VI^e siècle, cette fête se transforma en fête de l'Assomption, célébrant la dormition de Marie et sa naissance au Ciel. Durant ce même siècle, elle développa la vénération de Marie à travers l'icône. Elle est celle qui montre la voie, c'est-à-dire l'Enfant-Dieu qu'elle porte dans ses bras.

Du VII^e au IX^e siècles, trois autres fêtes mariales furent instituées : l'Annonciation, le 25 mars, la Nativité de Marie, le 8 septembre, la Purification, le 2 février. Puis suivirent la Présentation de Marie au Temple, le 21 novembre, la Visitation, le 2 juillet. Ces fêtes et sa présence dans toutes les grandes fêtes célébrant le Christ (Noël, Pâques, Pentecôte...) firent que Marie occupa dans le cycle liturgique annuel une place de plus en plus prépondérante.

Dans l'Église d'Occident, ces fêtes mariales furent introduites dans le cycle liturgique au moment où, en Europe, se mettait en place une théocratie semblable à celle de l'Empire romain d'Orient devenu l'Empire byzantin et qui fut l'œuvre des empereurs francs (800 - 924) et ottoniens (962 - 1024).

Ce développement parallèle n'était pas l'œuvre du hasard.

Ces empereurs se trouvaient au sommet d'une pyramide de seigneurs liés les uns aux autres par des rapports de supériorité, d'égalité et d'infériorité. Ils jouaient le rôle de représentants de Dieu sur Terre. Leurs principales fonctions étaient celles de juge et de protecteur. Ce fut à travers elles que les chrétiens façonnèrent leur image de Dieu. S'il était Père, ils virent avant tout en lui le « Dominus Deus », le Seigneur Dieu, le Juge, qu'ils représentèrent généralement et de façon logique en majesté, en empereur, tout comme d'ailleurs son Fils, lui aussi juge des vivants et des morts.

Mais ce Dieu en majesté, semblablement à l'empereur, parut lointain et inaccessible au commun des chrétiens. Détenteur de l'Autorité suprême, il ne pouvait que susciter crainte et tremblement. Ils se tournèrent donc vers Marie en qui ils virent leur meilleure avocate pour faire fléchir aussi bien son Fils que Dieu le Père. C'est à elle donc qu'ils adressèrent prioritairement leurs prières, leurs supplications.

Aux yeux d'une humanité coupable, le Christ était trop sublime, trop terrible, trop juste, mais la plus tremblante faiblesse ne pouvait craindre d'approcher sa Mère⁹.

Au XI^e siècle, une prière à la Vierge se répandit dans toute la Chrétienté, tant elle exprimait avec justesse la confiance que le peuple chrétien plaçait en elle. C'est le « *Salve Regina* ».

Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, et notre espérance, salut.

Vers vous nous élevons nos cris, pauvres exilés, malheureux enfants d'Ève.

Vers vous nous soupignons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes.

De grâce donc, ô notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux.

Et après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit de vos entrailles.

Ô clémente, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie.

Autre représentation de Marie. Dans cette société hiérarchisée, si les chrétiens imaginaient Dieu le Père et son Fils Jésus-Christ comme des juges, ils élevèrent Marie, servante de Dieu, au rang de reine. Reine du Ciel où elle siégeait juste en dessous du Christ, mais bien au-dessus des anges et des saints. D'où sa puissance d'intercession.

⁹ Adams Henry, *Le Mont-Saint-Michel et Chartres : les clés du Moyen Âge français*, Paris, Éd. Laffont, 1955, p. 104.

Marie joua encore un autre rôle important au sommet de ces deux empires franc et ottonien. Immaculée, sans péché, inaccessible à toute tentation de la part de Satan, ayant échappé à la mort en étant élevée au Ciel au terme de sa vie, siégeant désormais aux côtés de son Fils, les empereurs en firent leur « championne » contre les assauts de leurs ennemis soudoyés par le démon. Ils placèrent leur empire sous sa protection. Leurs épouses, les impératrices, se mirent, elles aussi, sous sa protection afin qu'elle leur assurât une descendance masculine et elles la prirent comme modèle de douceur, de pureté, de patience, de force dans les épreuves inhérentes à leur rôle de reines.

Nous l'avons souligné un peu plus haut, la voie monastique était considérée comme la Voie royale du salut. Entre le IX^e et le XI^e siècles, l'Ordre de Cluny rayonna sur toute l'Europe et attira une multitude de chrétiens¹⁰. Selon l'usage en vigueur, les familles féodales confiaient aux monastères leurs enfants qu'elles voulaient écarter de la succession. Jusqu'au XI^e siècle, beaucoup d'entre eux y entraient dès l'âge de cinq-sept ans. Ce n'est qu'ensuite que les coutumiers fixèrent à dix-huit ans l'âge minimum pour embrasser la voie monastique. À ces enfants privés de leurs mères et à tous ses moines privés de présence féminine, l'Ordre de Cluny leur offrit Marie comme leur véritable mère et comme le plus pur des modèles pour vivre leur célibat dans la foi.

XI^e siècle Le culte marial prend son essor

C'est sur ces bases dévotionnelles, théologiques et liturgiques que le culte marial connut, à partir du XI^e siècle, un essor sans précédent dans toute la chrétienté.

La renaissance des villes et du commerce porta un coup fatal à la société féodale. Émergea une société urbaine qui, s'appuyant sur le pouvoir royal, réussit peu à peu à s'imposer à ces féodaux en leur arrachant toutes les libertés dont elles avaient besoin. Organisées en communes autogérées, ces villes développèrent chez leurs habitants un sentiment très fort de solidarité et d'entraide avec leurs multiples associations professionnelles : guildes, hanses, métiers (corporations), avec leurs confréries religieuses, leurs paroisses, leurs couvents, leur université pour certaines... Émergea une nouvelle manière de vivre ensemble, que l'on voulut plus fraternelle. Et celle-ci donna le jour à une nouvelle représentation de Dieu. Le Père, le Juge du monde féodal se transforma en Bon Dieu. Quant au Christ, s'il demeura toujours le Fils de Dieu assis à la droite du Père, jugeant les vivants et les morts, il fut de plus en plus reconnu comme un Dieu qui partagea la commune misère des hommes et qui, pour leur salut, accepta de mourir sur une croix comme le dernier des esclaves. À partir du XIII^e siècle, au fur et à mesure que des guerres et des calamités naturelles (épidémies de peste, et Petit Âge glaciaire notamment) infligeaient de mortelles plaies à ce Moyen Âge, les Christ en croix se multiplièrent, représentés avec un corps se tordant de douleur.

Et au pied de la croix, on représenta sa mère, debout, souffrant, elle aussi, mille morts ou en Piéta douloureuse, accueillant sur ses genoux son fils supplicié. Sa douleur unie à celle de son Fils fut considérée comme une participation à son œuvre de salut. Son rôle de médiatrice fut de plus en plus mis en évidence. Elle devint dès lors le recours de toutes les causes désespérées.

¹⁰ Cf. ch. 7.2.12.

Au XII^e siècle, les cisterciens introduisirent le rosaire¹¹, la prière répétitive de l'Ave Maria qui, nous venons de le voir, ne comportait que la salutation de l'ange Gabriel à Marie. Au XIII^e siècle, les dominicains popularisèrent cette dévotion. Au XIV^e siècle, au moment où l'Europe connaissait ses plus graves difficultés (La Grande Peste faucha un tiers de ses habitants entre 1347 et 1412) une seconde partie fut ajoutée à cette prière mariale et qui était le cri de désespoir d'une population accablée. Elle apparut pour la première fois dans un bréviaire cartusien de 1350.

Sainte Marie, priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen

C'est au XVI^e siècle que cette prière trouva sa formulation définitive.

Je vous salue, Marie pleine de grâce ;
Le Seigneur est avec vous.
Vous êtes bénie entre toutes les femmes
Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.
Sainte Marie, Mère de Dieu,
Priez pour nous, pauvres pécheurs,
Maintenant, et à l'heure de notre mort.
Amen.

Sa répétition permettait à celui qui la récitait d'établir dans son cœur et son esprit le calme nécessaire pour méditer la vie du Christ et de sa mère. Pour les chrétiens que ne savaient pas lire, elle remplaça la récitation des 150 psaumes de la Bible à laquelle s'adonnaient les clercs et les moines dans leur office des Heures.

Notre-Dame

Pour leur défense les villes médiévales s'entourèrent de murailles. Mais aussi hautes et épaisses qu'elles furent, elles n'étaient pas à l'abri d'une trahison, d'une défaite en cas de conflit, d'une calamité naturelle... Ces nouvelles communautés ne comptèrent donc pas seulement sur leurs forces armées et leurs richesses, elles s'appuyèrent sur Dieu, le meilleur des remparts, pensaient-elles. Et pour l'obtenir, elles s'adressèrent à Marie. Elles furent confortées dans cette démarche par toute une série de recueils décrivant les miracles qu'elle ne cessait d'accomplir. Elle avait rendu la vue à un pèlerin, redonné l'usage de ses jambes à un paralysé, chassé le démon d'un possédé, rendu la vie à un petit enfant...

Ces communautés urbaines n'hésitèrent pas à financer la construction au centre de leur ville d'un sanctuaire qu'elles lui dédièrent et chacune voulut qu'il soit le plus grand, le plus beau. Entre 1170 et 1270, quatre-vingts cathédrales et près de cinq cents grandes églises lui furent consacrées dans la Chrétienté. D'où le nom de cathédrale Notre-Dame donné à la plupart d'entre elles.

Si les architectes firent de ces édifices de véritables « bibles de pierre », d'extraordinaires catéchismes illustrés avec leurs statues, leurs vitraux, leurs peintures..., ils en firent encore et surtout le symbole de la Vierge, médiatrice entre son fils et les hommes. Très souvent placée avec son enfant dans les bras au trumeau du portail central, ou représentée en Reine couronnée par son Fils, elle accueillait les fidèles, les faisait entrer dans son intimité et les conduisait

¹¹ Le mot rosaire vient de la tradition médiévale de couronner les statues de la Vierge d'une couronne de roses, chacune d'elles symbolisant une prière. Il est constitué de trois chapelets. Un chapelet est un collier de perles comprenant cinq dizaines d'Ave Maria introduite chacune par un *Notre Père* et suivi d'un *Gloire au Père*.

jusqu'à l'autel pour y adorer son Fils réellement présent dans l'eucharistie¹². Selon la comparaison très suggestive d'Hermann de Tournai (mort en 1137), si l'Église était semblable à un corps, si le Christ en était la tête, Marie en était le cou.

Devant leurs parvis, acteurs et jongleurs jouaient des œuvres qui célébraient ses hauts faits et qui exercèrent une influence très importante auprès du petit peuple sur leur foi en Marie. Le *Miracle de Théophile de Rutebeuf* fut un des plus grands succès de l'époque. Il racontait qu'un prêtre Théophile, vicaire d'Adana, responsable de l'économat de l'évêché, avait commis des malversations. Il avait donc perdu sa place. Ruiné, il avait vendu son âme au diable pour retrouver richesse et considération. Mais pris de remords, il pria Notre-Dame qui l'arracha des griffes de Satan et le conduisit sur le chemin de la sainteté.

À l'intérieur de ces villes, corporations de métiers, confréries et ordres religieux aimèrent eux aussi se mettre sous sa protection. Se développa alors une statuaire représentant Marie abritant sous son manteau le peuple chrétien, prêtres, moines et laïcs, aussi bien de l'enfer que des maux d'ici-bas, et tout particulièrement de la peste.

Son culte se développa dans toute la Chrétienté sous l'impulsion de ses plus fidèles dévots : les cisterciens, avec, à leur tête, saint Bernard de Clairvaux, « nourrisson de Notre-Dame », les franciscains et les dominicains.

Dès 1100, certains de ces sanctuaires devinrent de hauts lieux de pèlerinage où affluaient en masse les chrétiens pour la prier, obtenir une faveur et surtout voir et toucher ses reliques : sa blanche chemise, son fin soulier, ses cheveux, quelques gouttes de son lait (!!!???) et pour la prier.

Les dérives ne manquèrent pas. Chez certains dévots, la Trinité n'était pas constituée de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu l'Esprit-Saint, mais de Dieu le Père, de son Fils et de Marie.

Il n'est pas étonnant qu'à partir du XVI^e siècle, les réformateurs protestants se mirent à affirmer avec force que seul le Christ était le médiateur entre Dieu et les hommes, et qu'en conséquence le culte marial et celui des saints n'avaient plus leur place et que toutes leurs reliques devaient être détruites.

En 1543, dans son *Traité des reliques*, Jean Calvin se moquent de la multitude des ampoules contenant quelques gouttes de lait du sein de la Vierge.

Tant y a que si la sainte Vierge eût été une vache et qu'elle eût été nourrice toute sa vie, à grand'peine en eût-elle pu rendre telle quantité.

Au fil des derniers siècles, les positions se durcirent. Plus les protestants, suivis des Lumières au XVIII^e siècle, critiquaient le culte rendu à Marie, et tout particulièrement son rôle de médiatrice, plus les catholiques l'exaltaient.

Cette exaltation atteignit des sommets aux XIX^e et XX^e siècles avec trois événements :

- La fondation d'une multitude de congrégations religieuses consacrées à la Vierge et qui se donnèrent pour but la rechristianisation de l'Europe.
- La proclamation, en 1854, du dogme de l'Immaculée Conception et celui de l'Assomption en 1950.
- La multiplication d'apparitions de la Vierge à travers le monde. Dix-huit entre 1803 et 1899, quarante-huit entre 1900 et 1995¹³.

Si l'on considère ne serait-ce que les foules des fidèles qui, en flots continus, ne cessent de se rendre en pèlerinage dans les très nombreux sanctuaires à travers le monde dédiés à Marie -

¹² C'est à cette époque que se développe l'adoration du Christ réellement présent dans l'eucharistie.

¹³ Cf. le site www.apparitions-vierge-marie.fr

sept millions de pèlerins à Lourdes, chaque année - ce culte ne semble pas être affecté par la crise religieuse actuelle. Selon les mariologues, Marie de Nazareth serait « l'Homo *religiosus* » le plus prié actuellement dans le monde.

Nos guides

- Borgeaud Philippe, *La Mère des dieux : de Cybèle à la Vierge Marie*, Paris, Éd. du Seuil, 1996.
- Boutry Philippe, « La spiritualité mariale », in Encyclopédie des religions, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, t. I, pp. 679-685.
- *Dictionnaire des « apparitions » de la Vierge Marie : inventaire des origines à nos jours*, sous la dir. de René Laurentin et Patrick Sbalchiero, Paris, Éd. Fayard, 2007.
- Gros Gérard, *Étude sur les prières mariales en vers français (XII^e-XV^e siècle)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2004.
- Laurentin René, *Court traité sur la Vierge Marie*, Paris, ŒIL, 2009, 6^e éd.
- Le Goff Jacques, *Le Dieu du Moyen Âge*, Paris, Éd. Bayard, 2003.
- *Marie : le culte de la Vierge dans la société médiévale*, Études réunies par Dominique Iogna-Prat, Eric Palazzo, Daniel Russo, Paris, Éd. Beauchesne, 1996.
- Schwarz Félix F., *Symbolique des cathédrales : visages de la Vierge*, Paris, Éd. du Huitième Jour, 2003.

7.2.9

Dès ~ 250

Empire romain d'Orient

Homo *religiosus* à la recherche de la Lumière divine

Au cours de cette quête du divin que nous parcourons, nous avons rencontré des Homo *religiosus* qui ne se contentaient pas d'adorer et de servir leurs dieux afin d'obtenir en retour aide et protection, mais qui cherchaient passionnément à entrer en contact avec eux, tels les rishis en Inde¹. Parmi toutes les Voies qu'ils explorèrent pour laisser la Lumière divine pénétrer en eux, il en est une qu'ils privilégièrent tout particulièrement, celle du monachisme.

Celui-ci peut se définir comme un retrait du monde que s'impose volontairement un Homo *religiosus* (homme ou femme), afin de se consacrer totalement et pleinement, seul (érémisme) ou au sein d'une communauté (cénobitisme), à la recherche au plus profond de lui-même de cette Lumière, en observant le célibat, la pauvreté, l'obéissance et en s'adonnant à des pratiques appropriées parmi lesquelles la méditation, la prière, l'étude, le silence, le jeûne, l'ascèse... Parfois aussi il recourt à des techniques physico-psychiques, tel que le yoga. Cette panoplie de moyens n'a d'autre but que de lui permettre de maîtriser son Moi et, par-là, de laisser la Lumière divine l'envahir.

Au début de notre ère, dans l'Empire romain, ce monachisme était notamment représenté, en Grèce, par des communautés pythagoriciennes, en Palestine, par des communautés esséniennes et divers mouvements, tel que celui de Jean le Baptiseur auquel Jésus de Nazareth appartient un certain temps, en Égypte, par des communautés masculines et féminines d'ascètes contemplatifs juifs, appelés thérapeutes, ainsi que par des religieux adorateurs de Sérapis, qui vivaient reclus dans ses temples, notamment à Memphis.

Dès le milieu du III^e siècle, à leur tour, des chrétiens adoptèrent cette voie du monachisme sous sa double forme d'érémisme et de cénobitisme.

Aux origines du monachisme chrétien

À la suite de la prédication des apôtres, les premiers chrétiens croyaient que Jésus-Christ, après sa mort et sa résurrection, avait rejoint Dieu, son Père, dans son royaume céleste. De plus, ils croyaient que, dans un avenir très proche, il allait revenir et établir sur Terre ce Royaume que les forces du Mal l'avaient empêché de fonder lors de sa première venue.

Leur grande tâche fut donc de se préparer à l'accueillir. Deux voies qui menaient à l'entrée de ce Royaume leur étaient proposées : celle du martyr lorsque le pouvoir impérial romain se mettait à les persécuter et celle de la sainteté. La voie du martyr était la plus directe. Le supplicié voyait les portes du Royaume s'ouvrir immédiatement devant lui. La voie de la sainteté consistait avant tout à imiter au quotidien l'amour que le Christ avait témoigné durant sa vie terrestre envers Dieu son Père et envers les hommes quels qu'ils fussent. Afin d'imiter au plus près le Christ, certains de ses fidèles, tout en participant pleinement à la vie des premières communautés, s'adonnèrent chez eux à des pratiques ascétiques. Dès la fin du I^{er} siècle, ces

¹ Cf. ch. 2. 1.

pratiques se propagèrent aux marges du christianisme dans les sectes judéo-chrétiennes gnostiques notamment².

Aux III^e et IV^e siècles, aussi incroyable que cela paraisse, ce fut au tour de milliers de chrétiens de quitter leurs villes et villages pour se retirer dans les déserts de Basse et Haute-Égypte, afin d'y vivre une vie d'ermite. Ces chrétiens étaient généralement des laïcs formés. Ils savaient lire et écrire et avaient fait des études. L'histoire a retenu le nom de quelques-uns d'entre eux : Paul de Thèbes (~250 ?), riche héritier d'un grand domaine en Basse-Thébaïde, Antoine (~251 - ~356), lui aussi riche propriétaire terrien, Pacôme (~292 - ~348), soldat « païen », Macaire d'Alexandrie († vers 394), un ancien confiseur, Macaire l'Égyptien († vers 390), un chamelier...

Les historiens se sont demandé pour quelles raisons autant de chrétiens prirent le chemin du désert, pourquoi l'avaient-ils pris à ce moment-là et pourquoi en Égypte avant tout ?

La première raison est d'ordre religieux.

Il ne fait pas de doute que la ferveur religieuse qui animait les communautés chrétiennes poussa plus d'un de leurs membres à appliquer à la lettre le conseil que Jésus de Nazareth avait donné à un jeune homme riche qui lui demandait ce qu'il devait faire pour entrer dans le Royaume de Dieu. Celui-ci lui avait répondu :

Va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres. Tu posséderas un trésor dans le Ciel. Puis, viens et suis-moi. (Mc 10 : 21)

Ils quittèrent leur famille, leur entourage, distribuèrent leurs biens et gagnèrent le désert pour chercher Dieu, l'Absolu, dans le silence, la prière et la méditation de sa Parole gravée dans la Bible.

La seconde raison tient au climat délétère qui régnait dans l'Empire, et tout particulièrement en Égypte, durant une grande partie du III^e siècle.

Les barbares et les Perses ne cessaient de lancer des incursions le long des frontières, massacrant les populations et pillant leurs villes. De 235 à 284, plus d'une vingtaine d'empereurs soldats se succédèrent à la tête de l'État. Se combattant les uns les autres, pressurant les populations pour financer leurs armées, ils commirent eux aussi d'innombrables dégâts et des souffrances intolérables dans les provinces. À ces violences s'ajouta, de 250 à 260, la peste qui frappa sévèrement l'Égypte, causant une multitude de morts, avant de se répandre dans le reste de l'Empire.

L'évêque Cyprien de Carthage (~200 - 258) écrivait dans son traité *De la mortalité* :

Nous voyons crouler le monde sous les fléaux qui l'envahissent de toutes parts. Le présent est bien triste ; l'avenir sera plus triste encore ; c'est donc un avantage pour nous de quitter promptement cette vie.

Quant à l'Égypte, grenier à blé de l'Empire romain, elle supportait mal l'occupation romaine, son exploitation et la fiscalité écrasante à laquelle elle était soumise. Des révoltes éclatèrent sporadiquement aussi bien dans les villes que dans les villages.

La documentation rassemblée par les historiens montre que, dans les villages, des tensions très fortes opposaient les petits fermiers les uns aux autres. Au fil des générations, la plupart d'entre eux avaient réussi à accéder à la propriété qui leur avait permis de concrétiser leur rêve : vivre en autarcie, sans avoir besoin des autres. Or au moment où, enfin, leur rêve était à portée de main, la lourde fiscalité qu'imposèrent ces empereurs-soldats le réduisit à néant. À cette charge s'ajouta l'injustice. Chaque village était imposé globalement. À ses chefs revenait la

² Cf. ch. 7. 2.4

responsabilité de fixer ce que chacun devait payer. Or, plus d'une fois, ceux-ci profitèrent de leur situation pour ruiner qui un voisin, qui un concurrent, qui se trouvait en litige avec eux. De plus, dans ces temps troublés, ces paysans vivaient la peur au ventre tant ils craignaient de voir leurs récoltes confisquées ou détruites. Dans ce pays dont l'agriculture dépendait impérativement de l'irrigation, la répartition de l'eau n'était pas seulement source de fertilité, mais aussi source de tensions. À celles-ci s'ajoutèrent celles provoquées par les dénonciations lors des persécutions religieuses, par la saisie des biens de ceux que le pouvoir envoyait à la mort ou en exil. Sur le plan religieux, une guerre rampante des religions opposait encore « païens » et chrétiens. Pour les premiers, par des rites et des sacrifices, les dieux étaient facilement accessibles. Pour les seconds, Dieu ne se révélait qu'au terme d'une longue quête, d'une longue conversion. D'où des discussions sans fin sur le sacré, parfois orageuses, allant jusqu'au pugilat, l'Égyptien était connu pour avoir le sang chaud. Bref, tous ces éléments créèrent parfois des tensions si fortes que certains « craquèrent » ! Ils ne parvenaient plus à vivre leur vie de chrétien dans la sérénité. Ils ne parvenaient plus à observer le grand commandement du Christ : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* ». Alors ils abandonnèrent tout et se retirèrent au désert.

Ce n'est pas par vertu que je vis seul, disait abba Matoès, un ermite, mais par faiblesse ; ce sont ceux qui vivent au milieu des hommes qui sont forts³.

Ceux qui venaient les visiter découvraient à leur grande surprise des hommes qui, enfin, avaient réalisé leur rêve : vivre en autarcie. Mais avec trois fois rien. Certes, ils n'obtenaient ce détachement des biens matériels qu'au prix d'une sévère ascèse. Mais ils vivaient heureux, en paix, sereins.

(L'ermite) jouait héroïquement, en silence, devant une société enserrée dans les rets d'obligations contraignantes et d'âpres relations, le rôle de l'homme autarcique, absolument indépendant⁴.

Cette indépendance économique, cette paix intérieure retrouvée leur permirent de vivre leur foi religieuse comme ils le désiraient : intensément. Cela ne fut pas toujours facile, car ils durent encore combattre une foule de démons qui n'étaient autres que les penchants de leur fragilité humaine : démons de l'envie, de la colère, de la fornication, de l'oisiveté, de l'acédie... Ils se livrèrent alors à un auto-exorcisme en pratiquant le jeûne, la mortification, la pénitence.

Les premiers ermites chrétiens

Paul et Antoine, les ermites les plus connus de cette époque, imaginèrent pour leurs disciples une vie de semi-ermite. S'ils vivaient seuls la plupart du temps dans leurs petits ermitages qu'ils construisirent proches de celui d'un ancien, d'un « abba » (père), ils se retrouvaient, chaque fin de semaine, à l'église du village pour célébrer avec ses habitants la liturgie eucharistique et mener ensemble des entretiens spirituels. Puis, chacun rentra dans son ermitage avec quelques provisions acquises grâce à leur travail manuel. Ce semi-érémisme ne resta pas confiner à l'Égypte. Il essaima en Palestine et en Syrie, puis dans les îles de la Méditerranée occidentale (Capraria, Gorgona, Gallinara, îles d'Hyères...).

³ *Apophtegmes des pères du désert*, Matoès 13, 293 C., Paris, Éd. du Seuil, 1976.

⁴ Brown Peter, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris, Éd. Gallimard, 1983, p. 169.

De l'érémisme au cénobitisme

Constatant que cette solitude aggravée de jeûnes et de pénitences parfois inconsidérés pouvait conduire certains de ces ermites à la dépression, voir à la folie, ou à des pratiques étranges, telle celle de vivre au sommet d'une colonne ou dans des arbres pour être plus près de Dieu, d'autres ermites, Pacôme et ses compagnons notamment, adoptèrent le cénobitisme, c'est-à-dire une vie de solitude, mais vécue au sein d'une communauté fraternelle, donnant ainsi naissance aux premiers monastères chrétiens. Pacôme fut le premier à rédiger une Règle de vie pour sa communauté. Elle fut reprise et complétée par Basile de Césarée (~329 - 379). Adoptée par de nombreuses communautés, elle faisait alterner d'une manière aussi équilibrée que possible les heures de méditation, de prière, d'étude, de travaux manuels et de repos. Le moine chrétien était né.

Le monastère pacômien était donc une petite communauté de cinq à six moines pratiquant le même métier et habitant chacun une petite maison au sein même d'un village. Une douzaine de ces monastères se constitua donc sur la même rive du Nil. Ensemble, ils formaient une « koinonia » (communauté spirituelle) sous la responsabilité d'un supérieur. Leurs moines se retrouvaient tous ensemble, deux fois l'an. Sur l'autre rive du Nil, des monastères furent construits pour des moniales. Ces monastères pacômiens subsistèrent jusqu'aux invasions arabes (639 - 642).

Macaire l'Égyptien, lui, fonda, dit-on, en 360, un monastère qui accueillit plus de 4000 moines venus non seulement d'Égypte, mais de Grèce, d'Éthiopie, d'Arménie, de Nubie, de la Palestine, d'Italie, de la Gaule et aux origines les plus diverses : savants, philosophes, aristocrates, fellahs analphabètes...

Ce monachisme se développa ensuite dans la partie orientale de l'Empire romain aussi bien dans des lieux retirés que dans des villes où les moines prirent en charge des activités d'entraide. Leur fougue religieuse les poussa plus d'une fois à intervenir avec fracas dans les querelles théologiques qui agitaient alors l'Église.

C'est au cours du III^e siècle que le monachisme obtint la reconnaissance officielle de la part des Églises locales près desquelles il s'implanta.

Au IV^e siècle, les persécutions des chrétiens par l'Empire romain ayant pris fin et leur religion proclamée religion d'État, le monachisme connut un essor extraordinaire. Si l'on ne peut douter de la sincérité de la plupart des vocations, le monastère pouvait représenter pour beaucoup un refuge bienvenu en cas de crise économique ou dans les régions ravagées par les invasions barbares. Mais aujourd'hui encore les études manquent pour déterminer avec précision le rôle qu'ont pu jouer les pressions politiques, économiques et militaires sur ce « rush » vers la vie monastique.

Le monachisme dans l'Orient romain

Au IV^e siècle, le monachisme présentait dans l'Orient romain une diversité et une vitalité telles qu'il commença d'inquiéter les autorités religieuses et civiles. Juridiquement, on ne savait pas ce qu'était un moine, mais on savait ce qu'il n'était pas : il n'était ni un clerc ni un laïc, mais pouvait être soit l'un soit l'autre. Socialement, ces moines constituaient une énorme masse qu'il fallait intégrer d'une manière ou d'une autre dans la société. La plupart des cénobites vivaient dans les villes dont certaines abritèrent plusieurs dizaines de monastères. Lors des querelles théologiques que provoqua l'arianisme, ces moines urbains se transformèrent parfois en de véritables troupes de choc qui s'affrontèrent dans les rues, les uns partisans d'Arius, les

autres partisans des évêques nicéens. D'autres moines, les gyrovagues, sortes d'électrons libres, ne cessaient de parcourir les routes de pèlerinages de l'Empire. D'autres encore, les ermites, perdus dans la nature, reclus dans des ruines ou des grottes ou vivant dans des arbres ou sur des colonnes, échappaient à tout contrôle de l'autorité ecclésiastique, mais faisaient l'objet d'une intense ferveur populaire.

Aussi, à partir du V^e siècle, les autorités religieuses et civiles se mirent-elles à donner un statut officiel au monachisme. Il devait être l'expression d'une vocation et d'un christianisme exemplaire. À cette tâche s'attelèrent les conciles de Chalcédoine (451), Quinisexte⁵ (692), Nicée (787), Constantinople (869 - 870), ainsi que l'empereur Justinien (527 - 565). Ils élaborèrent une législation qui permit au monachisme de s'intégrer dans le paysage de l'Empire et d'être une Voie véritable pour tout Homo *religiosus* à la recherche de la Lumière divine.

Citons quelques-unes de ces prescriptions.

- Quiconque veut ouvrir un monastère doit obtenir l'autorisation de l'évêque du lieu.
- Le cénobitisme est la forme privilégiée du monachisme.
- L'érémitisme n'est pas condamné. Il ne peut être pratiqué que par des moines chevronnés.
- Le gyrovague est mis hors la loi ; les moines sont astreints à résidence.
- Tout monastère doit être dirigé par un higoumène (guide) et un économ.
- Tout monastère doit se doter d'une Règle en s'inspirant notamment de celle de Basile de Césarée.
- Chaque monastère est indépendant.
- Tout candidat à la vie monastique ne sera accepté qu'après une période probatoire où sa vocation sera testée.

Le moine devint donc officiellement un chrétien qui s'engageait par vœux (obéissance, chasteté, pauvreté) dans une communauté à suivre la Voie de la perfection chrétienne. Il était reconnaissable à son habit.

Une Voie au service du peuple chrétien

Les monastères furent, dès lors, des centres qui influencèrent fortement la vie religieuse des Églises locales. La plupart de leurs évêques étaient d'anciens moines. Les monastères furent encore des acteurs importants de la diffusion de la culture chrétienne en produisant une pléiade de théologiens, de poètes et d'écrivains et en développant notamment l'art de l'architecture, de l'icône et du chant liturgique. Sur le plan social, ils prirent souvent en charge le soin des malades, l'aide aux pauvres, l'éducation et l'instruction religieuse des enfants... Se développant dans un empire théocratique, ils jouèrent de même un rôle important dans le domaine politique en donnant à l'Église une série de patriarches et d'évêques prestigieux avec lesquels le pouvoir dut compter. Ils furent ensuite les principaux promoteurs de l'évangélisation des pays slaves : Arménie, Moravie, Bulgarie, Serbie, Roumanie, Russie où, là aussi, ils jouèrent un rôle déterminant dans les domaines intellectuel, social, artistique et politique.

Une Voie favorisant l'accueil de la Lumière divine

Si ces monastères furent amenés par vocation et au gré des circonstances à s'investir dans toute une série d'activités, le cheminement spirituel et personnel de leurs moines demeura cependant leur priorité. Ils favorisèrent donc aussi et surtout la vie contemplative. Ils furent des lieux où leurs membres trouvaient un cadre propice à l'accueil de la Lumière divine.

⁵ Concile qui se tint à Constantinople en 692. Il est appelé ainsi parce qu'il compléta les V^e et VI^e conciles tenus en 553 et 680/81.

Dès les origines, des moines, s'inspirant de leurs prédécesseurs, les ermites du désert, mais aussi des ascètes musulmans, hindous et bouddhistes..., élaborèrent peu à peu une Voie permettant de se consacrer totalement à cette recherche, Voie que suivent encore aujourd'hui leurs successeurs et héritiers : les moines orthodoxes.

Cette Voie est celle de l'**hésychasme**, du grec *hēsychia* qui peut se traduire par paix, silence, tranquillité du cœur. Jean Climaque, moine syrien du VI^e ou VII^e siècle, écrit, dans son œuvre *L'Échelle sainte* :

Le commencement de l'hésychasme est d'éloigner tout bruit, parce que le bruit trouble les profondeurs de l'âme. Et sa perfection est de ne craindre aucun trouble et d'y demeurer insensible. (Degré 27 : 4)

Mais cette paix, ce silence, cette tranquillité du cœur n'est qu'une mise en condition. Dieu ne se révèle qu'au moine qui est totalement habité par un intense désir de le rencontrer. Concrètement et habituellement, le moine accomplit ce cheminement de la manière suivante :

Première phase : Il s'installe dans un endroit silencieux. Sa cellule est en principe l'endroit le plus approprié. Elle est son atelier de prière.

Va, reste dans ta cellule, et ta cellule t'enseignera toutes choses. (Abba Moïse⁶)

Deuxième phase : Une fois immergé dans le silence extérieur, le moine cherche à établir le plus grand silence en lui-même. Il travaille à calmer tous les appétits de son corps et tous les désirs de son cœur. De même, il fait cesser le vagabondage de son esprit. Les jeûnes, les mortifications, les pénitences, la sublimation de ses instincts lui serviront assurément d'outils pour parvenir à cette maîtrise de lui-même, mais l'outil le plus efficace est la « prière de Jésus ».

Troisième phase : Cette prière consiste à répéter continuellement, d'abord oralement, puis mentalement, et enfin dans le secret de son cœur : *Seigneur Jésus, Fils de Dieu, prends pitié de nous, pauvres pécheurs*.

L'intellect exige absolument, quand nous avons bouché toutes ses issues par le souvenir de Dieu, une activité qui occupe sa diligence. On lui donnera donc le *Seigneur Jésus* pour unique occupation répondant entièrement à son but. (Saint Diadoque de Photicé (~400 - av. 486)⁷)

Portée par un intense désir de Dieu, la pensée, en se fixant sur les paroles *Seigneur Jésus, Fils de Dieu*, devient peu à peu un chant de louange, un hymne à la Grandeur, à la Beauté, à la Bonté de Dieu. Ces paroles répétées inlassablement amène le moine à se remplir du sentiment et de la plénitude de la Présence divine. La seconde partie de la prière, en revanche, conduit le moine à prendre conscience de son état de pécheur, certes, mais de pécheur pardonné. Certitude qui ne peut que le conduire à l'action de grâces. Cette prière n'est efficace que si elle devient peu à peu continue, incessante et soutenue par un intense désir de Dieu. Elle nécessite donc tout un apprentissage progressif et beaucoup... d'humilité, de repentir... Elle nécessite encore qu'elle se déroule en harmonie avec la respiration (inspiration profonde, courte rétention du souffle, lente expiration du souffle), afin de faire participer le corps à cette rencontre avec Dieu. Nicéphore l'Hésychaste (XIII^e siècle), ermite au mont Athos, est un des premiers à proposer cette utilisation du souffle :

Toi donc, assis dans le calme de ta cellule, et recueillant ton intelligence, fais-la entrer par la voie des narines, où le souffle pénètre dans le cœur. Pousse-la et force-la à demeurer avec le souffle inspiré dans le cœur...

⁶ Apoph. 27, in Don Lucien Regnault, *Abba, dis-moi une parole*, Abbaye de Solesmes, 1984, p. 22.

⁷ *Ibid.* p. 62.

Quand ton intelligence en est arrivée à ce point, tu ne dois pas la laisser dans le silence et l'inertie, mais donne-lui pour œuvre et pour exercice continuels la prière : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi »⁸.

Mais les moines le savent bien, cette prière est inopérante si Dieu ne vient pas de lui-même à la rencontre de l'orant. Et parfois, il tarde à venir. Le moine se sent alors abandonné. Difficile devient alors le Chemin. Mais lorsqu'Il vient, c'est une formidable Présence lumineuse qui l'envahit. Grégoire Palamas, un célèbre moine du mont Athos (1296 - 1359) la décrit ainsi :

Lorsque l'esprit humain dépasse toute activité intellectuelle, il devient transcendant aux facultés visuelles, il se remplit alors de l'illumination extraordinairement belle, en pénétrant en Dieu par la grâce, en possédant mystérieusement et en voyant immédiatement la Lumière⁹.

L'archimandrite Sophrony (1896 - 1993), moine au mont Athos, puis fondateur, en 1958, d'un monastère dans le comté d'Essex en Angleterre, raconte dans son livre *Voir Dieu tel qu'il est* :

Au début de ma vie monastique à l'Athos, le Seigneur m'a fait don de la prière incessante [...]. Il m'est arrivé plusieurs fois ceci : le soir, après le coucher du soleil, je fermais soigneusement la fenêtre de la cellule ; je l'obstruais complètement en tirant trois rideaux, de manière à créer les meilleures conditions de silence et d'obscurité... Prostrné à terre, le front sur le sol, je prononçais lentement, l'une après l'autre, les paroles de la prière ; toute sensation de l'exiguïté de ma petite chambre disparaissait ; oubliant mon corps, mon intellect se sentait dans la lumière de la parole évangélique. Concentré sur l'insondable sagesse de la parole du Christ et libéré de tout ce qui était matériel, mon esprit se sentait – tel un corps exposé aux rayons d'un soleil d'été – totalement inondé par l'éclat du Soleil spirituel. En même temps, une douce paix emplissait mon âme qui avait oublié toutes les nécessités et toutes les angoisses de la terre¹⁰.

Nos guides

- Archimandrite Sophrony, *Voir Dieu tel qu'il est*, Paris, Éd. du Cerf, 2004.
- Brown Peter, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris, Éd. Gallimard, 1983.
- Deseille Placide, *La spiritualité orthodoxe et la philocalie*, Paris, Éd. Bayard, 1997.
- Gouillard Jean, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Paris, Éd. du Seuil, 1968.
- Lignerolles de Philippe, Meynard Jean-Pierre, *Histoire de la spiritualité chrétienne*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 1996.
- Meyendorff Jean, *St Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*, Paris, Éd. du Seuil, 1994.
- Ware Kallistos, *L'Orthodoxie. L'Église des sept Conciles*, Paris, Éd. du Cerf, 2002, 3^e éd.

⁸ *Ibid.*, p. 151.

⁹ Meyendorff Jean, *Triades pour la défense des saints hésychastes*, Louvain, 1959, I/III, 56, p. 503.

¹⁰ Archimandrite Sophrony, *Voir Dieu tel qu'il est*, Paris, Éd. du Cerf, 2004, p. 215.

7.2.10

380

Empire romain

Le Christianisme promu religion d'État

Le 27 ou 28 mai 380, à Thessalonique, l'empereur Théodose I^{er} (379 - 395) proclamait le christianisme défini, en 325, au concile de Nicée, religion d'État de l'Empire romain. Comment se fait-il qu'en trois siècles et demi une obscure petite secte juive de Palestine parvint à supplanter la religion traditionnelle gréco-romaine et à l'emporter sur toutes ses concurrentes au « supermarché » des religions qui fleurissaient alors dans l'Empire ?

Cette christianisation s'opéra en trois étapes :

La première étape se déroula à partir des années 30 - 40 qui marquent le début de la prédication chrétienne et elle s'acheva en 312, l'année de la conversion au christianisme de Constantin, alors empereur de l'Empire romain d'Occident. Durant ces trois siècles, le christianisme fut considéré comme une *religio illicita*, c'est-à-dire comme une religion non reconnue officiellement par l'État et donc qui pouvait être poursuivie légalement. Ce qui se passa. Ce statut inconfortable n'empêcha pas les chrétiens de développer les structures de leur Église en les calquant sur le découpage administratif de l'Empire, notamment sous la forme d'évêchés dans les villes. Cependant, malgré de longues périodes de tranquillité, elle ne parvint qu'à convertir 5 à 10 % de la population.

La seconde étape se déroula de 312 à 380. En 312, le christianisme acquit, avec Constantin, le statut de *religio licita* et jusqu'en 380, il coexista légalement aux côtés de la religion traditionnelle romaine et des divers cultes autorisés. Malgré des divisions internes importantes dues à des querelles théologiques, il profita de cette reconnaissance pour développer encore davantage ses structures ecclésiales et pour construire de très nombreux lieux de culte, afin d'atteindre tous les sujets de l'Empire. Durant cette période, le nombre de ses fidèles s'accrut rapidement, mais dans des proportions qu'il est difficile de chiffrer.

Qu'il s'agisse de la densité des sièges épiscopaux, de l'onomastique, de l'archéologie ou des témoignages littéraires, tous les indices convergent et montrent un rapide développement du christianisme¹.

La troisième étape débuta sous le règne de Théodose I^{er} (379 - 395).

Cet empereur signa toute une série d'édits qui faisait du christianisme la seule religion de l'Empire, toutes les autres étant interdites. Soutenus dès lors par le pouvoir impérial, les évêques eurent champ libre pour mener de vigoureuses missions d'évangélisation auprès de la population de leurs diocèses. C'est cette « alliance entre le trône et l'autel » qui permit au christianisme de s'imposer dans l'empire.

¹ Moisset Jean-Pierre, *Histoire du catholicisme*, Paris, Éd. Flammarion, 2006, p. 84.

Géographie de la conquête

Les données sont rares et ne permettent pas de dresser un tableau satisfaisant de la progression du christianisme sur le terrain et dans les diverses couches de la société.

Dans la partie orientale de l'Empire

Au I^{er} siècle déjà, des communautés sont attestées en Syrie et dans les provinces du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie, de la Bithynie. En revanche, elles sont peu nombreuses en Palestine, berceau du judéo-christianisme, cette province étant tenue d'une main ferme par le judaïsme rabbinique. À la fin du II^e siècle, le christianisme est attesté en Mésopotamie romaine et en Arabie. Au III^e siècle, les évêchés se multiplient en Égypte. Aux II^e et III^e siècles, le christianisme connaît aussi une diffusion en Mésopotamie perse. Mais elle est restreinte.

Dans la partie occidentale de l'Empire

Vers 250, à Rome, on estime que le nombre des chrétiens s'élève entre 10 000 et 50 000, soit le 2 à 5% de la population. Les communautés se multiplient en Italie centrale, dans le Latium et en Campanie. Dans le Maghreb, à Carthage, 87 évêques ou représentants d'évêques de la région participent à un concile en 256. Ailleurs, en Gaule, le christianisme est attesté le long de l'axe rhodanien : Arles, Vienne, Lyon, dès le milieu du II^e siècle. En 314, le concile d'Arles n'avait rassemblé que seize évêques. Mais vers 400, on en dénombrait près de soixante-dix. Dans les autres régions, en Espagne et en Bretagne (Angleterre), les communautés sont rares avant l'avènement de Constantin. Quant au *limes* germanique et danubien, il n'est touché qu'à partir du IV^e siècle. Le christianisme s'implanta donc davantage et plus rapidement en Orient qu'en Occident, et dans certaines régions plus que dans d'autres.

Sociologiquement

Dès le I^{er} siècle, toutes les couches sociales et tous les niveaux de culture furent touchés, jusqu'à la famille impériale, notamment dans les villes. Les femmes jouèrent un grand rôle dans la diffusion du christianisme en raison peut-être de l'importance que cette religion leur accordait, alors qu'au sein des cités, elles étaient reléguées à la maison ou dans des rôles subalternes. Si les conversions individuelles étaient les plus fréquentes, le baptême d'enfants de parents chrétiens devint de plus en plus fréquent à partir du III^e siècle.

Les atouts du christianisme

Durant la première étape 30 - 312

Comme on peut l'imaginer, l'annonce par les apôtres à leurs coreligionnaires juifs que Jésus était bien le Messie annoncé par les prophètes, puis l'annonce aux « gentils » qu'il était le sauveur du monde suscitérent de violentes réactions de rejet aussi bien de la part des notables juifs, prêtres et laïcs, que des intellectuels hellénistes. Pour tout juif, quiconque était « pendu sur le bois était maudit de Dieu. » (Dt 21 : 23). À la fin de l'année 49, à Athènes, à l'aréopage, l'apôtre Paul avait cherché à convertir un parterre de stoïciens et d'épicuriens. Mal lui en prit. Il se fit sèchement rabrouer.

Lorsque ceux-ci l'entendirent parler que le Dieu de Platon, d'Aristote ou d'Épicure s'était incarné dans le corps d'un ouvrier juif, qu'il avait arpenté les chemins de la Galilée et les rues de Jérusalem, qu'il avait été crucifié, mais qu'il était ressuscité des morts et qu'il allait revenir, sous peu, juger les vivants et des morts, ils lui avaient rétorqué :

Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. (Ac 17 : 16-34)

Cette fin de non-recevoir ne fit pas changer d'un *iota* le contenu de la prédication de cet apôtre. Dans sa première lettre aux chrétiens de Corinthe, il avertit simplement tout messager du Christ que sa prédication risquait de faire des éclats.

Nous annonçons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. (I Co 1 : 23)

Si, à ce moment-là, la conquête de l'Empire romain paraissait une gageure totale, la « foi à soulever les montagnes » (Mt 17 : 19) qu'exigeait le Christ de ses disciples et que les premiers chrétiens lui manifestèrent est une première explication du succès final du christianisme. Sans elle, toutes les autres raisons ne lui auraient pas permis de s'imposer.

Nous avons présenté au chapitre 7. 17 les raisons du succès des religions de l'Orient romain à Rome et dans le reste de l'Empire. Concernant le christianisme, nous pouvons ajouter les raisons suivantes :

- Une croyance fort répandue dans l'Empire voulait que les dieux se plaisaient à communiquer avec les hommes par l'intermédiaire de personnalités hors du commun qu'ils s'étaient choisis. Cette époque était, en effet, très sensible aux « hommes divins », aux « amis de Dieu ». De nombreux guérisseurs, faiseurs de miracles, saints hommes et ascètes de diverses religions y acquirent une renommée qui dépassait très souvent les limites de leur province. Apollonios de Tyane (16 - 97/98) fut un thaumaturge, un faiseur de miracles, un ascète et un prédicateur dont la notoriété surpassa, au I^{er} siècle, celle de Jésus de Nazareth, son contemporain. Il était, en effet, connu dans tout l'Empire et était consulté par tous les Grands de son époque.

Le christianisme produisit, à son tour, et plus que les autres religions de l'Empire, un grand nombre de ces « hommes divins ». *Jésus-Christ* fut le premier. Suivirent ses apôtres, puis leurs successeurs, les évêques, issus pour la plupart du monde des notables des cités et dont certains acquirent une renommée internationale, et des théologiens qui brillèrent dans le monde des intellectuels. Ses martyrs, ses saints et saintes et ses ascètes... attirèrent et fascinèrent les foules. À leur tour, ils furent considérés comme des intermédiaires privilégiés, choisis par Dieu pour répandre son salut, ses lumières et ses bienfaits sur l'humanité. Leur rayonnement et leur capacité d'intercession auprès de Lui furent donc, eux aussi, des moteurs de la diffusion du christianisme dans l'Empire. Mais durant la seconde moitié du I^{er} siècle, on n'en était pas encore là. Les conversions ne se faisaient qu'au compte-gouttes.

- À partir du II^e siècle, les chrétiens, de plus en plus exclus des synagogues et de plus en plus issus de la Gentilité, prirent l'habitude de se réunir dans les maisons privées de quelques riches fidèles. Ce n'est qu'au III^e siècle qu'ils construisirent des « maisons-églises » tant en milieu urbain que rural et qu'ils commencèrent d'acquérir une visibilité. C'étaient des maisons privées disposant d'une grande salle pour les réunions, voire d'un baptistère, et d'un logement pour le prêtre ou l'évêque². Ces « maisons-églises » étaient ouvertes sur l'extérieur, où tout un chacun pouvait trouver un accueil chaleureux, de l'aide, du réconfort en cas de besoin. Cette ouverture rendit, elle aussi, le christianisme attractif dans les couches les plus défavorisées.

² Les archéologues ont découvert une de ces maisons-églises à Doura-Europos datant du III^e siècle.

- Une autre cause du succès du christianisme est due encore aux relations qui prévalaient entre les membres de leurs communautés. Dans la société romaine, il valait mieux être Romain que barbare, un citoyen que « déditice »³, un homme qu'une femme, un homme libre qu'un esclave. Or, dans ces communautés chrétiennes, le barbare, le « déditice », la femme, l'esclave, possédaient autant de valeur que le « pater familias ». Tous étaient frères et enfants du même Dieu. Cette égalité spirituelle leur conférait une dignité qui leur donnait la force de mieux supporter leur condition sociale inférieure. Il n'est donc pas étonnant que cette religion attirât un grand nombre de celles et ceux qui étaient privés de liberté et de droits ou à qui on déniait toute valeur humaine.

- Le christianisme opéra une véritable mutation religieuse dans l'Empire romain. Les cultes de la religion romaine se caractérisaient avant tout par une orthopraxie, c'est-à-dire par des sacrifices, des rites et des interdits. Leurs fidèles se sentaient libérés de toute autre obligation envers les dieux une fois ces pratiques accomplies. Ces cultes civiques n'engageaient donc pas la croyance intime des individus. Ceux-ci n'avaient pas à professer un Credo, à apprendre un catéchisme, ils avaient seulement à accomplir des rites, des gestes, des prières, des sacrifices prescrits pour attirer sur eux la bienveillance divine.

Chez les chrétiens, au contraire, leur Credo et leur morale engageaient toute leur personne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Non seulement ils devaient croire, mais encore témoigner de la véracité de leur Credo, et si besoin était, accepter de donner leur vie si on la mettait en balance avec leur foi. Quant à la morale qui était la mise en pratique dans tous les domaines de leur vie quotidienne du grand commandement de l'Amour de Dieu et du prochain proclamé par le Christ, elle était de nature à transfigurer toute vie, si humble fut-elle. Bref, ce qui les distinguait des fidèles des cultes civiques, c'est que leur religion n'était pas basée sur le « *do ut des* » (Je donne pour recevoir) mais sur une obéissance quotidienne, joyeuse et fervente à sa Loi d'Amour.

C'était le choc de deux religions trop différentes. Les païens avaient naturellement pour religion celle de leur pays, de même qu'on a pour fournisseurs ceux de son quartier, et ils pouvaient changer de dieux comme de fournisseurs, car ils avaient avec leurs dieux des rapports utiles et au coup par coup ou par contrat renouvelable, mais non une relation de conscience à conscience. Or ils avaient en face d'eux un corps étranger, composé d'hommes et de femmes qui se considéraient comme les enfants aimants et aimés d'une divinité paternelle et autoritaire. C'est peu de dire que le christianisme était une religion de salut sur laquelle les fidèles croyaient jouer leur vie éternelle : leur religion les pénétrait plus intimement, elle était leur identité même, leur moi, qui est pour chacun ce qu'il a de plus cher⁴.

Plus encore. Alors que stoïciens, épicuriens, platoniciens, aristotéliens et autres philosophes cherchaient à libérer leur âme individuelle des pesanteurs du corps pour rejoindre le divin, les chrétiens acceptèrent leur corps avec toutes ses faiblesses et se reconnurent pécheurs, mais pécheurs repentants, plus encore, pécheurs sauvés par la seule miséricorde de Dieu. La religion traditionnelle exigeait une purification rituelle pour approcher les dieux, les chrétiens introduisirent une purification intérieure sous la forme d'un repentir pour tous les péchés commis, repentir qu'ils exprimèrent par l'ascèse, la pénitence, la prière, l'aumône... L'examen de conscience devint la base de toute piété vraie.

³ « Ceux qui se sont donnés, rendus sans conditions ». Nom donné aux « non-citoyens » de rang inférieur (peuples conquis par la force, barbares faits prisonniers, fellahs égyptiens ou individus n'appartenant pas à une cité...). L'Édit de Caracalla de 212 leur refusa la citoyenneté romaine qu'il accorda pourtant à tout habitant de l'empire.

⁴ Veyne Paul, *L'Empire gréco-romain*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, p. 473.

La grande césure du moi n'est plus entre le corps et l'âme mais entre le moi pécheur et le moi sauvé. La voie de la réforme, par ailleurs, n'est plus réservée aux élites intellectuelles, mais est ouverte à tous et à toutes, et ouvre à l'amour de l'autre, par lequel passe maintenant l'amour de Dieu⁵.

Le christianisme remplaça donc la figure emblématique du sage par celle de saint. Figure idéale qui fut, elle aussi, de nature à attirer toute personne éprise de spiritualité.

- Pour rendre accessible le message du Christ au plus grand nombre, ils le diffusèrent dans les deux langues officielles de l'Empire, le grec et le latin (La traduction de la Bible en latin fut réalisée au V^e siècle par saint Jérôme). Ils « déjudaïsèrent » le christianisme et l'hellénisèrent, c'est-à-dire qu'ils le traduisirent dans des concepts qu'ils empruntèrent à la philosophie grecque. Jésus devint le « Logos », la Parole, le Verbe incarné.

- Autre facteur qui joua un rôle important dans la diffusion du christianisme, l'apparition du codex, le « livre de poche » de l'Antiquité, qui supplanta rapidement le rouleau. De petit format, bon marché, donc facile à acquérir, beaucoup plus pratique à transporter que le rouleau, il provoqua une véritable révolution dans la transmission du savoir. Dès la fin du II^e siècle, les chrétiens⁶ l'utilisèrent sur une grande échelle pour diffuser leur message de salut. Parce que ce message devait être annoncé à tous les peuples, ils le firent traduire dans leurs langues. Et parce qu'il devait être compris par tout le monde, ils l'écrivirent dans un langage simple, accessible au plus humble des hommes. Bon marché, le codex devint leur livre de chevet. Ils purent ainsi s'adonner à la lecture silencieuse, et par conséquent à la méditation. La lecture silencieuse des Psaumes, par exemple, les récits de la Vie du Christ et de sa Passion, et ceux de la vie des martyrs et des saints les aidèrent grandement dans leur travail de repentance qu'ils devaient entreprendre sur eux-mêmes.

Pour les chrétiens, l'écriture préservait la Vérité et assurait sa transmission. On connaît l'adage latin « scripta manent, verba volent » (Les écrits perdurent, les paroles s'envolent). Le christianisme, tout comme le judaïsme et le manichéisme, devint une religion du Livre. Dans ses recherches sur l'alphabétisation durant l'Antiquité⁷, l'historien anglais William Harris constate que l'écriture provoqua chez les écrivains chrétiens une « logorrhée aiguë ».

Plus que les religions traditionnelles ou établies, une religion marginale telle que le christianisme (et un peu plus tard le manichéisme) sut utiliser au mieux les nouvelles techniques de diffusion du savoir pour se propager de façon effective. Des phénomènes similaires se retrouvent bien entendu ailleurs. Il suffit de penser aujourd'hui aux télé-évangélistes américains ou à l'utilisation massive de cassettes audio ou vidéo par divers mouvements radicaux, pas seulement islamistes⁸.

Nous pourrions présenter encore d'autres facteurs. Concluons simplement avec cette remarque de Paul Veyne, historien français, spécialiste de cette époque et de sa christianisation :

La nouvelle religion suscitait – par les réponses qu'elle y donnait – des interrogations et des espérances plus immenses que celles du paganisme, plus aimantes et plus personnelles que celles de l'intellectualisme impersonnel du néoplatonisme (...). Notre existence sur terre n'avait plus l'absurdité d'un bref passage entre deux néants ; alors que les sectes philosophiques, épicurisme et même stoïcisme, en restaient là⁹.

⁵ Stroumsa Guy G., *La fin du sacrifice. Les mutations religieuses de l'Antiquité tardive*, Paris, Éd. Odile Jacob, 2005, p. 58.

⁶ Cf. ch. 7. 2.7 sur le manichéisme qui utilisa aussi fortement ce nouveau moyen de communication pour diffuser son message.

⁷ Harris W. V., *Ancient Literacy*, Cambridge, Mass, 1989.

⁸ Stroumsa Guy G., op. cit., p. 84.

⁹ Veyne Paul, *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*, Paris, Éd. Albin Michel, 2007, pp. 58-59.

Les persécutions

N'étant la religion d'aucun peuple¹⁰, ne possédant aucune ancienneté, aucune tradition, ne reconnaissant aucun dieu du panthéon et interdisant à ses adeptes de participer aux sacrifices publics, refus qui les faisait passer pour de mauvais citoyens, le christianisme ne reçut pas, dans les premiers temps de son existence, nous l'avons noté, le label de *religio licita*. Cette mise hors la loi ne signifiait pas la recherche et la poursuite systématiques des chrétiens. Dans le privé, chacun était libre de croire ce qu'il voulait. Aussi, tant qu'ils ne troublaient pas l'ordre public, ils devaient être laissés tranquilles. Mais leur prosélytisme les fit très vite considérer comme des perturbateurs. Ils furent accusés de répandre dans le public un enseignement pernicieux.

Quant aux empereurs eux-mêmes, leur position personnelle vis-à-vis du christianisme varia beaucoup de l'un à l'autre. De 54, date du début du règne de Néron, premier empereur à persécuter les chrétiens, à 337, date de la mort de Constantin I^{er}, premier empereur chrétien, 62 empereurs se succédèrent à la tête de l'empire.

Les non-intervenants

Trente-six d'entre eux n'entreprirent aucune action contre les chrétiens. Leur règne fut trop bref (quelques semaines, quelques mois) ou ils furent trop occupés à défendre leur trône contre des compétiteurs ou à se battre aux frontières contre les barbares, les Parthes et les Perses sassanides.

Les tolérants

Douze pratiquèrent une politique de neutralité, de tolérance. Citons, par exemple, **Trajan** (98 - 117). Pour lui, ce n'était pas à l'État de les rechercher et encore moins de tenir compte des dénonciations anonymes.

Un homme n'est pas digne de vivre dans notre siècle, s'il prête l'oreille aux dénonciations anonymes. (Lettre à Pline le Jeune)

Et pourtant ! En 115, alors qu'il était en visite à Antioche, un séisme détruisit en partie la ville. Trajan y échappa miraculeusement. Il semble que les sinistrés accusèrent les chrétiens d'avoir demandé à leur dieu de déclencher ce séisme afin de faire périr l'empereur. Leur évêque, Ignace, aurait payé de sa vie ce crime de lèse-majesté.

Pour **Hadrien** (117 - 138), le fait d'être chrétien ne constituait pas un crime. Curieux de tout, il autorisa même l'évêque Quadratus à faire l'apologie de christianisme.

La tolérance que manifesta **Antonin le Pieux** (138 - 161) permit aux chrétiens de faire une percée remarquable en Occident.

Quant à **Philippe l'Arabe** (244 - 249), les historiens se demandent encore aujourd'hui s'il n'était pas un chrétien patripassien¹¹.

¹⁰ Ayant conçu, à l'origine, leur empire comme une association de peuples et de cités, les Romains, tout en répandant leurs propres cultes ainsi que le culte impérial dans les régions qu'ils conquièrent, permirent à chaque peuple et à chaque cité de conserver ses cultes ancestraux.

¹¹ Cf. ch. 7. 2.4. « Les patripassiens croyaient qu'il n'existait qu'un seul et unique Dieu, Dieu le Père, qui était descendu dans Marie et qui naquit sous le nom de Jésus. C'est donc Dieu le Père qui souffrit et mourut sur la croix. »

Gallien (253 - 268) promulgua, en 260, un édit de tolérance qui ouvrit une période de paix de quarante années, appelée la « petite paix de l'Église ». Attaqué sur toutes ses frontières, l'Empire avait besoin de vivre en paix à l'intérieur pour faire face à tous ces périls.

Aurélien (270 - 275), qui chercha à asseoir le pouvoir impérial sur le culte le plus répandu, à cette époque, celui du Soleil, le « Sol Invictus », toléra les chrétiens. On ne sait si, à la fin de sa vie, il ne les persécuta tout de même pas, car leur religion excluait la sienne.

Les persécuteurs

Quatorze d'entre eux furent des persécuteurs avérés, mais pour des raisons très diverses. Dix se distinguèrent particulièrement par leur cruauté. Citons-en quelques-uns¹².

En 64, **Néron** (54 - 68) fit brûler un certain nombre de chrétiens dans ses jardins, lors de l'incendie de Rome, parce que, semble-t-il, ils s'étaient répandus dans les rues de la ville et s'étaient mis à annoncer que cette catastrophe constituait les premiers signes de la fin du monde et que Dieu allait venir juger les vivants et les morts. Ils auraient donc été les malheureuses victimes non seulement de la cruauté de cet empereur, mais encore de leur prosélytisme.

Domitien (81 - 96) les persécuta parce qu'ils refusaient de le reconnaître comme « Dominus et Deus » (Seigneur Dieu), titre qu'il s'était arrogé et parce qu'ils refusèrent d'apporter leur contribution financière à la reconstruction du temple du Capitole, détruit en 69.

S'il favorisa toutes les religions, **Marc Aurèle** (161 - 180) chercha à limiter l'influence de la religion chrétienne.

Stoïcien, il ne comprend pas cette religion. Il la considère comme « *une déformation contraire à la nature d'un être raisonnable et sociable* ». Cette incompréhension vient-elle du manque d'intérêt d'un aristocrate pour une religion qui recrute avant tout ses adeptes dans les classes inférieures ? Peut-être. Marc Aurèle ne comprend pas l'entêtement de ces chrétiens à accepter le martyr. Au lieu de leur reconnaître un courage certain, il leur reproche leur fanatisme. (...) Pour Marc Aurèle, ils sont une menace pour l'ordre du monde. En refusant de prier les dieux reconnus par la communauté des vivants, ils se retranchent de cette communauté et de sa vie sociale. Cette sédition n'est donc pas tolérable. Elle doit être combattue¹³.

Soucieux de préserver l'unité d'un Empire de plus en plus fragilisé par la pression des barbares, **Trajan Dèce** (249 - 251) chercha à redonner tout son éclat à la religion traditionnelle de l'Empire. En 249, il promulgua un édit qui ordonnait à tous ses sujets de se présenter à un jour fixe ou dans un certain délai pour offrir un sacrifice aux dieux de l'Empire et participer au repas sacré qui le suivait. Un certificat leur était alors délivré. Le refus de comparaître ou de s'exécuter pouvait entraîner immédiatement la mort. Aujourd'hui, les historiens pensent que cette persécution frappa surtout les provinces orientales et africaines où le christianisme faisait le plus de progrès. Nombreux furent les chrétiens qui abjurèrent. Lorsqu'ils voulurent réintégrer l'Église, un prêtre de Rome, Novatien, s'y opposa, provoquant un schisme dans l'Église qui perdurera jusqu'au VIII^e siècle.

¹² Les autres empereurs furent : Caracalla (198 - 217) qui laissa appliquer le rescrit de 202 de son père Septime Sévère, Maximin le Thrace (235 - 238) qui s'en prit avant tout aux responsables des Églises locales, Maximin Daïa, empereur d'Orient, (310 - 313) qui se fit remettre par ses sujets des pétitions préparées, semble-t-il, par son administration, le suppliant de sévir contre les chrétiens, et Licinius (308 - 324), autre empereur d'Orient qui chercha à démanteler les structures de l'Église.

¹³ Zosso François, Zingg Christian, *Les Empereurs romains*, Paris, Éd. Errance, 2009, p. 96.

Valérien I^{er} (253 - 260) persécuta les chrétiens, de 257 à 260, avant tout pour confisquer leurs biens. La défense de l'Empire et une inflation galopante ayant vidé les caisses de l'État, il trouva en eux des proies toutes désignées pour les remplir.

Ces persécutions furent donc sporadiques ; la plupart du temps elles ne furent que locales et ne concernaient que de petits groupes. Avec les empereurs tétrarques¹⁴, les persécutions se généralisèrent dans tout l'Empire, mais leur intensité dépendit beaucoup de l'Auguste ou du César régnant.

Pendant les dix-neuf premières années de son règne, **Dioclétien** (284 - 305) laissa en paix les chrétiens. Mais en 303 - 304, alors qu'il régnait sur la partie orientale de l'Empire, il promulgua quatre édits visant à faire disparaître la religion chrétienne. Pourquoi un tel revirement ? On l'attribue à l'influence grandissante de Galère, son César qui haïssait passionnément les chrétiens¹⁵.

Galère (305 - 311), successeur de Dioclétien sur le trône de l'Empire romain d'Orient, poursuivit cette politique d'élimination du christianisme. Mais, en 311, constatant l'inanité de ses efforts, il demanda aux chrétiens de prier pour lui leur dieu, lorsque son corps se mit à pourrir littéralement de l'intérieur, lui causant d'atroces douleurs.

Ces persécutions eurent un impact certain sur le succès du christianisme, non pas tant en raison de leur cruauté, les jeux du cirque ayant accoutumé les Romains au courage des gladiateurs, au sang versé, à la violence et à la mort qu'ils donnaient ou subissaient, mais en raison de la solidarité que se manifestaient mutuellement les chrétiens d'abord dans leur prison, puis dans l'arène. Leurs coreligionnaires venaient les visiter, les encourager et apporter aussi aux autres prisonniers aide et réconfort, au péril de leur vie.

La peste qui sévit au milieu du III^e siècle permit aux chrétiens d'acquérir une visibilité aussi importante que celle qu'ils acquirent dans l'arène. Témoin cette lettre de Denys, premier évêque de Lutèce, qui subit le martyr à cette époque.

La plupart de nos frères, par un excès de charité et d'amour fraternel, ne s'écoutaient pas eux-mêmes mais s'attachaient les uns aux autres, visitant sans précaution les malades, les servant sans cesse, leur donnant leurs soins dans le Christ et ils étaient heureux d'être emportés avec eux ; ils puisaient le mal chez les autres, faisant passer en eux la maladie de ceux qui étaient proches et prenant volontiers leurs souffrances. Beaucoup, après avoir soigné et réconforté les autres, périssaient après avoir transféré en eux-mêmes la mort de ceux-là et le mot connu de tous, qui semblait être regardé comme un simple compliment, ils le réalisaient à la lettre, ils s'en allaient « devenus leur balayure ». Les meilleurs de nos frères quittaient ainsi la vie ; c'étaient des prêtres, des diacres, des fidèles très en renom parmi le peuple ; et ce genre de mort, dont une grande piété et une foi robuste étaient la cause, semble n'être pas inférieur au martyre. Ils tendaient leurs mains pour recevoir les corps des saints et les presser sur leur poitrine, ils leur fermaient les yeux et la bouche, ils les transportaient sur leurs épaules, les ensevelissaient ; s'attachant à eux, s'unissant avec eux, ils les purifiaient dans des bains, ils les ornaient de vêtements et peu après ils devenaient l'objet de soins semblables ; ceux qui restaient, allaient successivement à ceux qui partaient avant eux. Chez les païens, il en était tout autrement ; ceux qui commençaient à être malades on les chassait, on fuyait ceux qui étaient le plus chers, on jetait sur les routes des gens à demi morts et on envoyait au rebut les cadavres sans sépulture ; on évitait toute communication et contact avec la mort, mais il n'était pas facile, même à ceux qui prenaient de grandes précautions, de s'en garder¹⁶.

¹⁴ La tétrarchie fut un système de gouvernement qu'imagina Dioclétien pour mieux défendre l'Empire contre les peuples barbares qui se pressaient à ses frontières. Il consista à diviser l'Empire en quatre parties : deux occidentales, deux orientales et à les confier à deux Augustes et à deux Césars. Ce système dura de 293 à 308.

¹⁵ Zosso, op. cit., p. 234.

¹⁶ Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, Livre VII, ch. 22 : 7-10.

En 312, alors que les chrétiens, sujets de Maximin Daia, empereur d'Orient de 310 à 313, subissaient sa persécution, une famine, aggravée par la peste, éclata au cours de laquelle ils montrèrent le même dévouement, si bien que le peuple, émerveillé, « se mit à glorifier le Dieu des chrétiens et à déclarer qu'eux seuls étaient pieux et religieux », s'il faut en croire Eusèbe de Césarée¹⁷.

Mais malgré tous ces atouts, comme nous l'avons noté au début de ce chapitre, le christianisme demeura la religion d'une petite minorité : 5 à 10 % de la population de l'Empire, tout particulièrement dans sa partie orientale, jusqu'à la conversion de **Constantin**.

2^e étape 312 – 379 Une coexistence difficile

Le christianisme ne conquiert les autres pour cent que lorsqu'il devint, en 312, la religion de l'empereur Constantin et qu'il reçut le label de *religio licita*. Mais malgré la protection impériale, la partie n'était pas gagnée. Il se présentait divisé par un schisme provoqué par Arius, un prêtre d'Alexandrie, au sujet de la Trinité¹⁸. Constantin, l'« évêque du dehors », comme il aimait s'appeler, s'impliqua personnellement pour rétablir l'unité de l'Église en convoquant le concile de Nicée, en 325. En vain ! Alors très sagement, il refusa d'employer la contrainte pour la réaliser.

C'est une chose que d'aller volontairement à la lutte pour son salut éternel, c'en est une autre que d'y être contraint sous sanction pénale¹⁹.

C'est donc une partie à trois qui s'engagea entre les chrétiens nicéens, les chrétiens ariens et les adeptes des cultes ancestraux.

Constance II, empereur de l'Orient romain de 337 à 361, se prenant pour l'« évêque des évêques », soutint à fond la cause arienne et dénia, avec ses évêques orientaux, une suprématie quelconque du pape de Rome.

En revanche, son frère, **Constant I^{er}**, empereur de l'Occident romain de 337 à 350, apporta tout son appui au pape et à ses évêques nicéens. Au printemps 343, à Serdica, les deux empereurs réunirent les deux parties, mais la haine les dressait à ce point l'une contre l'autre, qu'elles ne parvinrent ni à s'écouter et encore moins à s'entendre. Elles s'excommunièrent mutuellement. L'Église se retrouva donc plus divisée que jamais. Cette tempête eut pour conséquence de susciter une résurgence de la religion romaine.

Magnence, empereur d'Occident de 350 à 353, restaura à Rome les temples et réintroduisit le culte nocturne de la déesse *Cybèle*. Sur la colline du Vatican, on a retrouvé la dédicace d'un prêtre de cette déesse la remerciant d'avoir mis fin à la « longue nuit » chrétienne qui s'était abattue sur Rome. Mais Magnence fut vaincu, en 353, par Constance II qui promulgua l'édit suivant :

Que soient abolis les sacrifices nocturnes célébrés sur ordre de Magnence, et qu'une telle licence impie soit désormais interdite.

Monta alors en 361, sur le trône de tout l'Empire, **Julien**, empereur d'Occident dès 360, et dernier rejeton de la famille constantinienne. Chrétien, il renonça à sa religion pour retourner à

¹⁷ *Ibid.*, IX, ch. 8: 14.

¹⁸ Cf. ch. 7.2.5.

¹⁹ Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, II, 60, 1, cité dans Veyne Paul, op. cit. p. 169.

la religion traditionnelle romaine qu'il chercha à restaurer. Encore à cette époque, celle-ci était la religion de la majorité des sujets de l'Empire. Mais sa mort prématurée en 363 fit que son projet à peine mis en œuvre avorta.

Son successeur **Jovien** (363 - 364), lui aussi empereur de tout l'Empire, rétablit la situation en faveur de l'Église nicéenne contre les ariens. Il lui redonna la première place et abolit tous les décrets antichrétiens de Julien.

Si **Valentinien I^{er}**, empereur d'Occident de 364 à 375, chrétien, mais d'une ignorance crasse sur toute question théologique, se refusa à soutenir une des trois religions en concurrence, une de ses nominations exerça une influence énorme dans le conflit qui divisait les chrétiens. Il ratifia le choix du peuple de Milan qui tenait à placer sur le trône épiscopal, Ambroise, le gouverneur de la province, chrétien nicéen et qui était un de ces « hommes divins » dont nous avons parlé plus haut. Son rayonnement favorisa grandement le christianisme nicéen.

En revanche, **Valens**, empereur d'Orient de 364 à 378, prit fait et cause pour les ariens que combattirent trois éminents théologiens nicéens : Basile de Césarée, Grégoire de Naziance et Grégoire de Nysse. Le 9 août 378, à Andrinople (Edirne en Turquie européenne), son armée forte de 56 500 hommes livra bataille à 155 000 Goths. Le désastre fut total, le plus important jamais subi par une armée romaine. Valens y laissa la vie. Pour les chrétiens nicéens cette défaite était une juste punition de Dieu. Les deux armées étant composées dans leur grande majorité d'ariens, elle provoqua l'effondrement de ce qui était, à leurs yeux, une hérésie.

En 378, au lendemain du désastre d'Andrinople, **Gratien**, l'empereur d'Occident de 367 à 383, publia à Sirmium, où les ariens étaient encore très nombreux, un édit de tolérance. Mais une année plus tard, il fit marche arrière, peut-être sur les conseils d'Ambroise, l'évêque de Milan qui était son guide spirituel, à moins que ce fut le pape Damase qui lui souffla cette idée. Empereur sous influence, il mit, en 382, la religion romaine hors la loi au Sénat. Cette mesure provoqua une résistance ouverte à Rome attestant que la religion nationale avait repris une certaine vigueur depuis Julien. Et pour mieux l'étouffer, il supprima tout revenu à ses prêtres et à ses vestales.

C'est aussi à cette époque que la primauté du pape de Rome commença à s'imposer dans des milieux toujours plus larges du christianisme. Ses décisions et celles des conciles tendirent à devenir la source du droit canon occidental.

La mort de Valens à Andrinople avait laissé le trône d'Orient vide. Gratien le confia, en 379, à **Théodose**, un général qui avait fait ses preuves sur plusieurs champs de bataille. À peine monté sur le trône, en 380, il proclama le christianisme de Nicée religion officielle de tout l'Empire.

Ces brèves relations des actions qu'entreprirent les successeurs de Constantin durant ces années où trois religions étaient en compétition pour la domination de l'Empire romain, nous montrent que les jeux n'étaient pas faits, que la religion arienne ou la religion romaine auraient pu l'emporter si les empereurs ariens ou ceux de la religion traditionnelle avaient régné assez longtemps sur tout l'Empire pour imposer leur religion. Les treize années de règne de Constantin I^{er} à la tête de tout l'Empire lui avaient permis d'imposer la religion chrétienne aux côtés de la religion romaine. Les seize années de pouvoir de Théodose I^{er} lui permirent de l'imposer comme seule religion de l'Empire.

Entre ces deux règnes, de 337 à 379, le combat fut rude, tant au sommet de l'État que dans la rue ou du haut des chaires des Églises locales et des Écoles philosophiques. Là, nicéens, ariens et « païens » s'affrontèrent dans des joutes sans merci, tout un chacun se piquant de

théologie et cherchant à imposer sa Vérité par tous les moyens, en jouant du poing, voire en recourant à l'assassinat, s'il le fallait.

3^e étape Dès 380, le christianisme, religion d'État

Peu avant sa mort en 395, Théodose I^{er} légua l'Empire à ses deux fils. À Arcadius, il confia l'Orient et à Honorius l'Occident. Dès lors ces deux entités vécurent de plus en plus leur vie propre. La quinzaine d'empereurs qui tinrent la barre de l'Empire d'Occident, ne purent résister à la pression des barbares qui se pressaient, toujours plus nombreux, à ses frontières. Après quatre-vingt-et-une années d'efforts désespérés, ils disparurent en 476, emportés dans la tourmente, et furent remplacés par des rois barbares qui avaient dépecé leur empire, région après région. L'Empire d'Orient, en revanche, moins touché par les barbares, survécut et prit le nom d'Empire byzantin, à partir de 610. Mais il succomba finalement aux arabo-musulmans, en... 1453, après des siècles de résistance acharnée.

C'est avant tout durant cette troisième étape que les populations de l'Empire romain adoptèrent le christianisme.

Dans l'Empire romain d'Occident, ce ne furent que les structures impériales qui s'effondrèrent sous les coups des barbares. Les structures locales, c'est-à-dire l'organisation politico-sociale des cités, demeurèrent et elles furent maintenues par les rois barbares. À la tête de ces cités, on y trouvait la plupart du temps des évêques qui remplacèrent les cadres administratifs de l'Empire défunt. Ils prirent en charge la protection et la défense de leurs habitants. Ceux-ci, dans un intérêt bien compris, adoptèrent la religion chrétienne de leurs nouveaux maîtres. De plus la disparition des empereurs permit à l'évêque de Rome de prendre la direction d'un Occident de plus en plus christianisé.

Puis l'Église dut s'occuper de l'évangélisation des barbares eux-mêmes qui s'installaient sur les ruines de l'Empire d'Occident. L'historien Bruno Dumézil, dans son étude de leur conversion, relève que, pour chaque peuple, elle se déroulait généralement en cinq étapes, mais selon des rythmes différents²⁰ :

- Elle débutait d'abord par la conversion personnelle du roi qui pouvait être arien ou païen.
- Converti, celui-ci autorisait l'Église à prêcher l'Évangile à son peuple. Généralement, cette prédication se faisait lors d'une assemblée générale de la nation.
- Suivait alors un temps plus ou moins long durant lequel le peuple observait les conséquences de la conversion de son roi. Le dieu des chrétiens le favorisait-il ou non dans ses expéditions militaires ? S'il se montrait plus fort que ses anciens dieux, il acceptait plus facilement de se convertir.
- Sa conversion s'opérait selon « un subtil mélange coercitif, mobilisant des mécanismes sociaux, politiques et économiques²¹ » (mariages mixtes, ambitions personnelles, avantages économiques...). Elle se faisait de manière progressive.
- Une fois la majorité du peuple convertie, l'Église uniformisait les croyances et les rites et éliminait toute pratique hérétique ou païenne. Travail qui pouvait prendre plusieurs siècles, surtout dans les campagnes. Les croyances qu'elle ne pouvait éliminer, elle les christianisait. La fête de Samain, par exemple, célébré le I^{er} novembre devint la fête de la Toussaint, le repas des fées, le 25 décembre, devint le réveillon de Noël, etc.²².

²⁰ Cf. Dumézil Bruno, *Les Racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares, V^e-VIII^e siècles*, Paris, Éd. Fayard, 2005.

²¹ Dumézil Bruno, *La Diffusion du christianisme dans l'Europe barbare*, in *Sciences humaines*, N°5, décembre 2006-janv.-fév. 2007.

²² Cf. Walter Philippe, *Mythologie chrétienne*, Paris, Éd. Imago, 2003.

Dans l'Empire d'Orient, la puissance des empereurs leur permit de s'investir de plus en plus dans la direction de l'Église. Ses populations comprirent, elles aussi, que leur intérêt était de suivre la religion de leurs empereurs.

En guise de conclusion, nous ne pouvons résister au plaisir de citer cette page de Paul Veyne tiré de son ouvrage *Quand notre monde est devenu chrétien*, et qui présente magnifiquement la couleur que prit cette christianisation.

Il semble clair que la christianisation des masses n'a été due ni à la persécution ni, pour le principal, à une évangélisation, mais à un conformisme qui leur a été dicté par une autorité maintenant reconnue, celle des évêques : le poids d'une autorité morale et le vertueux devoir de « faire comme tout le monde ». Ce qui importe est moins la diffusion que la réception : qu'a fait le peuple de la religion qu'on lui donnait ? Il en a fait une religion un peu paganisée où l'on accourait vers de saints personnages charismatiques, où l'on allait en pèlerinage au tombeau des martyrs, où le contact des reliques guérissait, où se multipliait le nombre des saints populaires, où certaines images étaient vénérées, où l'on faisait des processions en cas de sécheresse, où l'on célébrait les Rogations, ces lustrations sans sacrifice, et où on demandait au Ciel un succès ou une guérison. (...)

Devenue la religion de tous, le christianisme a perdu dans la foule sa ferveur élitiste et a repris le rythme qui avait été celui du paganisme : celui d'une croyance tranquille qui avait des moments plus pieux au gré du calendrier rituel, et non plus celui d'une piété aimante dont on éprouve sans cesse la chaleur en son cœur. L'attachement conjugal a succédé à la passion amoureuse²³.

Nos guides

- Baslez Marie-Françoise, *Comment notre monde est devenu chrétien*, Tours, Éd. CLD, 2008.
- Brown Peter, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris, Éd. Gallimard, 1983.
- Jerphagnon Lucien, *Les Dieux et les Mots*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.
- Mattei Paul, *Le christianisme antique de Jésus à Constantin*, Paris, Éd. Armand Colin, 2008.
- Moisset Jean-Pierre, *Histoire du catholicisme*, Paris, Éd. Flammarion, 2006.
- Rubenstein Richard E., *Le jour où Jésus devint Dieu*, Paris, Éd. de La Découverte, 2004.
- Stroumsa Guy G., *La Fin du sacrifice*, Paris, Éd. Odile Jacob, 2005.
- Veyne Paul, *L'Empire gréco-romain*, Paris, Éd. du Seuil, 2005.
- Veyne Paul, *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*, Paris, Éd. Albin Michel, 2007.
- Zosso François et Zingg Christian, *Les Empereurs romains*, Paris, Éd. Errance, 2009.

²³ Veyne Paul, op. cit., pp. 201-203.

7.2.11

~ 412

Empire romain

L'« invention » du péché originel, version chrétienne

Dès la plus Haute Antiquité, *Homo religiosus* n'a cessé de chercher une explication au Mal qui pourrit sa vie et à la Mort qu'il doit affronter inéluctablement. Il élaborera diverses réponses sous la forme de mythes dans lesquels il attribua la cause de tous ses maux tantôt à un Destin aveugle ou à des dieux à l'humeur changeante, tantôt à des démons ou à des puissances mystérieuses, tantôt à des ancêtres malveillants ou à ses fautes personnelles commises durant sa vie ou dans ses vies antérieures..., voire à un péché originel, comme l'imaginèrent les Grecs du VIII^e siècle¹.

Religion de salut, le christianisme a, lui aussi, durant les premiers siècles de son existence, réfléchi à cette question cruciale. Et la première réponse que ses théologiens donnèrent fut celle que Jésus de Nazareth partageait avec ses coreligionnaires juifs : le mal, la souffrance sont causés par des démons qui possèdent le pouvoir de tourmenter les hommes et par ces derniers qui suivent trop souvent les penchants mauvais de leur cœur.

Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans l'homme ne peut le souiller ; mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui souille l'homme ; (...) C'est du dedans, du cœur des hommes que sortent les pensées mauvaises : fornications, vols, meurtres, adultères, avarice, méchancetés, fraude, libertinage, envie, blasphème, orgueil, déraison. (Mc 7 : 15, 20-21)

L'apôtre Paul reprit, à son tour, cette dernière explication. La désobéissance d'Adam au Paradis terrestre et celle des hommes qui n'ont cessé, depuis lors, de suivre son exemple sont à l'origine du mal, de la souffrance, de la mort.

De même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, ainsi la mort a passé dans tous les hommes, du fait que tous ont péché. (Rm 5 : 12)

Au début du V^e siècle, une réponse plus élaborée va s'imposer et marquer profondément l'Occident chrétien, pratiquement jusqu'à nos jours. Elle est celle d'un des principaux Pères et Docteurs de l'Église, saint Augustin (354 - 430).

Saint Augustin

Citoyen romain, né en 354, à Thagaste (Algérie), après une jeunesse quelque peu tumultueuse qui lui permit cependant de devenir professeur de rhétorique à Milan, saint Augustin se convertit, à l'âge de dix-neuf ans, au manichéisme. La vision que cette religion avait de l'homme, champ clos où un Dieu du Bien et un Dieu du Mal se livraient une lutte sans merci, le séduisit. L'ascétisme qu'elle prônait pour vaincre le mal qu'il éprouvait douloureusement l'attira aussi. Mais ses théories fumeuses en astronomie face aux connaissances de son époque le déçurent profondément.

¹ Cf. ch. 6. 8.

Alors qu'il considérait le christianisme comme une religion de « bonnes femmes », les prédications de saint Ambroise, évêque de Milan, quelques rencontres décisives avec des philosophes néo-platoniciens et la lecture des épîtres de saint Paul le poussèrent, en 386, à se convertir au christianisme. Il reçut le baptême l'année suivante. Ce fut aussi à cette époque qu'il renvoya sa concubine avec laquelle il vivait depuis quatorze ans et qui lui avait donné un fils, Adéodat, lequel mourut, en 391 (?), à l'âge de dix-sept ans. En 387, il eut encore le chagrin de perdre sa mère, Monique, à laquelle il était très attaché.

Ces épreuves le poussèrent à consacrer entièrement sa vie à Dieu. Il quitta donc Milan et son métier de professeur, et s'en retourna à Thagaste, en 388, où il mena, durant trois ans, une vie monacale avec quelques amis. C'est là que les chrétiens d'Hippone vinrent le chercher pour succéder leur vieil évêque Valère auquel il succéda en 396, après avoir été ordonné prêtre.

Dès ce moment-là, il ne cessa de prêcher, d'écrire, de participer avec ses confrères à des conciles, de tenir des réunions contradictoires avec ses adversaires ariens, donatistes, manichéens, pélagiens... Et chaque jour - c'était une des tâches des évêques d'alors - il rendait la justice durant de longues heures. Il laissa une œuvre immense dont ses *Confessions*, chef d'œuvre universel de la littérature psychologique religieuse. Il mourut en 430, alors que sa ville était assiégée par les Vandales.

L'origine du Mal, le péché originel

Ce n'est qu'au terme d'une méditation de plus de vingt-cinq années, de 387 à 412-413, sur le salut offert aux hommes par Dieu qu'il parvint à fixer avec précision sa doctrine sur l'origine du Mal et qu'il appela **péché originel**.

Il la fonda :

- sur les épîtres de Paul ;
- sur la Bible hébraïque, notamment sur le livre de la *Genèse* qui relate non seulement le premier péché du premier couple humain, mais encore tous les péchés dont ses descendants se rendirent coupables ;
- sur la conception que les néo-platoniciens se faisaient du mal qu'ils considéraient avant tout comme une privation d'un bien ;
- sur la pratique de l'Église concernant le baptême des enfants ;
- mais aussi à partir d'une vision pessimiste de l'homme, née de sa nature tourmentée et qu'il nous livre dans ses *Confessions*. Il se reconnaît totalement dans cet aveu de Paul :

Je sais qu'en moi – je veux dire dans ma chair – le bien n'habite pas : vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je ne veux pas, je le fais.
(Rm 7 : 18)

Les invasions barbares qui démantelaient alors l'Empire romain d'Occident le confortèrent aussi dans sa vision d'un monde voué au péché. Il en était convaincu, la prise de Rome, le 24 août 410, par le Wisigoth Alaric, annonçait la fin des Temps. Ce désastre provoqua un traumatisme dans tout l'Empire. Durant huit siècles, Rome n'avait jamais été prise. Très froidement, saint Augustin commenta cet événement :

Pourquoi te troubler ? (...) Tu t'étonnes de voir le monde toucher à sa fin ? Étonne-toi plutôt de le voir parvenu à cet âge avancé. Le monde est un homme qui naît, qui grandit et qui vieillit. Que de chagrins dans la vieillesse ! La toux, le dérangement des humeurs, la faiblesse de la vue, l'inquiétude, la fatigue, tout est réuni. Dans sa vieillesse l'homme est rempli de misères, et le monde dans sa vieillesse est aussi rempli de calamités².

² Saint Augustin, *Sermon* 81: 8. Traduction par les moines de l'Abbaye Saint-Benoît, Bouveret, Suisse.

C'est à la suite de cette tragédie qu'il entreprit la rédaction de son autre chef d'œuvre *La Cité de Dieu* qu'il oppose à la Cité terrestre (Rome), liée au Mal.

Le péché originel, un état de déchéance physique et spirituel

Une question sert de point de départ à sa réflexion : Dieu est-il l'auteur du Mal ? Il y répond par une seconde question ? De quel mal s'agit-il ? Pour lui le mal peut s'entendre de deux manières : le mal commis par perversité pour toutes sortes de raison (méchanceté, envie, orgueil...) et le mal subi justement ou injustement.

Le mal commis par perversité. Dieu qui est infiniment bon ne peut commettre de mal par perversité. Sa création est bonne et il a créé l'homme bon qu'il a placé dans le jardin d'Eden où toute souffrance et toute mort étaient absentes.

Le mal subi justement. Mais Dieu est aussi infiniment juste. Il punit tout péché commis par les hommes. Cette punition provoque une souffrance méritée chez celui à laquelle elle est infligée. Et de ce point de vue, oui, Dieu est l'auteur de ces souffrances subies. Le Mal et son auteur ne doivent pas avoir le dernier mot. Si Dieu, pour une raison qui lui est propre, ne punit pas, durant sa vie terrestre, l'auteur d'un mal, celui-ci peut être assuré qu'il le sera dans l'Au-delà.

Le mal subi injustement. Dieu n'en est pas responsable. Au contraire, il rendra justice dans l'Au-delà à celui qui subit injustement un mal, s'il n'obtient pas réparation durant sa vie terrestre. L'homme est donc le seul responsable du Mal commis par perversité ou infligé injustement. Dans son explication, le rôle de Satan n'est pas mis en valeur, comme le faisaient ses confrères théologiens. Par bonté, Dieu a créé l'homme libre, libre de ses choix, libre de faire le mal. Et toujours par bonté, il ne contrarie pas sa liberté, mais celui-ci doit en assumer les conséquences.

Le premier péché personnel

Or le premier couple humain auquel il avait accordé cette liberté, fit un mauvais choix. Il pécha, il Lui désobéit par orgueil, il se rebella contre Lui. Saint Augustin partageait la croyance commune de l'époque : Adam et Ève avaient réellement existé. Ils appartenaient à l'Histoire en tant que père et mère de l'humanité, histoire dont, à cette époque, on situait l'origine quelque 4 000 ans avant Jésus-Christ. Ce premier péché n'est pas le péché originel, comme on le croit encore trop souvent aujourd'hui. Il est (seulement !) le premier péché personnel commis à l'origine de l'humanité.

Ce péché eut une double conséquence :

- Il affecta d'abord personnellement Adam et Ève. Dieu leur retira l'immortalité. Il condamna leurs corps à retourner à la poussière et à connaître jusqu'à cette dernière extrémité toutes sortes de souffrances physiques et psychiques. Il leur retira aussi son amitié, c'est-à-dire qu'il les éloigna de lui, les condamnant à la damnation éternelle.

- Il affecta ensuite leur descendance.

Comment ?

Le péché originel

Après ce péché, Adam et Ève conçurent des enfants : Caïn, Abel, Seth et, selon Gn 5 : 4, d'autres fils et d'autres filles. Or, en les concevant, ils leur transmirent une chair condamnée à la mort, soumise à la souffrance et une âme gangrenée par la concupiscence et l'orgueil, coupée de l'amitié de Dieu, donc vouée à l'enfer. C'est **cet état de déchéance** hérité d'Adam et d'Ève que saint Augustin appelle **péché originel**. Tous les hommes l'héritent, dès qu'ils sont conçus, comme ils héritent de leurs parents leur code génétique. Ce péché originel se transmet donc **de génération en génération**, lors de la conception de tout être humain.

Le baptême, condition sine qua non pour être sauvé

Cet état de déchéance est tel que l'homme ne peut par ses seuls et propres efforts retourner à Dieu et recouvrer son amitié. Il a besoin de sa grâce. Celui-ci la lui accorde au moment de son baptême. L'Esprit-Saint vient habiter en lui, le réconcilie avec Dieu, le fait entrer dans son Royaume et l'aide à combattre sa tendance innée au mal. Donc pour saint Augustin, il n'y a pas de salut pour l'homme sans le baptême. Or, constate-t-il, la toute grande majorité des hommes meurt sans avoir reçu cette grâce. Il faut donc croire que Dieu ne l'accorde qu'à un certain nombre d'élus. Tous les autres sont donc condamnés à la damnation éternelle.

Depuis que notre nature a péché dans le paradis, nous sommes devenus une pâte unique de boue, c'est-à-dire une pâte de péché. Nous avons perdu le mérite par le péché, et abstraction faite de la miséricorde de Dieu, il n'est rien dû que la damnation éternelle aux pécheurs que nous sommes³.

Même les petits enfants qui n'ont pu commettre aucun péché personnel. Ayant contracté le péché originel, s'ils meurent sans avoir été baptisés, ils ne peuvent aller au paradis. Ils sont condamnés à l'enfer. Devant le tollé que suscita cette insupportable perspective chez ses fidèles, saint Augustin tempéra cette damnation en ajoutant qu'ils y subissaient « la peine la plus douce ». Le magistère de l'Église et les théologiens qui lui succédèrent refusèrent de le suivre jusqu'au bout sur ce chemin de perdition. Ils inventèrent une station intermédiaire, les « limbes », lieu situé entre le paradis et l'enfer où les âmes de ces enfants étaient, certes, privées de la vision de Dieu, mais où elles jouissaient d'un bonheur naturel, « toute douleur étant exclue de leur peine » selon Thomas d'Aquin. Il faut attendre le 21 avril 2007 pour voir enfin le Vatican ouvrir toute grandes les portes du paradis aux âmes de ces innocents.

Après saint Augustin

L'Église ne retiendra pas non plus cette prédestination favorable à quelques élus. Elle affirma, au contraire, que le Christ était venu sur terre sauver tous les hommes qui voulaient bien accepter son salut. Se posa alors le salut des âmes des justes qui vécurent avant l'institution du baptême. L'Église affirma qu'à leur mort elles n'étaient point tombées dans les flammes de l'Enfer, mais qu'elles avaient gagné l'Hadès ou Shéol, sorte de « salle de repos » où elles sommeillèrent jusqu'à ce que le Christ vînt les réveiller, lorsqu'il y descendit entre le moment de sa mort et celui de sa résurrection, pour les conduire au Paradis. C'est là qu'Adam et Ève, repentis, séjournèrent après leur mort, et c'est de là qu'ils gagnèrent le paradis.

Quant aux hommes qui ne se feront jamais baptiser parce qu'ils n'en entendront jamais parler, l'Église les remet à la miséricorde de Dieu qui connaît le secret des cœurs.

Ces précisions étant données, elle entérina, pour l'essentiel, la doctrine de saint Augustin lors des conciles de Carthage en 418, d'Orange en 529 et de Trente (1545 - 1563).

³ Saint Augustin, *De diversis questionibus*, 83 : 68, 1.

Au Moyen Âge, le péché originel devint une des composantes des grandes synthèses théologiques appelées « *Sommes* ». Leurs auteurs, des théologiens de haut vol, tels que Albert le Grand (1206 - 1280), saint Bonaventure (1221 - 1274), saint Thomas d'Aquin (1225 - 1274) ..., ne suivirent pas toujours saint Augustin ou explicitèrent sa pensée. Dans le même temps, fleurirent de nombreuses représentations artistiques du péché d'Adam et Ève qui ancrèrent dans l'esprit des chrétiens son historicité et surtout ses côtés anecdotiques.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le péché originel opposa violemment les pères du concile de Trente aux humanistes, luthériens, zwingliens, calvinistes, arminiens et érasmiens... Entrèrent ensuite dans la dispute jésuites, dominicains, bérulliens, jansénistes, molinistes, latitudinaires anglicans⁴... Les thèses de tout ce petit monde de théologiens balancèrent d'un extrême à l'autre. Certains suivirent saint Augustin. Le péché originel avait corrompu totalement tous les hommes. Il leur valait la damnation éternelle à laquelle seule échappait une petite minorité de prédestinés. Pour les autres le péché originel n'excluait pas pour l'homme une possibilité d'amélioration de son état pécheur grâce à la raison et à l'éducation, éclairées par la grâce.

Puis vinrent les casuistes qui, dans leurs manuels, entretenirent dans le brave peuple chrétien une angoisse face au risque de damnation éternelle que couraient les enfants si le baptême ne leur était pas administré selon le rituel.

Le *Dictionnaire des cas de conscience* de Pontas (1715), par exemple, recense tous les cas qui risquent d'invalider un baptême donné dans des circonstances exceptionnelles.

Oltrade, jeune écolier, voulant baptiser son frère qui se mourait, a cru mieux faire que les autres, en disant : Ego te baptiso in nominibus Patris, et Filli, et Spiritu Sancti. Ce baptême est-il valide ? Réponse : - Ce baptême est nul, parce que le changement du mot *nomine* en celui de *nominibus* est essentiel, en ce qu'il détruit le sens des paroles de la forme, et qu'il ne signifie pas l'unité d'essence dans les trois personnes divines, dont l'expression n'est pas moins nécessaire pour la validité du baptême que l'invocation des trois personnes de la Sainte Trinité⁵.

Du XVIII^e au XIX^e siècles, ce fut au tour des philosophes de s'emparer de ce problème. Certains nièrent le péché originel, voyant dans le récit de la Genèse une fable enfantine, une mystification. Comment croire, se demanda Voltaire que « Dieu fut supplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant sa mort ⁶ » ? Pour Nietzsche (1844 - 1900), le péché originel et la culpabilité qu'il engendre ne sont qu'une invention des prêtres pour garder leur pouvoir sur les hommes.

D'autres en modifièrent radicalement la vision. Ils lui dénièrent toute historicité et le laïcisèrent. Pour Kant (1724 - 1804), le récit d'Adam et d'Ève n'est rien d'autre que le mythe de l'émergence de la conscience de soi, pour Hegel (1770 - 1830), celui de l'émergence de la liberté qui, avec le travail, permet à l'homme de dominer la nature, pour Schopenhauer (1788 - 1860), celui de l'expression de son « vouloir vivre », pour Kierkegaard (1813 - 1855), celui de l'émergence de son angoisse existentielle. Pour Marx (1818 - 1883), l'origine du Mal est à chercher dans l'exploitation de l'homme par l'homme, pour Freud, dans le conditionnement de la prime enfance, pour Durkheim (1858 - 1917), dans le déterminisme de la structure sociale...

Les découvertes de Copernic (1473 - 1543), de Galilée (1564 - 1642) et des astronomes du XIX^e siècle sur l'Univers, puis celles de Darwin (1809 - 1882) sur les origines animales de l'Homme, et enfin celles de Freud (1856 - 1939) et des psychanalystes sur l'inconscient mirent

⁴ Théologiens anglicans qui affirmaient que le péché originel avait certes blessé la nature humaine, mais pas de façon irrémédiable. L'éducation pouvait y remédier.

⁵ Cité par Minois Georges, *Les Origines du mal*, Paris, Éd. Fayard, 2002, p. 150.

⁶ *Ibid.*, p. 229. Voltaire, *Les Questions de Zapata*, in *Mélanges*, Éd. de la Pléiade, p. 963.

à mal non seulement le scénario de la création de l'univers et de l'homme, tel que l'avait imaginé la Bible, mais aussi celui du péché originel, tel que l'avait conçu saint Augustin. L'historicité d'Adam fut, une fois de plus, contestée, mais cette fois-ci avec des preuves scientifiques à l'appui. Ces découvertes obligèrent donc les exégètes à entreprendre une nouvelle lecture de la *Genèse* et du péché d'Adam et d'Ève, en recourant à de nouveaux instruments scientifiques telles que la philologie, l'histoire ancienne, la critique des sources, la critique fondée sur la notion de genre littéraire.

Mais il faut le reconnaître, dans l'Occident latin, tant du côté de l'Église catholique que des Églises protestantes, malgré tous ces efforts de relecture du récit de la *Genèse* notamment, les divergences doctrinales perdurèrent durant tout le XX^e siècle et perdurent encore aujourd'hui.

Dans une allocution prononcée le 11 juillet 1966, à Rome, lors d'un colloque sur le péché originel, le pape Paul VI recommandait à ses participants de prendre en compte non seulement les avancées de l'exégèse mais aussi les résultats des sciences naturelles pour élaborer « *une définition et une présentation du péché originel qui soient plus modernes, c'est-à-dire qui satisfassent davantage aux exigences de la foi et de la raison telles qu'elles sont ressenties et exprimées par les hommes de notre temps*⁷ ».

Malgré tous leurs efforts, ils ne parvinrent pas à trouver une définition et une présentation consensuelles du péché originel.

Aujourd'hui, pour ne citer que les plus importantes, quatre lectures du récit du « péché d'Adam », tel que le rapporte le livre de la *Genèse* au chapitre III, coexistent, pour ne pas dire se concurrencent dans les Églises chrétiennes.

1. La lecture littéraire. La Bible est la Parole de Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Le récit du « péché d'Adam », tel qu'il est consigné dans le livre de la *Genèse*, doit donc être pris à la lettre, mot à mot, littéralement, sans rien ajouter, sans rien retrancher. Cette lecture est faite avant tout par les chrétiens de la mouvance fondamentaliste protestante, américaine, et de celle des intégristes catholiques.

2. La lecture traditionnelle. Elle est celle, par exemple, du *Catéchisme de l'Église catholique* paru en 1992 et rédigé par une commission composée de cardinaux et d'évêques présidée par le cardinal Ratzinger, devenu le pape Benoît XVI. Le récit du « péché d'Adam » « *affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu au commencement de l'histoire de l'homme* » (§ 309). L'historicité d'Adam est donc maintenue. Puis reprenant l'explication de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin pour qui « *tout le genre humain est en Adam comme l'unique corps d'un homme unique* », ce catéchisme affirme que le péché personnel d'Adam a affecté sa nature humaine en causant sa déchéance physique et spirituelle, déchéance qu'il a transmise par propagation à toute l'humanité. Cet événement primordial est à mettre en regard avec deux autres événements :

- la mort du Christ qui vaut à tous les hommes qui croient en lui le pardon de Dieu pour tous leurs péchés ;
- sa résurrection qui est promesse de résurrection pour tous les hommes.

Cette lecture est aussi celle des **Églises évangéliques libres**, mais avec une explication différente sur le mode de transmission du péché originel, ainsi que l'explique le pasteur Luc Olekhnovitch⁸.

⁷ Documentation catholique, t. 63, 7-21 août 1966, col. 1348.

⁸ Olekhnovitch Luc, *Que faire du péché originel ?* in Réforme, n° 3126, mai 2005.

Mais comment ce péché originel devient-il originant ? Par imitation, comme le pensait Pélage ? Mais Paul dit justement que même ceux qui n'ont pas péché comme Adam sont morts ! Par transmission biologique, comme le pensait Augustin ? Mais que devient la responsabilité morale personnelle ? Alors, comment ? En fait, Paul ne s'intéresse pas au mode de transmission mais à la conséquence de ce péché originel : la mort. Mort qui n'est pas simplement biologique mais spirituelle, par rupture avec Dieu. L'héritage d'Adam n'est donc pas biologique mais spirituel. Notre histoire, c'est d'être en Adam, notre territoire, c'est le monde qu'il nous a légué, un monde pollué par les conséquences de sa faute et que nous continuons de polluer nous-mêmes par nos fautes.

3. La lecture anhistorique.

Adam n'a jamais existé. Il symbolise tous les hommes. Chaque homme est Adam. Son péché symbolise notre péché. Utilisant un langage imagé, l'auteur du récit de la « Chute », veut nous faire comprendre que

- tous les hommes sont pécheurs, du premier au dernier,
- créés libres, ils sont capables de faire autant le bien que le mal,
- en conséquence, tous ont besoin du pardon de Dieu pour le mal qu'ils ont commis. Tous ont besoin d'être sauvés par Jésus-Christ.

Cette lecture est celle de très nombreux théologiens catholiques et protestants.

4. Il est encore une quatrième lecture de ce texte de la *Genèse*. Elle est celle du **libéralisme protestant** qui ne croit ni au dogme du péché originel, conçu comme état de déchéance d'Adam transmise à toute sa descendance, ni à la nécessité du baptême pour effacer ce péché, ni à la nécessité du sacrifice du Christ sur la croix, pour satisfaire la justice de Dieu bafouée par les péchés des hommes.

L'un de ses théologiens, Laurent Gagnebin, écrivait ces lignes dans l'hebdomadaire protestant *Réforme* du 12 mai 2005 :

Il me semble utile de dire (...) quelques mots au sujet du texte dit de la « Chute », recueilli en Genèse 3, et qui nous rapporte le fameux récit d'Adam et Ève mangeant le fruit défendu. On a souvent lu ce mythe biblique en y voyant un être humain libre qui désobéit et devient alors esclave du mal. On peut aussi défendre une interprétation opposée. Avant d'avoir mangé ce fameux fruit interdit, l'être humain, sans conscience véritable, coïncidait parfaitement avec lui-même. C'est donc parce qu'il mange le fruit interdit qu'il accède à la conscience, devient libre, découvre et l'existence et la connaissance du bien et du mal. Avec cette lecture-là du texte, la « Chute » n'est plus une chute, mais bien plutôt une élévation par laquelle l'homme devient majeur et peut fouler les chemins à la fois difficiles et exaltants de la responsabilité.

Laissons le dernier mot au philosophe Paul Ricœur (1913-2005) qui s'est penché, lui aussi, sur ce difficile problème de l'origine du Mal.

On ne dira jamais assez le mal qu'ont fait aux âmes, durant des siècles de chrétienté, d'abord l'interprétation littérale de l'histoire d'Adam, ensuite la confusion de ce mythe, traité comme une histoire, avec la spéculation ultérieure et principalement augustinienne sur le péché originel ; en demandant aux fidèles de confesser ce bloc mythico-spéculatif et de le recevoir comme une spéculation qui se suffise à elle-même, les théologiens ont indûment requis un *sacrificium intellectus* (une démission de l'intelligence : trad. de l'auteur), là où il fallait éveiller les croyants à une surintelligence symbolique de leur condition actuelle⁹.

Les différentes lectures qu'en font aujourd'hui les chrétiens montrent que chez certains cet éveil a commencé.

⁹ Ricœur Paul, *Philosophie de la volonté*, t. II, *Finitude et culpabilité*, Paris, Ed. Aubier, 1960, p. 380.

Nos guides

- Baudry Gérard-Henry, *Le Péché dit originel*, Paris, Éd. Beauchesne, 2000.
- Blocher Henri, *La Doctrine du péché et de la rédemption*, Vaux-sur-Seine, Éd. Edifac, 1997, vol. 1.
- Bur Jacques, *Le Péché originel. Ce que l'Église a vraiment dit*, Paris, Éd. du Cerf, 1988.
- *Le Péché originel. Heurs et malheurs d'un dogme*, ouv. coll. s. la dir. de Christoph Boureux et Christoph Théobald, Paris, Éd. Bayard, 2005.
- Maldamé Jean-Michel, *Le Péché originel*, Paris, Éd. du Cerf, 2008.
- Minois Georges, *Les Origines du mal. Une histoire du péché originel*, Paris, Éd. Fayard, 2002.

7.2.12

~400 – ~1500

Chrétienté occidentale

Le monachisme, Voie royale du salut

Au IV^e siècle, dès que les empereurs romains imposèrent à l'Empire le christianisme comme religion d'État, puis, dans les siècles suivants, dès que les rois barbares l'adoptèrent à leur tour et l'imposèrent à leurs peuples, les évêques, premiers responsables de cette religion, se trouvèrent face à un formidable défi : il ne suffisait pas de baptiser ces masses d'hommes, de femmes et d'enfants, il fallait encore en faire de véritables croyants et les convaincre de suivre le bon chemin menant au Paradis, au Royaume de Dieu. Ils eurent l'intelligence de prendre cette multitude de néophytes là où elle était dans son développement spirituel.

À la grande masse de celles et ceux qui ignoraient tout du christianisme et que leur situation économiquement précaire poussait à se préoccuper avant tout de leurs besoins matériels vitaux, ils tracèrent une route bien large. Arriveraient aux portes du Royaume celles et ceux qui rempliraient les conditions suivantes : assister à la messe dominicale où ils recevraient un enseignement approprié, communier à Noël et à Pâques, jeûner durant le carême, respecter le repos dominical, respecter les lois de la morale chrétienne et confesser publiquement les péchés graves qu'ils auraient pu commettre, tels que le meurtre ou le vol.

À celles et ceux qui désiraient mener une vie spirituelle plus intense, ils tracèrent un chemin plus difficile à parcourir. Ils les encouragèrent à s'adonner à la prière quotidienne, au pardon des offenses, à l'amour du prochain et aux bonnes œuvres en assistant les pauvres, en visitant les malades, les prisonniers, en accueillant l'étranger...

Et enfin ils proposèrent la voie étroite du monachisme à celles et ceux qui voulaient faire le don total de leur personne à Dieu en répondant à l'invitation que le Christ avait, un jour, adressée à un jeune homme riche :

Si tu veux entrer dans le Royaume de Dieu, va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, puis, viens et suis-moi. (Mt 19 : 21)

Dès le IV^e siècle, diverses formes de monachisme apparurent démontrant la grande capacité d'invention des chrétiens de cette époque pour satisfaire leurs besoins spirituels et répondre à ceux de leur Église.

Monachisme urbain

Dans quelques villes, ils formèrent de petites communautés de laïcs et de prêtres s'entraînant à rechercher Dieu dans la prière, la méditation, l'ascèse, les œuvres d'assistance. Les premières apparurent à Poitiers (~356), Verceil (~363), Milan (ap. 374). Cassien, un Roumain (?), fonda, en 415, deux couvents à Marseille, un pour les hommes, un autre pour les femmes...

Monachisme missionnaire

D'autres créèrent des communautés missionnaires pour répondre aux besoins de l'Église. Ils menèrent une vie itinérante semblable à celle que le Christ avait vécue en Palestine avec ses disciples. Cette Voie prit son essor avec quelques grandes figures encore aujourd'hui très populaires : saint Martin de Tours (316/317 - 397) qui évangélisa la Gaule, saint Patrick (~ 385 - 461) qui évangélisa l'Irlande, saint Colomban (~540 - 615) qui parcourut l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche et l'Italie. Ces moines se distinguaient par l'austérité de leur vie et une ascèse des plus sévères.

Monachisme campagnard

D'autres encore appartenant généralement aux élites urbaines, désireux de se consacrer totalement à Dieu et possédant suffisamment de moyens financiers, fondèrent leurs propres monastères.

Sulpice Sévère (~363 - ~410/429), un avocat, fonda le sien sur ses terres de Primiulac (Aude ?). Un riche bordelais, Paulin, quitta, avec sa permission, son épouse et partit à Nole en Campanie, où il avait été gouverneur de la province en 380, fonder le sien en 394. Vers 425-430, deux frères, Romain et Lupicin, fondèrent le leur sur leurs terres à Condat dans le Jura. Honorat de Trêves, fils d'un consul romain, fonda, en 410, son couvent sur l'île de Lérins (en face de Cannes). Il en alla de même dans les autres régions de l'Empire romain d'Occident. Chacun de ces monastères suivait sa propre Règle.

Le monachisme bénédictin

Entre 520 et 530, un moine, Benoît de Nursie (vers 480 ou 490 - 547), fonda, entre Rome et Naples, le célèbre monastère du Mont-Cassin sur les ruines d'un temple dédié à Apollon. Lui aussi rédigea sa propre Règle. Elle divisait, de façon équilibrée, la journée en trois parts égales : prière, travail et repos. « Ora et labora », prier et travailler. Cette devise, si elle ne se trouve pas dans la Règle, devint la devise traditionnelle des moines de saint Benoît.

- **Ora** : Elle prévoyait des moments de prière commune, la *laus divina*, la louange divine à heure fixe : *matines* à la fin de la nuit, *laudes* au lever du jour, *tierce* en milieu de matinée, *sexe* à midi, *none* au milieu de l'après-midi, *vêpres* au début de la soirée et *complies* au début de la nuit. On appelle aussi cette prière la liturgie des Heures canoniques. Chaque jour, les moines participaient encore à la liturgie eucharistique. Des moments étaient aussi réservés pour la prière personnelle, la méditation, la lecture de l'Écriture sainte et d'auteurs spirituels. Son premier but était donc de favoriser la recherche de Dieu.

- **Labora** : Tout moine devait travailler : travail manuel dans les divers ateliers et les champs du monastère et travail intellectuel dans ses ateliers de copistes et dans ses écoles. L'oisiveté était considérée comme la source de tous les vices qui détournaient le moine de sa recherche de Dieu.

C'est alors qu'ils seront vraiment moines, lorsqu'ils vivront du travail de leurs mains, à l'exemple de nos Pères et des Apôtres. (Règle 48 : 8)

Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De la sorte les moines n'auront pas besoin de se disperser au-dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leur âme. (Règle 66 : 6-7)

Benoît revêtit ses moines d'une bure noire, d'où leur nom de moines noirs. On les appellera aussi bénédictins, du nom de leur fondateur. Dirigés par des abbés, leurs monastères prirent le nom d'abbaye.

Un monachisme taillé sur mesure pour les nobles

Ce type de monachisme séduisit rois, princes et seigneurs du Haut Moyen Âge. Différentes raisons les poussèrent à le favoriser :

- Soucieux d'assurer leur salut éternel, ils pensèrent pouvoir l'« acheter » en finançant sur leurs propres terres la construction d'une de ces abbayes, soit masculine soit féminine, avec charge pour ses moines et moniales de prier pour leur salut.
- Soucieux de ne pas partager leurs possessions entre de trop nombreux héritiers, ils y placèrent celles et ceux qu'ils excluaient de l'héritage¹.

Entre un quart et un tiers environ des membres de la noblesse se trouvait lié par le célibat et donc par l'infertilité qu'imposaient des raisons spirituelles. Comme une partie de la noblesse était absorbée par la vie monastique ou, autre possibilité, par une carrière cléricale dans l'Église séculière, comme celle d'évêque, de chanoine..., une proportion significative de jeunes nobles, à chaque génération, était apparemment « neutralisée ». Ils se fondaient dans le moule religieux et éthique que le christianisme avait élaboré.

La noblesse trouvait dans l'abandon du mariage par une partie de ses membres un excellent moyen de limiter ses effectifs et, partant, le risque d'appauvrissement. Cette façon d'agir était renforcée par la stratégie noble de faire rentrer au monastère des personnes handicapées².

- En effet, la Règle bénédictine offrait aux moines une vie équilibrée et son ascétisme n'était pas trop contraignant. Toute personne même handicapée pouvait l'observer.
- Son insistance sur l'obéissance que devait tout moine au Père abbé, rejoignait la conception qu'avaient ces féodaux de l'obéissance et de la fidélité que tout vassal devait témoigner à son suzerain. Elle rejoignait aussi la conception qu'avait la famille féodale de l'obéissance que tout enfant devait à son père. Jusqu'au XI^e siècle, l'usage courant était de confier au monastère tout enfant qui lui était destiné dès qu'il atteignait ses cinq ou sept ans. Ses parents ne lui demandaient pas son avis - sa liberté individuelle devait s'effacer devant les intérêts du clan - mais ils l'éduquaient dès sa toute petite enfance dans cette perspective. Ce n'est qu'à partir du XI^e siècle que l'on estima plus authentique une vocation librement assumée. Les coutumiers, dès lors, fixèrent à dix-huit ans l'âge minimum pour entrer dans une abbaye.

Outre l'obéissance, les premières disciplines que l'on apprenait à ces moinillons novices étaient la lecture et le chant, afin qu'ils puissent participer à la prière des heures canoniques. Et vu la rareté des livres ils furent encore astreints à apprendre par cœur le psautier.

Les moines, dans leur grande majorité, étaient des laïcs. Mais, dès la période carolingienne, ils furent de plus en plus nombreux à être ordonnés prêtres. Bien que morts au monde, la prêtrise conférait à ces moines issus de la noblesse un statut plus convenable. En valorisant le travail, le travail manuel notamment, cette Règle bénédictine provoqua une révolution des mentalités. L'aristocratie avait en effet conservé le préjugé de l'Antiquité qui considérait le travail manuel comme dégradant, bon pour être accompli par des esclaves. En acceptant de s'abaisser à « se salir les mains », le noble devenu moine trouvait dans le travail un chemin de sainteté.

Le domaine que les familles nobles cédaient à leur monastère n'était pas tout à fait perdu pour elles. À leur tête, elles plaçaient ou faisaient placer généralement un de leurs membres. Elles en gardaient donc en quelque sorte la possession. Dans leur gestion, les abbayes se

¹ Ils les placèrent aussi dans le clergé séculier.

² Milis Ludo, *Les Moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge*, Paris, Éd. Belin, 2002, p. 51.

conduisirent exactement de la même manière que les seigneurs. Leurs domaines n'étaient pas seulement composés de terres labourables, de prés, de forêts..., mais encore de villages habités par des serfs et des paysans libres corvéables à merci qu'ils firent travailler et auxquels ils firent payer toutes les taxes directes et indirectes en usage à l'époque...

Quant à l'évangélisation des campagnes, les moines n'y participèrent pas directement. Dans chacun de leurs villages, ils nommaient un curé dépendant de l'évêque du lieu. C'était à lui qu'incombait la responsabilité de s'occuper du salut de ses paroissiens. De même, ils ne participèrent pas, de manière substantielle, aux œuvres de charité. Selon des estimations ils y consacèrent entre 1,25% et 5,7% de leurs revenus³. Construites dans des lieux isolés, ces abbayes ne s'occupèrent pas non plus, sauf exception, du soin des malades. Le moine recherchait le Ciel dans la solitude, à d'autres de le chercher dans l'action charitable. À chacun sa Voie propre.

Entre le VI^e et le IX^e siècles, le monachisme bénédictin se généralisa dans toute la Chrétienté.

En 817, Louis le Pieux (778 - 840), empereur de l'Empire franc qui s'étendait sur une grande partie de l'Europe occidentale, ordonna à tous les monastères d'adopter la Règle bénédictine. Une abbaye comptait en moyenne douze à quatorze moines. Elle pouvait avoir des dépendances, appelées prieurés, qu'elle confiait à trois ou quatre moines.

De 768 à 855, il se construisit 417 abbayes et prieurés, dont 232 sous le seul règne de Charlemagne (768 - 814). Chacune de ces abbayes était indépendante.

Mais si leur but premier était la sanctification personnelle de leurs moines, l'Église, quand elle en éprouva le besoin, ne voulut pas se priver de ces forces vives pour l'évangélisation de l'Europe. C'est ainsi qu'en 597, le pape envoya un de ces moines, Antoine de Canterbury, avec quarante de ses compagnons, évangéliser l'Angleterre. Des moines irlandais et écossais vinrent leur prêter main forte. En 718, un autre moine bénédictin anglais, saint Boniface, fut envoyé en Allemagne convertir les païens de l'Europe du Nord.

Certaines de ces abbayes se transformèrent en de véritables entreprises agricoles qui ne surent éviter deux tentations aux antipodes de l'Évangile : l'enrichissement acquis notamment par des donations et le pouvoir que leur conférait cet enrichissement. Devenus grands propriétaires terriens, leurs yeux se fixèrent davantage sur leurs terres que dans les cieux. Une réforme devint nécessaire.

IX^e – XI^e siècles Le monachisme clunisien

Non seulement une réforme de ce monachisme bénédictin devenait nécessaire, mais c'est toute l'Église qui, impérativement, devait entreprendre sa propre réforme. En 843, les petits-fils de Charlemagne se partagèrent son empire. Ce partage donna naissance au Saint Empire romain germanique à l'Est et au Royaume de France à l'Ouest. Empereurs et rois de ces deux ensembles ne parvinrent pas, malgré toute leur bonne volonté, à imposer leur autorité à leurs turbulents féodaux qui en profitèrent pour se lancer dans des guerres privées afin d'agrandir encore leurs possessions. D'autre part, de la fin du IX^e à celle du XI^e siècles, ils furent très nombreux à devoir combattre les raids meurtriers que lancèrent contre leurs possessions Normands, Hongrois et Sarrasins. Ils eurent donc besoin de beaucoup d'argent pour équiper leurs troupes. Ils le prirent là où il se trouvait, dans l'Église. Ils la dépouillèrent de ses richesses et vendirent toutes les charges, aussi bien celles de curé de paroisse que celles d'évêque, d'abbé

³ *Ibid.*, p. 59.

de monastère, de cardinal. La simonie devint générale. Ou alors ils confièrent ces charges à leurs parents, leurs amis, leurs hommes de confiance. Dans le Saint Empire romain germanique, pour renforcer son pouvoir, l'empereur investit les évêques à sa dévotion de charges administratives et politiques pour contrebalancer le pouvoir de ses grands féodaux. Il en alla de même en Angleterre. Quant à la papauté, elle aussi fut mise sous tutelle.

Ceux qui achetèrent ces charges (nicolaïsme), des laïcs pour la plupart, s'en montrèrent très souvent indignes en ne cessant de bafouer la morale chrétienne et les lois du mariage. Leur souci n'était pas le salut de leurs ouailles, mais de s'enrichir. Le bas clergé (les curés) suivit l'exemple du haut clergé (papes, cardinaux, évêques). À son tour, il oublia toute discipline et son vœu de chasteté. En très grand nombre, les curés italiens, allemands, français se marièrent ou vécurent en concubinage. Cette permission qu'ils s'octroyèrent fut appelée nicolaïsme.

La réforme de l'Église fut initiée principalement par les moines de Cluny, au début du X^e siècle. Ils l'entreprirent en réformant d'abord leur ordre bénédictin. Leur but : opérer un retour à la Règle de saint Benoît en redonnant à la prière toute sa valeur et son importance.

À Cluny, l'opus Dei, la célébration chorale de l'office divin, est devenu la forme majeure de l'ascèse monastique et l'activité principale du moine. Jeûne, macérations, travail sont passés au second plan derrière l'office conçu comme la réalité permanente de la vie monastique, la voie royale vers le salut. Cette priorité au culte liturgique, cette prédominance absolue de la vie chorale sur la retraite et l'isolement dans la cellule sont nouveaux dans la tradition bénédictine et constituent l'originalité propre des clunisiens⁴.

L'office divin ne pouvant être célébré que par des clercs sachant lire et parler latin, la langue liturgique de l'Église, ceux-ci devinrent majoritaires dans ce nouvel ordre. Pour ceux qui ne savaient ni lire ni écrire, ils ouvrirent dans chaque abbaye une école. Ceux qui demeurèrent laïcs, par choix ou par incapacité intellectuelle, furent relégués au rang de frères convers chargés principalement des tâches matérielles. D'autres laïcs s'en vinrent vivre aux abords des abbayes. En échange de leurs biens, ils recevaient des moines une assistance spirituelle et matérielle. Des serfs et des salariés travaillèrent aussi à leur service.

L'ordre de Cluny connut un rayonnement extraordinaire dans toute l'Europe. À la fin du XI^e siècle, il comptait 1450 maisons (abbayes, prieurés...) dans lesquelles vivaient plus de dix mille moines. Autour d'eux, les chrétiens, prêtres et laïcs, retrouvèrent le chemin du Ciel. Et autour d'eux les féodaux apprirent à modérer leur violence. Les clunisiens, en effet, se firent les ardents défenseurs de la Paix de Dieu. De ce vivier sortirent plusieurs réformateurs de l'Église, tel Hildebrand, clerc italien qui subit l'influence clunisienne lors d'un séjour à Cologne et qui devint pape sous le nom de Grégoire VII. C'est lui qui donna son nom à cette réforme qui voulait rendre à l'Église sa liberté et sa dignité.

Mais les moines clunisiens ne furent pas les seuls à la soutenir. Des abbayes bénédictines ne dépendant pas de Cluny, telles celles de Lorraine (Gorze, Brogne, Vanne, Stavelot, Toul...), jouèrent aussi un rôle important. Cette réforme réussit finalement. Dès le milieu du XI^e siècle, les évêques retrouvèrent peu à peu leur indépendance et leur dignité et s'appliquèrent à réformer leur clergé. Quant au pape, il retrouva lui aussi toute son autorité au début du XIII^e siècle. La simonie et le nicolaïsme disparurent au XII^e siècle.

Bien que donnant la priorité à la liturgie, ces moines clunisiens participèrent aussi, sans le conduire cependant, au grand mouvement de défrichement des forêts européennes qui eut lieu entre 1050 et 1250. Mais en moins d'un siècle, l'ordre de Cluny avait accumulé, à son tour,

⁴ *Ibid.*, p.240.

d'immenses richesses grâce au travail de ses paysans et par une multitude de donations. Sa puissance fit qu'il exerça une grande et bénéfique influence sur la vie de l'Église, mais, aux yeux de quelques moines, elle avait aussi émoussé son bel idéal. Ce constat les poussa au XI^e siècle à réformer à son tour leur ordre.

Le monachisme cistercien

Cette nouvelle réforme fut entreprise par les moines clunisiens de Cîteaux et par saint Bernard de Clairvaux (1091 - 1153). Une nouvelle fois, ces réformateurs, qui habillèrent leurs moines d'un habit blanc, œuvrèrent pour revenir au premier but de la Règle de saint Benoît : la recherche de Dieu et l'écoute de sa Parole dans le silence. C'est la raison qui les poussa à s'installer dans des lieux retirés. Les offices liturgiques retrouvèrent leur sobriété première et leurs églises se distinguèrent par leur dépouillement architectural.

Que nos cœurs ne trouvent jamais que c'est assez avoir médité, jour et nuit, la loi du Seigneur qui n'est que charité. (Saint Bernard)

Ils vouèrent un culte tout particulier à la Vierge, modèle parfait de ce silence, de cette écoute, de cette soumission à la volonté de Dieu, de l'amour qu'ils voulaient témoigner à son Fils, sauveur des hommes.

La Vierge Marie est le moule dans lequel nous devons prendre la ressemblance du Christ. (Guerric d'Igny ~1070/1085 - 1120)

C'est une sœur pour nous, elle est notre chair, nous pouvons compter sur elle. La vie est un escalier à gravir, mais la Vierge nous accueille dès le seuil, elle nous prend en charge, nous illumine de sa clarté et marche à nos côtés dans notre laborieuse ascension. (saint Aelred ~1099 - 1166)

Le travail manuel ne fut pas pour autant délaissé. Chaque moine devait travailler de ses mains et subvenir aux besoins de sa communauté. Les cisterciens refusèrent de vivre du travail d'autrui, c'est-à-dire de leurs paysans. Par son organisation et sa réputation spirituelle, l'ordre exerça, à son tour, une profonde influence dans toute l'Europe chrétienne, jusqu'à l'est de l'Elbe où « les moines blancs firent progresser à la fois le christianisme, la civilisation et la mise en culture⁵ ». Entre 1151 et 1300, l'ordre compta 375 établissements⁶.

Autres Voies pour rejoindre le Royaume de Dieu

Les cisterciens ne furent pas les seuls à chercher à vivre plus en conformité avec l'Évangile. D'autres chrétiens, touchés par la réforme grégorienne, voulurent eux aussi cheminer sur la Voie du monachisme et même de l'érémisme pour gagner le Royaume de Dieu. Parmi eux beaucoup de gens de la petite noblesse et des citadins.

Les chanoines

À partir du XI^e siècle, les invasions cessant, le commerce international reprit vie en Europe occidentale, une multitude de villes, grandes et petites, surgirent et les foires se multiplièrent. Le chevalier céda peu à peu sa place au marchand. Parmi ces citadins se trouvaient des clercs

⁵ *Ibid.*, p. 369

⁶ Au XVII^e siècle, l'ordre connut à son tour une réforme. Des moines choisirent de pratiquer une observance encore plus étroite de la Règle de saint Benoît. Ils donnèrent naissance à l'ordre des trappistes.

qui vivaient dans l'entourage de leur évêque. Ils portaient le nom de chanoines. Ils avaient pour charges de nommer un nouvel évêque en cas de vacances du siège épiscopal, de le conseiller, de chanter la *laus divina* (les heures canoniques) et d'aider le clergé dans son ministère pastoral.

Ils menaient vie commune à l'ombre de leur église sous l'autorité d'un prévôt. Ils demeuraient propriétaires de leurs biens. Certains en possédaient beaucoup et ne menaient pas toujours une vie édifiante.

Au XI^e siècle, quelques-uns éprouvèrent le besoin de suivre une Voie plus conforme à l'Évangile. Ils se regroupèrent donc, adoptèrent une Règle, celle que saint Augustin avait rédigée en son temps pour sa communauté de prêtres à Hippone. Ils mirent en commun leurs biens et se consacrèrent plus dévotement à la prière et à la cure d'âme. Certaines de leurs communautés quittèrent la ville pour aller s'installer sur les routes des pèlerinages qui connaissaient un grand succès depuis que les voies de communication étaient devenues plus sûres. Là, ils s'adonnèrent à l'accueil des pèlerins. Les chanoines du Grand-Saint-Bernard en Suisse en sont le parfait exemple. Avec le concours de leurs chiens, ils portèrent plus d'une fois secours à des voyageurs égarés dans la montagne. D'autres gagnèrent la forêt comme les prémontrés qui fondèrent un monastère près de Laon. Ces chanoines se donnèrent pour mission d'évangéliser les populations des régions les plus éloignées, les plus difficiles d'accès, tout en s'adonnant à l'ascèse.

L'érémitisme attire toujours

D'autres citadins, désireux de fuir l'agitation des villes et la poursuite sans trêve des richesses et de se consacrer totalement à Dieu dans le silence presque total et la pauvreté la plus absolue, fondèrent, en France, l'ordre des chartreux près de Grenoble, l'ordre de Grandmont dans le Limousin, et l'ordre de Fontevraud près de Saumur en Anjou. Ce dernier se distingua en fondant des monastères doubles, d'un côté les moines, de l'autre les moniales. Ils adoptèrent le semi-érémitisme, c'est-à-dire qu'ils vécurent en ermites dans des maisonnettes construites à l'intérieur des murs de leurs monastères. À Fontevraud, l'amour de la Vierge fut poussé jusqu'à placer à la tête des deux monastères une abbesse. Ces chartreux essaimèrent, à leur tour, en Europe. En Toscane et en Ombrie, deux ordres religieux poursuivant le même but virent le jour à Vallombrose et Camaldoli.

Un nouveau défi pour l'Église

Au XIII^e siècle, l'urbanisation de l'Europe représenta un nouveau défi pour l'Église qui demanda à de nouveaux ordres de l'aider à évangéliser ces citadins : marchands, artisans, étudiants... Installés dans les campagnes, les ordres monastiques agricoles n'étaient pas en mesure de collaborer à l'évangélisation de ces nouveaux chrétiens. Ces nouvelles institutions furent notamment les ordres mendiants. L'ordre franciscain eut pour fondateur un fils de marchand d'Assise, François Bernardone, en 1209/1210 et l'ordre dominicain, Dominique de Guzman, chanoine d'Osma en Espagne, en 1216.

La Voie de la pauvreté, de la fraternité et de l'obéissance

Ces nouveaux ordres proposèrent une nouvelle Voie de sainteté à ces marchands, artisans et bourgeois dont le travail visait essentiellement à produire de la richesse. Plutôt que de passer leur vie à accumuler des biens matériels, ils leur proposèrent la recherche des biens spirituels. Refusant toute propriété, tout revenu, mendiant les quelques biens nécessaires à leur vie, et vivant heureux dans ce dénuement, ils voulaient leur démontrer que les véritables richesses se

trouvaient dans le Ciel et non sur cette terre, que la Voie du bonheur et du salut se trouvait inscrite dans l'Évangile et non dans leurs livres de comptes.

Alors que la féodalité avait jusqu'alors privilégié la solidarité entre suzerains et vassaux et l'obéissance des seconds aux premiers, aux XII^e et XIII^e siècles, la bourgeoisie des villes privilégia l'individualisme. Elle imposa l'idéal de l'homme qui se construit seul, qui est son seul maître dans la conduite de ses affaires, affaires qui devaient lui procurer richesses et pouvoir. À ces individualistes les Ordres mendiants proposèrent la construction d'une fraternité universelle. Ils la mirent immédiatement en pratique en acceptant tout chrétien quel que fût son statut social et en refusant toute hiérarchie dans leurs communautés.

Croyant que l'Esprit-Saint agissait au sein de l'Église, malgré ses faiblesses, ses compromissions, ses lâchetés, ils voulurent se montrer d'une fidélité à toute épreuve envers le pape, son chef. Ils se démarquèrent donc des mouvements évangéliques et millénaristes qui pullulaient à cette époque : cathares, albigeois, vaudois..., grands pourfendeurs de la hiérarchie ecclésiastique. Mais partageant avec eux le même idéal de pauvreté, de fraternité et d'obéissance à Dieu, ils cherchèrent à les persuader de ne pas se séparer de l'Église, parce que Dieu ne dispensait sa grâce qu'à travers son Église. Hors de l'Église, point de salut. Leur vie fut donc un mélange de vie en communauté leur permettant de se ressourcer spirituellement dans le silence et la solitude et de vie d'enseignement et de prédication itinérante semblable à celle qu'avaient menée les apôtres en compagnie de Jésus de Nazareth. Ne pratiquant plus la stabilité conventuelle, ils n'étaient plus des moines, mais des religieux, mieux même, des frères.

Saint Dominique se donnait tant de ferveur à la prédication qu'il exhortait et obligeait tous ses frères à annoncer la parole de Dieu de jour et de nuit, dans les églises et dans les maisons, par les champs et les chemins, en un mot partout et à ne parler jamais que de Dieu. (Guillaume Peyrac, abbé bénédictin)

Très vite, ils furent victimes de leur succès. Tous les deux durent instituer un ordre féminin voué à la vie contemplative : les clarisses franciscaines dont les premières furent les amies et parentes de François d'Assise et les sœurs dominicaines dont les premières furent des femmes cathares converties par saint Dominique. Tous deux durent encore fonder un troisième ordre pour les laïcs : les Tiers-Ordres franciscain et dominicain. En plus de la prédication au peuple, ces deux ordres se consacrèrent à l'enseignement de la théologie dans les universités. Parmi leurs plus célèbres professeurs, citons, du côté des dominicains, Albert le Grand et Thomas d'Aquin, et du côté des franciscains, Bonaventure et Roger Bacon. L'afflux incessant de nouveaux candidats obligea les deux ordres, tout particulièrement l'ordre franciscain, à construire de grands couvents dans lesquels ils menèrent une vie semblable aux ordres de la famille bénédictine. Si chaque frère continua à vivre dans la pauvreté, ces grands monastères, grâce aux dons qu'ils reçurent, accumulèrent eux aussi des richesses qui affadirent, une fois de plus, leur idéal.

La Devotio moderna

Dès le milieu du XIII^e siècle, des événements tragiques secouèrent la Chrétienté : famines dues à de longs hivers froids et des pluies torrentielles (Début du Petit Âge glaciaire), Grande Peste qui faucha un tiers des Européens entre 1347 et 1412, Guerre de Cent Ans (1337 - 1453) qui opposa la France à l'Angleterre, guerres de Bourgogne (1474 - 1477), menace ottomane au sud-est de l'Europe (1350 - 1453), Grand Schisme qui divisa l'Église en deux camps de 1378 à 1417... Ces conflits ruinèrent villes et campagnes. La mort était omniprésente. Elle pouvait frapper, à tout instant, riches et pauvres, faibles et puissants... Les peintres illustrèrent cette Grande Faucheuse par des danses macabres hallucinantes. Tous ces malheurs furent attribués aux péchés des hommes. Les peintres détaillèrent avec un raffinement d'horreur les peines de

l'enfer qui les attendaient. Le Christ souffrant sa passion se mit à occuper la première place dans l'iconographie. À ses côtés, les artistes représentèrent très souvent sa mère en Mater dolorosa, ou en mère protégeant ses enfants les hommes sous son grand manteau.

Il fallait donc se repentir, pleurer ses péchés, méditer la passion du Christ et de sa mère. Le *Stabat Mater* composé par le frère franciscain Jacopone da Todi (~1236 - 1306) rend bien compte de ce nouvel état d'esprit.

Debout, la mère douloureuse
Près de la croix était en larmes
Devant son fils suspendu.
Dans son âme qui gémissait,
Toute brisée, endolorie,
Le glaive était enfoncé.
(...)
Quel est celui qui peut sans pleurer
Pourrait voir le Mère du Christ
Devant un supplice pareil⁷ ?

Dans tous les Ordres religieux apparurent des mystiques qui cherchèrent à témoigner leur amour pour Dieu en revivant dans la solitude de leur cellule et de leur cœur la Passion de son Fils. Citons-en quelques-uns : Marguerite de Cortone (1247 - 1297), Angèle de Foligno (~1248 - 1309), Ubertain de Casale (1273 - 1329) du côté franciscain, Maître Eckhart (~1260 - ~1327), Jean Tauler (~1294 - 1361), Catherine de Sienne (1347 - 1380) du côté dominicain, Jan Van Ruysbroeck (1293 - 1381) chez les Chartreux, et tant d'autres encore.

Catherine de Sienne écrit dans son *Libro della divina doctrina* :

Retirez-vous dans le sang de Jésus crucifié. Baignez-vous dans le sang de Jésus crucifié. Enivrez-vous de son sang et revêtez-vous de Jésus crucifié. Rassasiez-vous d'opprobres et d'avanies, en acceptant toutes choses par amour pour Jésus crucifié. Que votre amour s'attache à la croix de Jésus.

Il fallait aussi se préparer à bien mourir. Cette préparation devint un sujet de préoccupation majeure. Au XIV^e siècle, en Europe du Nord, plus particulièrement aux Pays-Bas et en Rhénanie, émergea, dans le milieu monastique, un mouvement qui, à son tour, influença la vie religieuse des laïcs. On lui donna pour nom la *Devotio moderna*. Dans leurs *Ars moriendi* (l'Art de mourir), les auteurs spirituels de ce mouvement rappelèrent d'abord que ce que tout chrétien devait craindre par-dessus tout, c'était de mourir soudainement, sans être préparé. Ils leur rappelèrent ensuite que la vie était incertaine et que les biens terrestres étaient fugaces. Ils leur demandèrent enfin de considérer cette vie si fragile comme un pèlerinage qui devait les mener à la Jérusalem Céleste.

On attribue généralement à Thomas a Kempis (1380 - 1471), moine augustinien, la rédaction du best-seller de cette nouvelle spiritualité : *L'Imitation de Jésus-Christ*. Il y décrit les différentes étapes que le pèlerin doit parcourir.

Le premier pas à accomplir sur cette route était de fermer la porte de son cœur à toutes les sollicitations du monde.

Celui-là est vraiment sage qui, pour gagner Jésus-Christ, regarde comme de l'ordure, du fumier toutes les choses de la terre. (I : 3, 6)

⁷ Cf. Mathon G. *Stabat Mater*, in *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Éd. Letouzey et Ané, 1996, t. XIV, col. 421-422.

Le second était de méditer l'Écriture Sainte, avec humilité, tout particulièrement la Passion du Christ ou la vie de Marie.

Le troisième était d'imiter le Christ dans son amour pour les hommes.

Celui qui possède la charité véritable et parfaite ne se recherche en rien ; mais son unique désir est que la gloire de Dieu se manifeste en toutes choses. (I : 15,3)

Le quatrième était de pratiquer son examen de conscience dans la solitude et le silence. Et ne jamais rester oisif.

Le cinquième était de penser souvent à la mort et au jugement de Dieu pour se corriger de ses défauts et travailler avec ferveur à l'amendement de sa vie.

Cette mise en condition spirituelle permettait au pèlerin d'ouvrir son cœur à Jésus-Christ qui venait y faire sa demeure.

Âme fidèle, hâtez-vous donc de préparer votre cœur pour l'époux, afin qu'il daigne venir et habiter en vous. (II : 1, 2)

Puis

Vivant et mourant, tenez-vous donc près de Jésus et confiez-vous à la fidélité de celui qui seul peut vous secourir lorsque tout vous manquera. (II : 7, 2)

C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus, et une grande prudence que de savoir le retenir près de soi. Soyez humble et pacifique, et Jésus demeurera près de vous. (II : 8, 3)

Quand la consolation vous est ôtée, ne vous découragez pas aussitôt, mais attendez avec humilité et patience que Dieu vous visite de nouveau. (II : 9, 4)

Prenez donc votre Croix et suivez Jésus, et vous parviendrez à l'éternelle félicité. (II : 12, 2)

Au fond, si l'on y regarde de près, Homo *religiosus* n'a guère innové depuis les ascètes hindous dans sa découverte du divin à l'intérieur de lui-même. Son chemin est toujours le même, un chemin d'ascèse, de pénitence, de renoncement, et, finalement, de rencontre éblouissante. Mais ce chemin est ardu. Le monachisme occidental le démontre à l'envi : sans cesse il dut se réformer parce que sans cesse il se laissa éblouir par les réalités d'En-Bas. Ce triste constat amena, au XVI^e siècle, les réformateurs protestants à supprimer tout bonnement cette voie royale du Salut.

Nos guides

- Chagny André, *Cluny et son Empire*, Paris, Éd. E. Vitte, 1949.
- Décarreaux J., *Les Moines et la civilisation*, Paris, Éd. Arthaud, 1962.
- Chélini Jean, *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*, Paris, Éd. Hachette, 1991.
- Lekai L.J., *Les Moines blancs : histoire de l'ordre cistercien*, Paris, Éd. du Seuil, 1957.
- Milis Ludo, *Les Moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge*, Paris, Éd. Belin, 2002.
- Pacaut Marcel, *Les Moines blancs : histoire de l'ordre cistercien*, Paris, Éd. du Seuil, 1957.
- Pacaut Marcel, *Les Ordres monastiques et religieux au Moyen Âge*, Paris, Éd. Nathan, 1993.

7.2.13

VI^e – VIII^e siècles

Japon

Deux religions pour *Homo religiosus* : une pour la vie présente, une seconde pour l’Au-delà.

Homo religiosus au pays du Soleil Levant possède cette particularité de trouver naturel de s’adresser à diverses religions, lorsqu’il célèbre les grandes étapes ou un événement particulier de sa vie. Par exemple, il se rendra à l’église catholique pour célébrer son mariage, au temple shintoïste pour célébrer la naissance de son enfant. Il n’hésitera pas à demander au confucianisme ou au taoïsme de guider sa vie quotidienne, à moins qu’il ne s’adresse à l’une des très nombreuses sectes qui ont fleuri au Japon depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et sa famille emmènera son corps au temple bouddhiste pour célébrer ses funérailles. Ce supermarché religieux est à la source de curieuses statistiques. Près de 90% des Japonais se disent shintoïstes et 75% bouddhistes. Une première explication de ce syncrétisme religieux si naturel dans ce pays est à chercher dans le fait qu’il est issu d’une tradition nationale multiséculaire, depuis que coexistent, côte à côte, shintoïsme et bouddhisme, les deux religions principales du pays.

L’arrivée du bouddhisme

Entre 538 et 552, selon le *Nihon Shoki*¹, Kudara, roi coréen de Paekche, aurait envoyé à l’empereur japonais Kimmei une ambassade pour le prier de l’aider à combattre son belliqueux voisin Silla. Dans sa lettre il lui vantait les bienfaits du bouddhisme et l’invitait à adopter cette religion. Il aurait accompagné cette suggestion d’une statue en bronze doré du Bouddha. La Tradition vit dans ce présent le symbole de l’introduction officielle du bouddhisme au Japon. En réalité, des immigrants coréens l’avaient déjà introduit peu de temps auparavant. Si le clan Soga auquel appartenait l’empereur se convertit à cette religion, les clans rivaux Mononobe et Nakatomi, eux, se firent les champions du shintoïsme, la religion originelle du Japon. Une guerre s’en suivit (585 - 587) que remporta le clan Soga. Sa victoire lui acquit le contrôle de la plus grande partie des régions de l’archipel, et elle signa aussi celle du bouddhisme qui fut déclaré religion d’État en 592. Mais le shintoïsme ne disparut pas pour autant. Les deux religions, s’influençant l’une l’autre, coexistèrent et coexistent encore aujourd’hui.

Le shintoïsme

Le shintoïsme des masses rurales

Religion première du Japon, le shintoïsme fut d’abord la religion de ses paysans. Son origine se perd dans les brumes de la Préhistoire, tout comme celle de ce pays. Les recherches archéologiques sont parvenues tout de même à mettre en évidence que sa population était issue de plusieurs vagues d’immigration de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs qui, à partir de 35 000,

¹ Cet ouvrage constitue avec le *Kojiki* les Annales du Japon. Sa rédaction fut achevée en 720.

quittèrent l'Asie orientale. Entre 13 000 et 6000, à la suite du réchauffement de la planète, la montée des eaux du Pacifique isola l'archipel et lui donna sa forme actuelle.

Vers 12 000, ses populations se sédentarisèrent et améliorèrent leur vie quotidienne en adoptant de nouvelles techniques dont celle de la fabrication de la poterie. Cette période du paléolithique japonais, appelée période Jōmon, s'acheva, dans les zones les plus évoluées vers 300 avant notre ère. Suivit une nouvelle période, celle de Yayoi, qui s'acheva vers 300 de notre ère. Elle constitue le Néolithique japonais. Vers 200 de notre ère, une riziculture se mit en place dans l'est du pays. Elle fut importée par des Coréens fuyant leur pays en guerre.

Tout comme leurs collègues chinois, les paysans japonais croyaient que le monde visible était doublé d'un monde invisible peuplé d'une myriade de *kami*, terme désignant tout esprit considéré comme supérieur à la condition humaine.

Ils en distinguaient trois sortes :

- Les *kami* célestes. Habitant les « hautes plaines du Ciel », ils ne s'occupaient guère des affaires humaines.
- Les *kami* terrestres. Habitant tous les éléments naturels : les montagnes, les rivières, les forêts, les plantes, les animaux..., c'étaient eux qui, au premier chef, intervenaient dans la vie quotidienne des hommes.
- Les *kami* d'origine humaine regroupant un certain nombre de défunts, tels que des chefs de clan qui, durant leur vie, s'étaient conduits en êtres exceptionnels.

Semblables aux humains, certains de ces *kami* étaient bienveillants, d'autres méchants, d'autres encore lunatiques, un jour, fort aimables, un autre, fort agressifs. Chacun d'eux possédait une force agissante négative ou positive, selon leur humeur.

Cette croyance exprimait la conviction profonde de ces anciens Japonais de leur dépendance vis-à-vis des changements imprévisibles de la Nature, surtout dès le moment où ils se lancèrent dans la monoculture du riz. Ils sentaient qu'ils devaient impérativement vivre le plus en harmonie possible avec ces forces tantôt bénéfiques, tantôt maléfiques et parvenir à les influencer dans le sens souhaité.

Comment ?

En confiant cette tâche à des personnages dotés d'un charisme pour entrer en relation avec le divin. Ils chargèrent des chamans et des devins de connaître la volonté des *kami*, et confièrent à des prêtres le soin de leur offrir des sacrifices consistant en offrandes de tissus, d'aliments, de vin de riz... et de célébrer des rites propitiatoires pour répondre positivement à leur volonté ou alors, par des gestes et des paroles magiques, pour la faire évoluer dans le sens qu'ils souhaitaient. Célébrés d'abord en plein air, dans des enceintes sacrées, ces sacrifices et ces rites le furent ensuite dans des temples. Cette religion était donc avant tout utilitaire.

Mais, devaient constater les Japonais, leurs *kami* ne répondaient pas toujours à leurs demandes et leurs rites ou leurs pratiques magiques étaient souvent inopérants. Ils en déduisirent donc que leurs *kami*, s'ils étaient puissants, n'étaient pas tout puissants. Eux aussi étaient soumis à une force qui leur était supérieure et contre lequel ils ne pouvaient rien, le Destin. Il n'y avait donc qu'à se soumettre.

S'ils respectaient et vénéraient leurs *kami*, ils ne leur manifestaient aucun amour débordant ni aucune dévotion particulière, en revanche, ils témoignaient d'un profond respect pour la Nature. De même, la foi religieuse n'était pas l'aspect fondamental de cette religion. Son exigence première n'était pas de croire, mais de savoir quel rituel accomplir et comment l'accomplir pour qu'il fût efficace. Elle était du même type que la religion des paysans chinois. Leurs *kami* remplissaient le même rôle que les *she* chinois.

Autre particularité, cette religion paysanne ne se dota pas d'une morale spécifique. La morale qu'elle imposa fut celle de toute société paysanne archaïque qui éprouvait dans son quotidien la précarité de la vie. Les péchés qu'elle combattait furent donc ceux qui la mettaient en danger. Dans son ouvrage, le *norito* (prière) de la Grande purification, cette religion reconnaît quatre catégories de péchés :

- (Les) actes émis sous l'inspiration de la rancune ou de la méchanceté, qui visent à porter préjudice au prochain dans sa personne et dans ses biens. Ceux qui compromettent la récolte du riz sont réputés les plus graves, et à cause de cela mis en tête de la liste.
- Viennent ensuite les fautes qui relèvent de la morale sexuelle ; elles se réduisent aux plus monstrueuses : l'inceste et la bestialité.
- (Les) actions qui choquent la sensibilité naturelle : mauvais traitements appliqués aux animaux domestiques.
- (Les) accidents naturels, calamités diverses. On peut s'étonner à bon droit de les trouver rangés parmi les péchés. Mais pour le Japonais primitif, ces choses-là n'étaient pas du tout naturelles ; elles résultaient des fautes antérieures, ou bien elles étaient l'effet d'une malchance, d'une mauvaise influence déterminée par quelque maladresse consciente ou inconsciente².

Des rites de purification furent donc prévus pour effacer ces péchés qui pouvaient déclencher l'ire des kamis.

Concernant la vie future, une première croyance affirmait que les âmes des défunts tombaient toutes dans un vaste cloaque parmi les diables et diablasses. Cette croyance est à l'origine de l'horreur que la mort suscitait chez eux et du besoin de se purifier dès lors qu'ils avaient été en contact avec un défunt. Puis une seconde croyance s'imposa, plus humaine : les morts gagnaient non pas un cloaque, mais un séjour ténébreux pour y vivre une vie semblable à celle qu'ils avaient menée sur terre. Et comme le shintoïsme ne développa aucune croyance en une rétribution quelconque dans la vie future, elle n'apportait aucune consolation à tous les blessés de la vie, et aucune espérance de justice à tous ceux qui avaient subi persécutions et injustices.

Le shintoïsme impérial

Entre le III^e et le VII^e siècles de notre ère, une structure étatique pyramidale se mit peu à peu en place au sommet de laquelle régnait un empereur, le seigneur de Yamato, le vainqueur de tous ses rivaux. Selon la tradition, c'est Jimmu, son ancêtre, qui aurait été le premier empereur du Japon. Il aurait régné de 660 à 585 avant notre ère. Mais il appartient à la mythologie, tout comme ses treize successeurs. Le premier empereur historique est Ōjin, bien que les dates de son règne (270 - 310 de notre ère) soient incertaines. Ce n'est qu'avec Kimmei (509 - 571), le vingt-neuvième empereur, que les historiens modernes peuvent travailler avec des dates plus précises.

À la fin du VII^e siècle, pour mieux asseoir et légitimer leur pouvoir, les empereurs élevèrent la religion de leurs paysans à la dignité de religion impériale. Le bouddhisme qu'ils professaient était une religion étrangère. Elle ne pouvait jouer ce rôle, tandis que le shintoïsme originel de leur pays le pouvait. Ils rassemblèrent les diverses légendes des divers clans et les transformèrent en mythes qui racontaient que le monde et le Japon, qu'ils placèrent bien entendu au centre de la terre, avaient été créés par les *kami*, et que la famille impériale descendait en ligne directe d'*Amaretsu*, la déesse Soleil. Aujourd'hui encore l'empereur se proclame son descendant. C'est cette déesse qui figure sur le drapeau japonais. Ils envoyèrent aux quatre coins de l'Empire des narrateurs professionnels diffuser ces mythes. Ils

² Martin J.-M., *Le Shintoïsme ancien*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, éd. 1988, p. 100.

privilégierent quelques grands sanctuaires : Izumo, Suwa, Ise où ils réglèrent tout un cérémonial capable de rivaliser avec celui, très somptueux, du bouddhisme. Ils donnèrent encore un nom à cette religion qui la mettait au même niveau que le bouddhisme. Ils l'appelèrent « voie des dieux » (shintoïsme) en opposition à la « voie du Bouddha ».

Le bouddhisme japonais

Bien que proclamé religion d'État en 592, le bouddhisme ne s'imposa d'abord qu'à la cour et parmi les lettrés qui manifestaient un vif intérêt pour tout ce qui venait de Chine dont le développement économique et culturel avait quelques longueurs d'avance sur leur pays. Dans les siècles précédents, les Japonais avaient déjà accueilli avec enthousiasme quelques innovations chinoises : l'écriture, une médecine plus sophistiquée, un art de la divination plus élaboré, une métallurgie plus performante, l'art de fabriquer des brocarts ou de la laque... La cour avait encore trouvé dans le confucianisme des principes de gouvernement. Lorsque le bouddhisme se présenta, ses spéculations philosophiques de haut vol subjuguèrent l'élite japonaise. Il lui apportait aussi une réponse au problème de la souffrance et de la mort.

Mais ce n'est qu'au VIII^e siècle qu'il connut un développement remarquable dans les hautes classes de la société, grâce à six Écoles qui, chacune à sa manière, enseignaient la voie la meilleure pour atteindre l'Éveil. Une coexistence pacifique régnant entre shintoïsme et bouddhisme, l'empereur Shōmu fonda, en 741, un véritable réseau de temples d'État où se déroulaient des cérémonies tant shintoïstes que bouddhistes. En 752, à Nara, il inaugura une statue géante du Bouddha bénissant le Japon.

En revanche, le bouddhisme peina à gagner le peuple à ses croyances. Celui-ci était avant tout intéressé par son côté utilitaire, c'est-à-dire par ses pratiques magiques. Il considéra le Bouddha comme un kami, mais un kami étranger.

Ses très nombreux monastères amassèrent au fil des années de grandes richesses. Certains d'entre eux acquirent une puissance économique, et donc politique, importante, qui leur fit quelque peu oublier leur vocation spirituelle. Elle suscita chez les petites gens qui partageaient une commune misère rancœur et méfiance.

Mais finalement le bouddhisme réussit son acclimatation, même dans les classes défavorisées, car il leur indiquait une Voie pour échapper à la souffrance et leur assurait que tous les puissants qui les exploitaient devraient expier sinon dans leur vie, du moins dans une vie future, leurs méfaits.

Il intégra aussi les *kami* du shintoïsme en faisant d'eux des avatars du Bouddha qui, dans leur compassion, avaient pris une forme accessible aux Japonais et vivaient au milieu d'eux pour les aider dans leurs projets et les soutenir dans leurs épreuves. Cette fusion est à la base du syncrétisme shintō-bouddhique.

Nos guides

- Elisseff Danielle, *Histoire du Japon*, Monaco, Éd. du Rocher, 2001.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Martin J.-M., *Le Shintoïsme ancien*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1988.
- Robert Jean-Noël, *Shintō et bouddhisme au Japon*, in *Religions et Histoire*, n° 13, mars-avril 2007, p. 74-81.

610 - 632

Arabie

Mahomet

L'islam¹²⁷ est la plus récente des religions monothéistes. Elle est la dernière manifestation de ce Temps axial qui, dès le VI^e siècle avant notre ère, vit l'émergence de toute une série de religions sur le continent eurasiatique. Elle apparaît en Arabie, au VII^e siècle de notre ère et a pour fondateur Mahomet. Aujourd'hui, environ un milliard huit cents millions de croyants, soit le quart de la population mondiale, se réclame de cette religion. Portant le nom de musulmans¹²⁸, ils partagent la même profession de foi, la « chahada » :

Je témoigne qu'il n'y a de vraie divinité qu'Allah et que Mahomet est son prophète.

Comme ses devancières juive et chrétienne, cette religion affirme l'Unicité de Dieu. Et comme toute autre religion, elle apporte une réponse aux questions existentielles que se posent les hommes sur eux-mêmes, leur origine, leur devenir, la souffrance, la mort, l'Au-delà... Elle est donc aussi une religion de salut. Ce sont ses réponses que nous allons souligner dans ce chapitre¹²⁹, en parcourant la vie de ce nouvel Homo *religiosus*.

Mahomet

Comme celles de Bouddha et de Jésus, les sources de la vie de Mahomet sont constituées avant tout de documents internes à l'islam dans lesquels le sacré et le profane, le merveilleux et le réel, l'hagiographie et la biographie se mêlent allégrement. Ces documents ne facilitent donc pas le travail de l'historien toujours à la recherche du vécu réel des personnages qu'il étudie.

Ils sont de trois sortes :

- le Coran, le livre sacré de cette religion,
- les hadîts qui rapportent quantité de paroles, faits et gestes du prophète,
- et diverses sîra, bio-hagiographies qui racontent sa vie. La plus ancienne est celle d'Ibn Ishâq (704 - 768)¹³⁰.

Ces sources ne donnent à lire que la version d'une histoire largement mythifiée et sacralisée. On se trouve donc en quelque sorte en présence d'une fiction historique. Même si celle-ci, sous certains de ses aspects, semble se rapprocher de ce qui a pu être une réalité vécue, elle demeure à tout jamais invérifiable¹³¹.

¹²⁷ Le mot « islam » signifie soumission, allégeance (à Dieu). Écrit avec une minuscule, il désigne la religion de Mahomet, écrit avec une majuscule, il désigne l'ensemble des peuples musulmans.

¹²⁸ Le mot « musulman » signifie celui qui se soumet, qui fait allégeance (à Dieu).

¹²⁹ Notre étude s'attachant avant tout aux réponses que les diverses religions du continent eurasiatique apportent aux questions existentielles de l'homme, nous ne développons pas dans ce chapitre les autres aspects de l'islam.

¹³⁰ Les sources non arabes (syriaques, arméniennes, coptes et grecques notamment) sont fort rares. De plus, elles ne fournissent des renseignements qu'à partir de 629, c'est-à-dire depuis la période des premières incursions arabes dans le Sud de la Palestine.

¹³¹ Chabbi Jacqueline, « Le Coran, les Hadîth et la Tradition musulmane », in *Encyclopédie des religions*, ouv. coll. Paris, Éd. Bayard, 2000, t. 1, p. 755.

Quant aux sources externes, elles sont quasi inexistantes concernant sa vie.

De ces documents, seules trois dates sont certaines :

- son arrivée à Médine (Hégire), en 622.
- son raid avorté contre Jérusalem, en 629¹³²,
- sa mort en 632.

Malgré ces réserves importantes, jusqu'à la fin du XX^e siècle, les historiens étaient parvenus à écrire une vie de Mahomet largement consensuelle. Or, depuis quelques décennies, ce consensus a éclaté. Une autre histoire est proposée par des historiens occidentaux, histoire, bien entendu, fortement contestée par les historiens musulmans. Nous présenterons, dans une première partie, la vie et l'enseignement de Mahomet tels que le rapporte la Tradition et, dans une seconde partie, le regard nouveau porté par ces historiens.

I. La vie et l'enseignement de Mahomet, version traditionnelle

Le cadre historique, géographique et politique

Mahomet est originaire de la Péninsule arabique, immense appendice du continent eurasiatique composé de zones désertiques, parcourues par des tribus nomades fort jalouses de leur indépendance, de steppes habitées par des tribus sédentarisées non moins jalouses de leur indépendance, de terres fertiles travaillées par des agriculteurs sur les littoraux de la mer Rouge et du Yémen. À son époque, elle se situait à la périphérie de deux empires qui, depuis 572, s'épuisaient à force de s'entretuer : les empires byzantin et perse sassanide. Chacun d'eux faisait protéger ses frontières des incursions des nomades de ce désert arabe par un vassal. Les Byzantins s'appuyaient sur le royaume des Ghassanides, des chrétiens arabes monophysites jacobites. Les Perses s'appuyaient sur celui des Lakhmides, des arabes récemment convertis au christianisme nestorien.

Politiquement, à l'exception de ces deux royaumes et du Yémen sous contrôle perse, la péninsule n'avait aucune unité politique. Fractionnée en une multitude de tribus la plupart du temps rivales, elle ne connaissait que d'éphémères confédérations qui naissaient et se défaisaient au gré des circonstances. Malgré son isolement, et peut-être à cause de celui-ci, elle était un concentré de toutes les religions du Proche-Orient et un refuge apprécié des sectes persécutées par les deux grands empires voisins. On y trouvait en effet des communautés juives anciennes et fort bien organisées¹³³, des chrétiens arabes et étrangers de confessions catholique, monophysite et nestorienne, des sectes judéo-chrétiennes, des mazdéens... et des polythéistes parmi les tribus du désert et de la steppe.

Mahomet était un bédouin du désert dont la famille avait abandonné le nomadisme pour vivre à La Mecque, un centre caravanier. Située dans la vallée de l'Oued Ibrahim, elle constituait, à cette époque, un carrefour de pistes qui menaient au Yémen, en Éthiopie par le port de Djeddah sur la mer Rouge, et en Syrie-Palestine que se disputaient Byzantins et Perses. Ces derniers l'occupaient depuis 614.

¹³² Cette bataille est relatée dans la Chronique de Théophile d'Édesse, mort en 785, chronique reproduite dans la *Chronographie* de Théophane le Confesseur, mort en 817.

¹³³ Un royaume juif, celui d'Himyar, se maintint dans le Yémen du Sud de la fin du IV^e siècle au premier quart du VI^e siècle, avant d'être conquis par les Éthiopiens, puis par les Perses sassanides.

Mahomet avant la Révélation du Coran

Mahomet appartenait au clan des Banu Hashim. Celui-ci faisait partie de la puissante confrérie marchande des Qurayshites qui gouvernait La Mecque, mais ses membres ne faisaient pas partie des cercles dirigeants. Ibn Ishâq, dans sa *sîra (Vie) de Mahomet*, fixe sa naissance à 580. Pauvre et orphelin dès son jeune âge, il fut élevé par son grand-père et son oncle qui l'initiaient au métier de caravanier. Le pratiqua-t-il ? La Tradition l'affirme, les historiens actuels n'en sont plus si sûrs. Il devint riche et influent en épousant, vers 600, Khadija, la riche veuve d'un marchand, qui l'avait engagé comme intendant. Tout comme ses concitoyens, il pratiquait la religion ancestrale de son Arabie natale, l'animisme. Ces bédouins adoraient une multitude d'esprits qu'ils croyaient présents dans les lieux isolés, les arbres, les pierres, les sources... À La Mecque se trouvait un sanctuaire, la Kaaba, dans lequel étaient vénérés 306 bétyles¹³⁴ qui, selon ce qu'affirme la Tradition, représentaient les esprits protecteurs de la ville et des tribus voisines. Les Mecquois adoraient encore trois déesses : *Manat*, déesse du Destin, *Allat*, déesse de la fécondité, et *Uza*, déesse de la fertilité. Et enfin, ils croyaient qu'au-dessus de ces esprits et de ces déesses régnait la divinité tutélaire de La Mecque, *Hubal*, appelée aussi *Allah*. Esprit religieux, Mahomet faisait peut-être partie de ce groupe de Mecquois que la Tradition appelle hanifs, adeptes d'un monothéisme préislamique, et que cette religion polythéiste laissait profondément insatisfaits.

La Nuit du Destin

Mahomet aimait se rendre dans une grotte près de la Mecque pour y prier et y méditer. Alors âgé d'environ trente ans, une nuit de l'an 610, il eut, dans ce lieu retiré, une vision qui « *vint comme la déchirure de l'aube* ». Selon la Tradition qui appelle cette nuit la « Nuit du Destin », il reçut la visite de l'archange Gabriel qui vint lui transmettre le Coran dans son entier.

Si l'historien ne peut rien dire de la nature de cette vision qui appartient au domaine de la foi, il retient de cet événement le fait qu'il constitua pour Mahomet un appel irrésistible à se faire le messager d'Allah. Mais dans un premier temps, cet appel le déstabilisa fortement, car, toujours d'après la Tradition, le Ciel se tut ensuite durant trois longues années. Se croyant abandonné de Dieu, Mahomet pensa même à se suicider. Mais la Révélation du Coran reprit, durant vingt-deux ans, à l'occasion de divers événements. L'archange Gabriel intervenait tantôt de vive voix, tantôt en agissant sur son esprit, tantôt en lui parlant en rêve.

Le prophète de la Justice du Dieu Unique

C'est dans sa ville natale qu'il commença son activité de prophète, de porte-parole d'Allah. Selon les sourates (chapitres) du Coran qui, d'après les exégètes, remonteraient à cette première période de prédication, appelée période mecquoise, il développa trois thèmes :

- Allah est le seul et unique Dieu, toutes les autres divinités ne sont que des idoles sans consistance.
- Allah est un Dieu de bonté qui veut la justice sociale. Il ordonne aux riches de ne pas s'adonner à l'usure, à l'injustice, à la fraude, à l'oppression des pauvres, des faibles et des orphelins.
- Allah est un Dieu Juge. Tous les hommes auront à lui rendre compte de leurs actes après leur mort, au Jour du Jugement qui suivra la fin du monde et la résurrection des morts. Les justes seront conduits au paradis, les méchants en enfer.

¹³⁴ Pierres noires d'origine météorite.

Durant plusieurs années, sa religion dont la divinité ne se rattachait pas à un clan, mais dont la Parole s'adressait à tout homme, n'attira qu'un nombre limité de convertis, une trentaine de personnes, semble-t-il. Au début, ce petit groupe extra-clanique ne représentait pas un danger bien grand pour l'ordre social. Mahomet ne rencontra donc que des sourires amusés de la part des dirigeants de la ville qui le prirent pour un illuminé. Mais dès le moment où sa prédication commença à porter des fruits et que son groupe s'agrandit, ils intervinrent. Le monothéisme que prêchait Mahomet commençait en effet à représenter un danger réel pour leurs affaires. Ils tenaient leurs richesses non seulement de leur travail de caravaniers, mais encore de leurs activités d'accueil des pèlerins qui venaient, très nombreux, adorer les idoles de la Kaaba. En prêchant que celles-ci n'étaient que des idoles sans consistance aucune et sans pouvoir, il mettait en péril leur juteux commerce. Ces marchands se mirent alors à boycotter les activités économiques de Mahomet et de son clan et à persécuter ses disciples dont certains s'exilèrent en Éthiopie, en 615 déjà.

Le prophète de la Toute-puissance de Dieu

Mahomet trouva la force de surmonter cette opposition et ces persécutions dans la Révélation que Dieu lui fit de sa Toute-puissance. Il répondit à ses contradicteurs qu'Allah était un Dieu Tout-Puissant, transcendant, créateur de la vie comme de la mort, de la foi comme de l'incroyance. Il était Celui qui dirigeait les pas de l'homme autant sur les sentiers du Bien que sur ceux du Mal. Il égarait, fermait les cœurs, rendait sourd, aveugle, prédestinait à l'impiété et à l'enfer qui il voulait. Miséricordieux pour les croyants, il était sans pitié pour les infidèles, pour ceux qui refusaient d'écouter son prophète.

Nous avons mis des voiles sur leurs cœurs, de sorte qu'ils ne le comprennent pas : et dans leurs oreilles, une lourdeur. Et quand, dans le Coran, tu évoques Ton Seigneur l'Unique, ils tournent le dos par répulsion. (Sourate 17 : 46)

La double affirmation que le salut de tout homme ou sa damnation faisait l'objet d'une prédestination et que tout homme serait jugé sur ses actes du fait qu'il était libre et responsable divisèrent les musulmans en plusieurs écoles, chacune privilégiant l'une ou l'autre de ces affirmations, comme nous le verrons dans un prochain chapitre.

À ceux qui lui reprochaient d'abandonner la religion des Anciens, il leur répliqua que leur polythéisme était une corruption de la seule et vraie religion, l'islam, qu'il inséra dans le sillon monothéiste tracé par le judaïsme et le christianisme dont il en fit le prolongement et l'accomplissement. Mais de l'étude qu'il fit de la Bible, Mahomet déduisit que juifs et chrétiens l'avaient falsifiée. Ils avaient corrompu le Vrai Message que Dieu leur avait demandé de délivrer à l'humanité. Il en vint donc à se convaincre que Dieu lui confiait la mission de le rétablir dans toute sa pureté et son intégralité. Pour lui, l'islam qu'il prêchait n'était pas une nouvelle religion, mais la restauration de la Seule et Éternelle Vérité que Dieu, l'Unique, avait fait connaître aux hommes par l'intermédiaire de très nombreux prophètes : Adam, Abraham, Moïse, Jésus... Mais ils ne furent guère écoutés. Une nouvelle et dernière fois, il répétait son Message par l'intermédiaire de son prophète Mahomet. Avec lui se clôturait en effet la Révélation divine. Il en était le sceau. Et si les Mecquois ne l'écoutaient pas, s'ils ne croyaient pas en ce Dieu Unique et en Sa Parole que lui, Mahomet, leur délivrait, Dieu les châtierait au Jour du Jugement. Ce Jour-là sera précédé de la fin du monde dont la description est identique aux apocalypses juives et chrétiennes qui circulaient à cette époque au Proche-Orient.

Quand le ciel se rompra,
et que les étoiles se disperseront,

et que les mers confondront leurs eaux,
et que les tombeaux seront bouleversés,
toute âme saura alors ce qu'elle a accompli et ce qu'elle a remis de faire à plus tard. (sourate 80 : 1-5)

Les morts ressusciteront, ce que ne croyaient pas les Mecquois.

Non ! Je jure par le jour de la Résurrection !
Mais non ! Je jure par l'âme qui ne cesse de se blâmer.
L'homme, pense-t-il que Nous ne réunirons jamais ses os ?
Mais si ! Nous sommes capable de remettre à leur place les extrémités de ses doigts.
L'homme voudrait plutôt continuer à vivre en libertin.
Il interroge : « À quand, le Jour de la Résurrection ? »
Lorsque la vue sera éblouie,
et que la lune s'éclipsera,
et que le soleil et la lune seront réunis,
l'homme, ce jour-là, dira : « Où fuir ? »
Non ! Point de refuge !
Vers ton Seigneur sera, ce jour-là, le retour. (sourate 75 : 1-12)

Les ressuscités devront rendre compte individuellement de leurs actes personnels qui seront pesés. Pas un atome de bien et de mal ne sera oublié.

Quant à celui dont la balance sera lourde
il sera dans une vie agréable;
et quant à celui dont la balance sera légère,
sa mère [destination] est un abîme très profond.
Et qui te dira ce que c'est ?
C'est un Feu ardent. (sourate 110 : 6-11)

Les méchants souffriront les affres de l'Enfer, tandis que les justes goûteront les joies du Paradis. Pour les exégètes affres et joies sont des métaphores du malheur qu'est la privation de la présence de Dieu et du bonheur que provoque sa présence.

Ce jour-là, malheur à ceux qui traitent (les signes d'Allah) de mensonges,
ceux qui s'ébattent dans des discours frivoles
le jour où ils seront brutalement poussés au feu de l'Enfer :
Voilà le feu que vous traitiez de mensonge.
Est-ce que cela est de la magie ? Ou bien ne voyez-vous pas clair ?
Brûlez dedans ! Supportez ou ne supportez pas, ce sera égal pour vous : vous n'êtes rétribués que selon ce que vous faisiez.
Les pieux seront dans des Jardins et dans des délices,
se réjouissant de ce que leur Seigneur leur aura donné, et leur Seigneur les aura protégés du châtiment de la Fournaise.
« En récompense de ce que vous faisiez, mangez et buvez en toute sérénité,
accoudés sur des lits bien rangés », et Nous leur ferons épouser des houris aux grands yeux noirs,
Ceux qui auront cru et que leurs descendants auront suivis dans la foi, Nous ferons que leurs descendants les rejoignent. Et Nous ne diminuerons en rien le mérite de leurs œuvres, chacun étant tenu responsable de ce qu'il aura acquis.
Nous les pourvoirons abondamment des fruits et des viandes qu'ils désireront.
Là, ils se passeront les uns les autres une coupe qui ne provoquera ni vanité ni incrimination.
Et parmi eux circuleront des garçons à leur service, pareils à des perles bien conservées.
et ils se tourneront les uns vers les autres s'interrogeant ;
Ils diront : « Nous vivions au milieu des nôtres dans la crainte [d'Allah] ;
Puis Allah nous a favorisés et protégés du châtiment du Samum.
(sourate 52 : 11-27)

Il leur rappela encore que tout homme, avant de naître, promet à Dieu, l'Unique, de lui demeurer fidèle, donc de demeurer fidèle au monothéisme. Tout homme naît donc naturellement musulman. Aussi les parents se rendent parjures s'ils élèvent leurs enfants dans une autre religion. Et ces derniers, s'ils ne se convertissent pas à l'islam, sont eux aussi des parjures.

L'Hégire

En 622, la situation devint à ce point intenable que Mahomet quitta La Mecque, avec ses disciples, environ 200 personnes. Il se rendit à l'oasis de Yathrib (Médine), située à 450 km, invité par les deux tribus arabes de l'endroit, en guerre l'une contre l'autre et qui cherchaient un médiateur, sa réputation d'homme de Dieu l'ayant précédé dans cette ville. Cette Hégire (émigration) fut choisie par le deuxième calife Omar (634 - 644), comme le début de l'ère musulmane, car elle marquait le début de l'État politico-religieux de l'islam. En effet, citoyen privé à La Mecque, Mahomet se transforma rapidement en chef d'État en arrivant à Médine. Il passa les dix dernières années de sa vie (622 - 632) non seulement à prêcher le Coran, mais encore à construire, à partir de Médine, une communauté politico-religieuse, l'oumma, qu'il étendit peu à peu à l'ensemble de l'Arabie.

Une de ses premières décisions fut de publier, peu après son arrivée à Médine, un embryon de Règlement de coexistence pacifique entre ses disciples de La Mecque, les deux tribus arabes et les trois tribus juives qui avaient fait souche dans cette ville. Il se fit aussi chef de guerre. Pour démontrer aux tribus de Médine et des alentours qu'il était un bon stratège, qu'il était digne de confiance, il fomenta avec ses disciples d'abord des coups de main contre les caravanes de La Mecque. Ces razzias lui permirent dans le même temps de leur donner des moyens d'existence dont ils étaient privés, eux qui avaient tout abandonné lors de leur départ de la Mecque. Sa victoire à l'oasis de Badr, en mars 624 (?), sur une armée mecquoise trois fois plus nombreuse, lui conféra le prestige dont il avait besoin. Elle lui permit de conclure des alliances avec un certain nombre de tribus. Avec elles il se lança à la conquête de la péninsule. Il aurait ordonné quatre-vingt-trois actions militaires (batailles, razzias, assassinats) et participé en personne à neuf d'entre elles. Sa victoire à Badr lui permit aussi d'éliminer physiquement ou par expulsion les trois tribus juives de Médine qui refusaient de se convertir à l'islam. Mahomet les accusa de pactiser avec les Mekkois.

Les historiens relèvent que la conversion à l'islam de ces tribus nomades ne fut pas aussi facile que la vie hagiographique de Mahomet le prétend. Certaines d'entre elles, les plus éloignées de Médine notamment, ne lui accordèrent qu'une soumission révoquée à sa mort. Liberté qu'elles ne manquèrent pas de prendre, lorsqu'il disparut. Ce qui obligea son successeur, Abou Bakr, à lancer contre elles des opérations militaires pour les amener de force à la soumission. Ces opérations furent appelées « guerres de la ridda » (refus, ignorance), guerres contre tous ceux qui refusaient d'entrer dans l'oumma et qui persistaient à vouloir ignorer la vraie religion.

Il se fit aussi législateur. Pour assurer le bon fonctionnement de cette communauté, il ne fit plus appel aux liens du sang, c'est-à-dire aux liens familiaux et claniques, mais à la foi religieuse en Allah. Il l'imposa comme ciment de sa communauté. Affirmant qu'il détenait son autorité de Dieu lui-même, il lia indissolublement sa religion à tous les aspects de la vie politique, économique, culturelle, judiciaire, militaire... de son État et à tous les aspects de la vie privée de chacun de ses membres. Les exégètes remarquent en effet que les versets mecquois sont

davantage théologiques, tandis que les versets médinois sont plutôt juridiques et ont pour objet l'organisation de l'État théocratique qu'il était en train de construire.

En 630 (?), il rentra dans sa ville de La Mecque, presque sans combattre. Ses adversaires lui firent allégeance. Il épura le sanctuaire de toutes ses idoles, y effaça toute trace de polythéisme et le consacra à Allah. Mais Médine demeura la capitale politique de ce nouvel État.

Il mourut le 8 juin 632, après une courte maladie, sans avoir désigné de successeur.

Sur le plan religieux, c'est durant cette période médinoise qu'il coupa les liens avec le judaïsme et le christianisme, qu'il proclama l'islam seule et vraie religion. Dieu demeure l'Unique. Le seul péché qu'il ne pardonne pas est celui qui consiste à lui associer d'autres divinités. Il appelle « associateur » tout polythéiste.

Certes Allah ne pardonne pas qu'on Lui donne quelqu'associé. À part cela, Il pardonne à qui Il veut. Mais quiconque donne à Allah quelqu'associé commet un énorme péché. (sourate 4 : 48)

Si Dieu est transcendant et par conséquent invisible, il est tout de même proche de ceux qui L'invoquent.

Et quand Mes serviteurs t'interrogent sur Moi, alors Je suis tout proche : Je réponds à l'appel de celui qui Me prie quand il Me prie. Qu'ils répondent à Mon appel, et qu'ils croient en Moi, afin qu'ils soient bien guidés. (sourate 2 : 186)

Il aime ceux qui L'aiment.

Dis : « Si vous aimez vraiment Allah, suivez-moi, Allah vous aimera alors et vous pardonnera vos péchés. Allah est Pardonneur et Miséricordieux. (sourate 3 : 31)

Mais Allah est aussi un dieu guerrier qui défend les croyants, les secourt en envoyant ses anges épauler leurs armées et les mener à la victoire... Transcendant, le Dieu de Mahomet est donc aussi un Dieu qui s'engage à fond dans l'histoire humaine.

Le Coran

Selon la Tradition, de 610 à 632, Mahomet dicta à ses secrétaires les Paroles que Dieu lui transmettait par l'intermédiaire de l'archange Gabriel. D'autres avaient noté, eux aussi, certaines de ses paroles. À sa mort, le Coran n'existait pas sous la forme d'un livre, mais sous la forme de feuillets épars. Toujours selon la Tradition, c'est son troisième successeur, le calife Uthman (644 - 655), qui fit rassembler tous ces documents pour établir une version canonique digne de foi. Il voulait fixer, dans toute sa pureté et sa vérité, la parole de Dieu telle qu'elle était descendue du Ciel et transmise au prophète.

Ceci, c'est le Seigneur de l'univers qui l'a fait descendre,
et l'Esprit fidèle est descendu avec cela
sur ton cœur, pour que tu sois du nombre des avertisseurs,
en une langue arabe très claire. (sourate 26 : 192-195)

Il ordonna que toutes les autres versions fussent détruites, mais plusieurs échappèrent à l'autodafé. Selon des chercheurs modernes, le Coran canonique n'aurait pas été fixé sous le califat d'Uthman, mais sous celui de Marwan I^{er} (Abd al-Malik) (685 - 705), le cinquième calife omeyyade de Damas. Et encore ! Cette version rencontra de vives résistances. Durant le VIII^e siècle, des Corans concurrents circulaient encore à Médine (Arabie), Damas (Syrie) et Koufa

(Irak). Ce n'est qu'entre 945 et 1055, lorsque la dynastie shî'ite des Bouyides s'empara du califat, qu'un seul Coran fut enfin accepté. Désireuse de vivre en paix avec sa majorité sunnite¹³⁵, cette dynastie adopta son Coran qui devint, dès lors, le Coran orthodoxe et officiel de tous les musulmans. Mais ce ralliement fut encore contesté à période régulière, et il arrive encore de l'être aujourd'hui¹³⁶. Ce Coran canonique se compose de 114 sourates (chapitres) de longueur variable, les plus longues ayant été placées au début. Chacune d'elles est divisée en versets. Elles traitent de sujets les plus divers : doctrine de foi, épisodes de la vie du prophète et de l'oumma, prescriptions religieuses et sociales, polémiques, rappels d'épisodes bibliques...

L'interprétation du Coran

Bien que Mahomet ait affirmé que Dieu lui avait transmis son Message dans « une langue arabe très claire », certaines sourates (chapitres) donnèrent tout de même du fil à retordre aux théologiens. Comment les comprendre correctement ? Ceux-ci établirent alors deux règles d'interprétation obligatoires.

Quand un passage du Coran faisait difficulté, il fallait tenter de l'éclairer par d'autres passages. Le Coran expliquait le Coran. Si cela ne suffisait pas, il fallait alors chercher la réponse dans les hadîts, ouvrages qui contenaient plusieurs milliers de propos, sentences, faits et gestes attribués à Mahomet.

Comme sa vie fut, très tôt, l'objet d'un embellissement, un important et très sérieux travail de tri de ces hadîts fut opéré par les anciens historiens arabes, entre les VIII^e et XIII^e siècles. Ils s'appliquèrent avant tout à vérifier la chaîne des autorités par lesquelles chacun d'eux avait transité et qui était censée remonter à Mahomet. Aujourd'hui, en les soumettant à la critique historique, philologique, psychologique..., la recherche moderne est d'avis qu'un nouveau tri doit être opéré, nombreux sont en effet les hadîts dont l'authenticité est encore douteuse.

Le dogme de la divinisation du Coran

À partir du IX^e siècle, on assista à une divinisation du Coran. Le calife Al-Mamum (813 - 833) érigea en dogme la croyance commune qui affirmait que le Coran, Parole de Dieu, existait de toute éternité dans le Ciel, qu'il était incréé et inimitable, qu'il participait donc à l'essence même de Dieu. Le Coran terrestre que Mahomet avait dicté à ses secrétaires était le miroir de ce Livre céleste. Alors que les chrétiens parlent de l'Incarnation de la Deuxième Personne de la Trinité en la personne de Jésus de Nazareth, les théologiens musulmans parlent de « Inlibration » pour désigner cette Incarnation du Coran céleste en un livre terrestre.

Tel est, tracé à grand traits, le récit de la vie et de l'œuvre de Mahomet selon la Tradition islamique et que la majorité des historiens présente encore aujourd'hui.

II. Nouvelle biographie de Mahomet et nouvelle lecture des origines de l'islam

Dans son livre *Les Fondations de l'islam*, devenu un classique de l'islamologie, un éminent chercheur, Alfred-Louis de Prémare, dressait, en 2002, le constat suivant sur les travaux historiques produits jusqu'alors par un certain nombre de ses collègues :

Faute de données externes suffisantes et faute de vouloir considérer celles qui existent, bien des chercheurs se limitent au matériel islamique traditionnel tel qu'il se présente à eux. Ils sont contraints d'entrer dans le jeu des

¹³⁵ Nous présenterons dans le prochain chapitre le sunnisme et le shî'isme.

¹³⁶ Aujourd'hui, le Coran utilisé par tous les musulmans est celui dont le texte a été arrêté, en 1923, de façon « canonique » par l'Institut de recherches islamiques El Azhar du Caire. À cette époque, il existait encore sept versions du Coran. Le choix de cet Institut se porta sur la version dite de Kûfa (Irak).

clercs musulmans d'autrefois ; ce sont ceux-ci, en effet, qui en ont sélectionné et compilé les éléments selon l'idée qu'ils voulaient donner des origines de leur communauté et de la vie de leur prophète. Les chercheurs tendent, par conséquent, à en épouser les méthodes de vérification, alors que celles-ci sont conditionnées par la nature du matériel mis en place¹³⁷.

Au cours des XIX^e et XX^e siècles, des chercheurs occidentaux¹³⁸ refusèrent cette allégeance et passèrent au « scanner » ce matériel islamique traditionnel avec tous les moyens de la recherche historique, comme d'autres le faisaient pour les écrits et l'histoire du judaïsme et du christianisme.

De cet examen il ressortit quatre faits.

1. Ce matériel, en ce qui concerne l'apparition de l'islam, est postérieur de 150 à 300 ans à la période qu'il décrit, c'est-à-dire la première moitié du VII^e siècle.

2. Les premiers manuscrits complets du Coran ne datent que du IX^e siècle et les manuscrits fragmentaires que du début du VIII^e siècle.

3. Ce Coran, composé au départ de feuillets multiples, a subi de nombreuses manipulations jusqu'à sa rédaction canonique.

4. Au VII^e siècle, des califes firent disparaître de nombreuses versions de ce livre.

Ces chercheurs se posèrent alors deux questions : Jusqu'à quel point ces sources tardives et sélectionnées sont-elles fiables ? Ce Coran canonique rapporte-t-il la Révélation telle que l'a reçue Mahomet ? Ils confrontèrent alors ce matériel islamique traditionnel au contexte historique, politique, économique, sociologique et religieux... dans lequel l'islam était apparu, contexte qui, au fil des années et des découvertes, était de mieux en mieux connu.

L'un de ces spécialistes, le père Édouard-Marie Gallez, islamologue et docteur en théologie et en histoire des religions, eut le mérite de rassembler ces multiples contributions et de les confronter dans une thèse monumentale qu'il soutint à l'Université de Strasbourg, en 2004, sous le titre *Le Messie et son prophète. Aux origines de l'islam*¹³⁹. Le résultat est pour le moins renversant. Dans le cadre de notre étude, nous n'allons pas nous lancer dans une présentation des preuves et arguments qu'il présente dans sa thèse, mais simplement dresser la biographie de Mahomet telle qu'il la fait apparaître.

L'année de naissance de Mahomet est inconnue. L'année 580 rapportée par Ibn Ishâq dans sa *sîra* (Vie) de Mahomet est imaginaire. Aujourd'hui, les chercheurs la situent entre 568 et 580. Il appartenait à la puissante confrérie marchande des Qurayshites. Ces marchands, à l'époque de sa naissance, n'habitaient pas La Mecque pour la bonne et simple raison que cette cité n'existait pas encore. Sa mention ne figure dans aucun document qu'il soit grec, latin, syriaque, araméen, copte ou autre externe à l'Arabie avant les conquêtes arabes. Les mentions de Pline, de Ptolémée, d'Ammien Marcellin ne concernent pas cette ville. Les routes commerciales du désert arabe ne passaient pas par la Mecque.

Ces Qurayshites entrent dans l'Histoire vers 485. Ce sont des pillards basés au caravansérail Hân al-quraysîy, situé à quelque trente kilomètres au nord-est de Lattaquié, port syrien de la Méditerranée. Ce caravansérail se situe à un des carrefours des routes commerciales vers la Palestine, la Mésopotamie et l'Asie Mineure. Au VI^e siècle, ces Qurayshites semblent avoir été christianisés et s'être assagis. De pillards ils se transformèrent en commerçants.

¹³⁷ Prémare Alfred-Louis de, *Les Fondations de l'Islam*, Paris, Éd. du Seuil, 2002, p. 27.

¹³⁸ Les principaux chercheurs récents sont notamment Michael Cook de l'université de Londres, Alfred-Louis de Prémare de l'université d'Aix-en-Provence, Patricia Crone de l'université de Princeton aux États-Unis, Édouard-Marie Gallez de l'université de Strasbourg, Christoph Luxenberg de l'université de Nimègue en Allemagne.

¹³⁹ Cette thèse fut publiée en 2005, aux Éditions de Paris en deux volumes. Le premier couvre la période de Qumrân à Muhammad et le second du Muhammad des Califes au Muhammad de l'histoire.

Dans la région se trouvaient des communautés de judéonazaréens que nous avons présentées au chapitre 7.2.4. Elles cherchèrent à gagner à leur foi ces arabes déjà christianisés. De très nombreux versets du Coran sont l'écho de leur propagande. Croyant que Jésus le Messie ne reviendrait sur terre pour établir son Royaume qu'une fois Jérusalem délivrée de ses occupants romains et son Temple reconstruit, ces judéonazaréens s'étaient donné pour mission de la libérer. Dépourvus de toutes forces militaires, ils cherchèrent à gagner non seulement à leur foi messianiste, mais encore à leurs visées militaires ces arabes, merveilleux cavaliers et chameliers. Une partie de ces Qurayshites se convertit à leurs croyances et les suivit dans leur rêve messianiste. Parmi eux, Mahomet, sa première épouse Khadija et son beau-père Waraka qui devint prêtre de cette secte. Scribe, ce dernier aurait copié plusieurs fois l'*Évangile des Hébreux*, évangile qui était en usage chez ces nazaréens. C'est lui que Mahomet alla consulter pour lui demander ce qu'il pensait de la vision dont il fut le bénéficiaire en 610.

En 614, judéonazaréens et Qurayshites se joignirent à l'armée perse pour chasser les Byzantins de la Palestine. Ils espéraient qu'en récompense de leur participation militaire, les Perses allaient leur remettre au moins l'esplanade de Jérusalem pour y reconstruire le temple. À leur grand désappointement, ceux-ci la remirent aux juifs rabbiniques, mais à la suite des exactions que ces derniers commirent à l'égard des chrétiens, les Perses la reprirent sous leur contrôle. Nous ignorons si Mahomet participa à cette expédition.

En 622, judéonazaréens et Qurayshites quittèrent la Syrie pour la ville-oasis de Yatrib (Médine). La raison de cet exil (hégire) serait la suivante : à partir de 621, l'empereur byzantin Héraclius avait entrepris la reconquête de tout l'est de son empire tombé aux mains des Perses lors de leur campagne de 614 : l'Arménie, le Pont, la Cappadoce, la Syrie, la Palestine... Alliés des Perses, ces judéonazaréens et ces Qurayshites jugèrent plus prudents de s'exiler au moins pour un temps dans le désert arabe pour échapper au courroux des Byzantins.

Afin de constituer une armée capable de battre ces derniers, Mahomet mena de front, à partir de Yatrib, deux actions en direction des tribus de la Péninsule arabique.

- Il chercha à les convertir à sa foi judéonazaréenne. Il leur prêcha le Dieu Vivant d'Abraham qu'il appela Allah et la venue prochaine de Jésus le Messie. Sa prédication adaptée à ces tribus du désert donna naissance à un proto-islam. Il leur imposa, par exemple, la prière en direction de Jérusalem.

- Il chercha à les rassembler en une armée de « croisés », en faisant appel à ses dons de diplomate, mais aussi en utilisant la force contre les récalcitrants.

En 629, il se sentit assez fort pour lancer une expédition militaire sur Jérusalem. Mais une petite armée byzantine la mit en déroute. Curieusement, cet épisode est occulté par les historiens arabes et remplacé par un « voyage nocturne » au Ciel via l'esplanade du Temple de Jérusalem que Mahomet aurait accompli, sur le dos d'une jument ailée, pour y recevoir le Coran.

Mahomet mourut en 632.

Abou-Bakr lui succéda (632 - 634), puis Omar (634 - 644). Tous deux partageaient le messianisme des judéonazaréens. Après plusieurs années d'une guerre difficile pour reprendre en mains les tribus qui avaient suivi Mahomet, mais qui avaient repris leur liberté après sa mort, ce calife parvint à les entraîner à la conquête de la Palestine. À la fin de l'année 637 ou au début 638, son armée prit enfin Jérusalem. Selon les judéonazaréens, plus aucun obstacle n'empêchait le Messie-Jésus d'apparaître au Mont des Oliviers et de gagner l'esplanade du Temple. Or, il ne vint pas. S'estimant trompé, Omar se retourna contre les judéonazaréens. Il les élimina. Mais, se trouvant en possession d'une formidable machine de guerre constituée de milliers de cavaliers aguerris, il reprit à son compte la conquête de la Terre au nom d'Allah. Lui et ses successeurs n'hésitèrent donc pas à s'attaquer aux empires voisins byzantin et perse sassanide, épuisés par leurs guerres incessantes. Tel un ouragan surgi du désert, ils emportèrent tout sur

leur passage. C'est au galop que ces cavaliers lancèrent leurs chevaux à l'assaut de ces deux empires.

Ce qui s'était produit à partir du II^e siècle dans l'Empire romain d'Occident avec les invasions barbares se répétait au Proche-Orient. Les nomades s'attaquaient aux sédentaires. Certes, les cavaliers du désert arabe avaient une raison religieuse pour attaquer les Infidèles, raison que n'avaient pas les barbares, mais à leur exemple, ils avaient aussi et surtout envie de s'emparer des richesses de ces deux empires. Leurs guerres furent donc avant tout de grands rezzouz (razzias).

Ces nomades arabes furent finalement stoppés en 717, à Constantinople, par les Byzantins, en 732, à Poitiers, par les Francs¹⁴⁰, et en 751, au Talas, par les Tang chinois.

Dans le même temps, c'est-à-dire durant les VII^e et VIII^e siècles, les califes entreprirent d'éliminer toutes traces des judéonazaréens. Vainqueurs sur le plan militaire et créateurs d'un empire qui s'étendait désormais de l'Espagne à l'Inde, face au christianisme, au judaïsme et au mazdéisme, ces conquérants au nom d'Allah ne pouvaient faire moins que de leur opposer une religion tout aussi imposante qu'ils dotèrent :

- d'un prophète. Ils ressortirent donc Mahomet des oubliettes de l'Histoire, son souvenir s'était éclipsé après sa mort, et l'élevèrent au rang de prophète inspiré, de dernier des prophètes qui clôturait la Révélation divine.

- d'un livre sacré d'origine divine, le Coran, à partir des paroles de Mahomet, collationnées sur des feuillets.

- d'une ville sainte, La Mecque. C'est le calife Muâwiyah qui s'attela à sa construction à partir des années 670, dans un endroit insalubre du désert, vierge de tout passé historique du désert d'Arabie, mais auquel il en fabriqua un en affirmant que c'était à cet endroit qu'Abraham avait ligaturé son fils Isaac pour l'offrir en sacrifice, que c'était aussi à cet endroit que son fils Ismaël, chassé dans le désert avec sa mère, avait prié Dieu de lui donner à boire. Celui-ci avait répondu à son appel en faisant sourdre une source.

Telle est, dans ses grandes lignes, la nouvelle biographie de Mahomet et de son œuvre que l'on peut découvrir dans la thèse universitaire du père Édouard-Marie Gallez, thèse s'appuyant sur les toutes dernières recherches sur cet Homo *religiosus* arabe.

Marie-Thérèse Urvoy, professeur d'islamologie, commente ainsi cette œuvre :

Il faut voir dans cette étude une thèse dans le sens étymologique du terme, qui ouvre un débat et suscitera une vive discussion, une thèse qu'on ne peut ignorer sans risquer de priver la communauté scientifique d'une occasion de nourrir de propositions nouvelles une réelle « disputatio » sur cette difficile question¹⁴¹.

« Disputatio » à laquelle ne tardèrent pas de prendre part quelques intellectuels musulmans pour contester la thèse du père Édouard-Marie Gallez, en utilisant le même outillage scientifique. À titre d'exemple, on peut consulter sur la Toile la « Réponse à la thèse d'Édouard-Marie Gallez » que lui fit, en 2015, Ahmed Amine, médecin algérien, historien autodidacte, libre-penseur (www.ahmedamine.net).

C'est dire que le débat n'est pas clos.

¹⁴⁰ La victoire de Poitiers a été montée en épingle par l'historiographie franque. En réalité, ce ne fut qu'en 975 que la France fut délivrée des incursions sarrasines.

¹⁴¹ Bulletin de littérature ecclésiastique, n° CVII/4, octobre-décembre 2006, Institut catholique de Toulouse.

Nos guides

- Boubakeur Hamza, *Traité moderne de théologie islamique*, Paris, Éd. Maisonneuve & Larose, 1985.
- Déproche François, *Le Coran*, Paris, Éd. PUF, Coll. « Que sais-je ? », 2005.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll. Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Gallez Édouard-Marie, *Les Messie et son prophète, Aux origines de l'Islam*, Versailles, Éd. de Paris, 2005, 2 t.
- Lafitte Serge, *Mahomet et l'islam des origines*, Paris, Éd. Plon, 2006.
- Lewis Bernard, *Islam*, Paris, Éd. Gallimard, 2005.
- Prémare de Alfred-Louis, *Les Fondations de l'Islam*, Paris, Éd. du Seuil, 2002.
- Prémare de Alfred-Louis, *Aux origines du Coran. Questions d'hier, approches d'aujourd'hui*, Paris, Éd. Téraèdre.